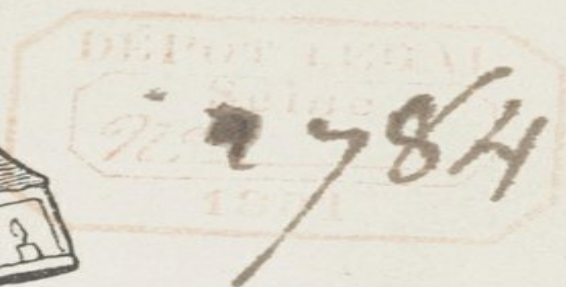


LES NOCES DE COQUIBUS

PAR

A. HUMBERT

Auteur de *la Lanterne de Boquillon*



Édition illustrée de nombreuses gravures

PARIS

AU BUREAU DE LA LANTERNE DE BOQUILLON

23, RUE RICHER, 23

1881



PARIS. – IMPRIMERIE CHARLES BLOT

rue Bleue, 7

LES NOCES

DE

COQUIBUS

PAR

A. HUMBERT

Auteur de la Lanterne de Boquillon



Édition illustrée de nombreuses gravures

PARIS

AU BUREAU DE LA LANTERNE DE BOQUILLON

23, RUE RICHER, 23

1881

LES

NOCES DE COQUIBUS

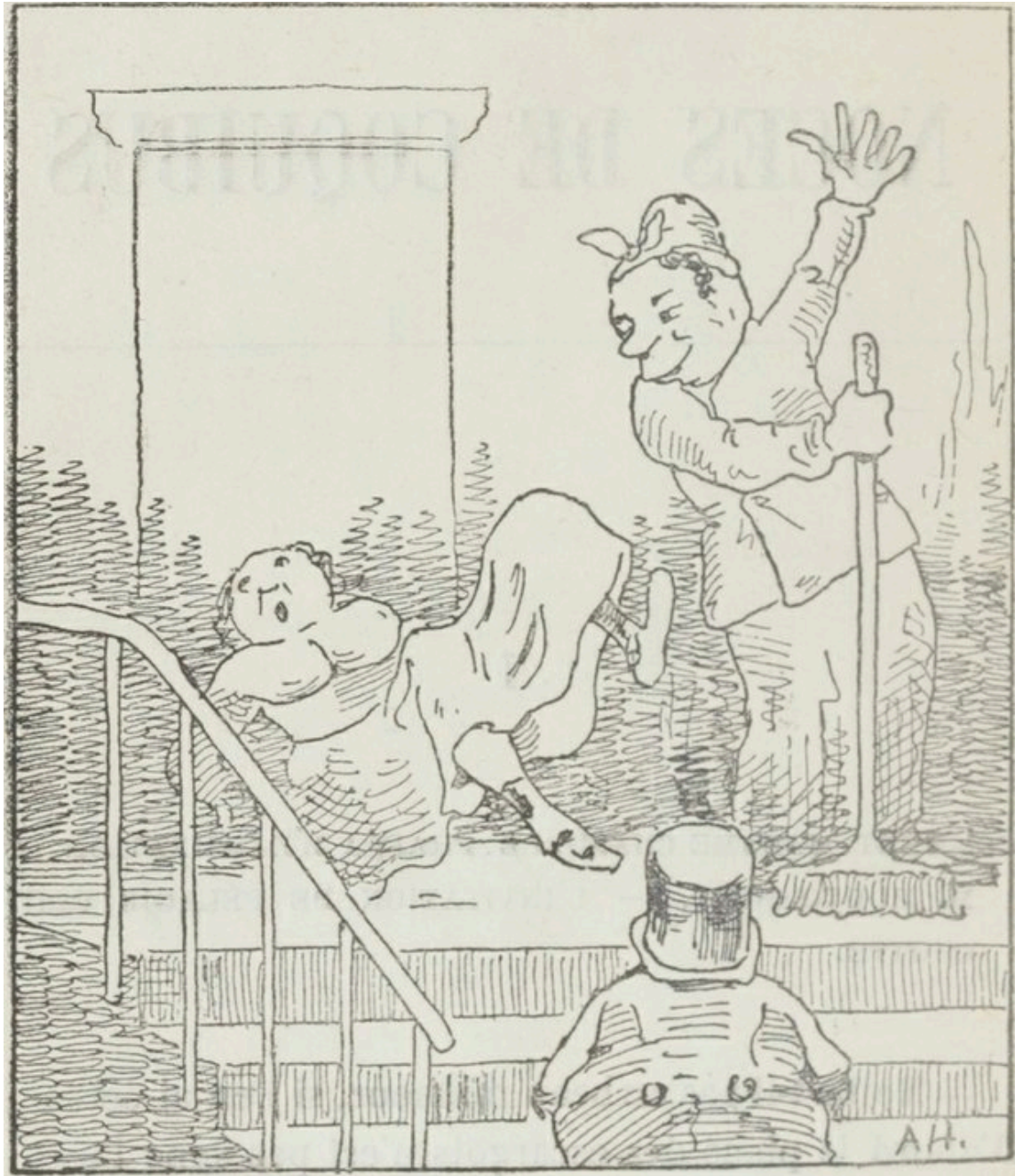
I

COMMENT MADAME CHASUBLE FRAPPA L'IMAGINATION
DE M. MOUTONNIER. – L'INVITATION DE PÉLAGIE
COINCHOTTE.

– Voilà-t-il pas un beau malheur, si j'en ai écrasé ! D'abord la place des escargots n'est pas dans l'escalier d'une maison honnête, vous saurez ça, madame. A-t-on jamais vu !

– Parlons-en, de votre escalier ! un vrai macadam pour -la propreté !

– De quoi ? madame parle de propreté. Ça vous va bien, par exemple. Voyez-vous c'te dame qu'a des escargots plein sa chambre, que c'en est une véritable corruption, et ça se plaint de mon escalier ! Dans tous les cas, il est touj ours assez propre pour vous. Y a pas encore quinze jours que vous êtes dans la maison, et voilà déjà trois fois que j'ai des algarades rapport à vos escargots ; c'est dégoûtant à la fin.



Querelle de madame Chasuble et de madame Merlin. (CHAP,
I.)

Cette discussion, qui menaçait de tourner à l'orage, avait lieu dans l'escalier du cinquième étage d'une maison de la rue du Château-d'Eau, vers les dix heures du matin, entre la portière, madame Merlin, et madame Chasuble, la locataire du cinquième.

Cette dernière était une femme entre deux âges, assez bien conservée, qui avait pour les escargots une passion voisine de la démence ; non seulement elle en mangeait, mais, semblable aux cannibales de certaines peuplades qui conservent leurs prisonniers dans leur garde-manger en attendant le moment de les mettre à la broche, elle se plaisait à garder chez elle une provision constante d'escargots, qu'elle renouvelait à mesure qu'elle en consommait.

Madame Chasuble, en procédant à la toilette matinale de son ménage, avait laissé sa porte ouverte, et quelques-uns de ses prisonniers avaient profité de l'occasion pour aller respirer l'air de la liberté et vagabonder sur l'escalier. La portière, qui était montée un instant après pour se livrer au nettoyage de la maison, avait rencontré les escargots sur lesquels elle avait marché par mégarde ; elle s'était alors répandue en récriminations contre madame Chasuble et ses « sales insectes », ainsi qu'elle appelait les petites bêtes de prédilection de la locataire ; celle-ci était aussitôt sortie de chez elle, et la querelle s'était engagée.

– Vous avez bien des chats, vous, la portière, répliqua madame Chasuble ; pourquoi que je n'aurais pas des escargots, si ça me fait plaisir ?

– Le chat est une bête convenable, la consolation de la veuve et de l'orphelin, riposta madame Merlin furieuse d'avoir été appelée portière ; mais a-t-on jamais vu des vilénies pareilles !

Et l'irascible portière accentua son indignation par un coup de pied plein de mépris, qu'elle déchargea violemment sur un malheureux escargot qui rampait encore sur l'escalier. Madame Chasuble, révoltée, se jeta en avant pour repousser la portière ; mais son pied glissa sur les résidus gluants des escargots écrasés, si bien qu'elle tomba le derrière par terre, en exhibant une portion considérable de ses mollets.

Cette manière aussi bizarre qu'inattendue de madame Chasuble de se lancer sur le terrain de la discussion, eut pour résultat immédiat de dissiper toute trace d'irritation chez la portière, qui se prit à rire devant le spectacle que présentait la dame aux escargots, étalée sur son dos, les jambes en l'air. Naturellement la colère de cette dernière s'accrut en raison du ridicule de sa position.

Elle allait se relever plus furieuse que jamais, et la querelle était sur le point de prendre d'autres proportions, quand un gros monsieur, haut comme

une quille et rond comme une boule de grande dimension, gravit lourdement l'escalier et s'arrêta sur le palier du quatrième étage, c'est-à-dire deux ou trois marches au-dessous du théâtre où la dame aux escargots venait de se mettre en scène de la façon pittoresque que nous avons vue.

– Eh bien ! eh bien ! mesdames, s'écria d'un ton enjoué le monsieur qui ressemblait à une citrouille. On s'amuse, on rit, on montre ses mollets. Dieu, les belles jambes !

En effet, le monsieur boulot avait tout le loisir de remarquer les mollets de madame Chasuble, qu'elle avait du reste fort convenables, d'autant mieux que cette dame, en entendant une voix d'homme, au lieu de se dépêcher de se relever, continuait au contraire de gigotter avec ses jambes et de faire voltiger ses jupes.

– Tiens ! c'est M. Moutonnier, du quatrième ! fit madame Merlin, qui s'était retournée en reconnaissant l'organe de son locataire. Voyez un peu, monsieur Moutonnier, poursuivit-elle en montrant les escargots écrasés, la belle ouvrage, et si c'est Dieu possible d'arranger les escaliers comme ça !

– Oui, je vois bien, répondit le gros homme qui contemplait autre chose que les débris d'escargots.

Il avait les yeux écarquillés et la bouche arrondie en o admiratif, et il restait là, planté raide comme un point vivant d'exclamation.

Cependant, comme madame Chasuble ne pouvait décemment pas rester toute sa vie étalée sur son derrière en faisant voir tout ce qu'elle avait de mollets, et comme le spectacle qu'elle donnait au gros monsieur en boule de quille durait déjà depuis près d'une minute, – ce qui est peu, direz-vous, lorsque le spectacle est attrayant, mais ce qui ne laisse pas néanmoins de former un temps encore assez considérable pour la personne qui est par terre, – cette dame se décida enfin à reprendre sa position naturelle. Ce que voyant, M. Moutonnier se pencha vers elle avec empressement, pour lui prêter son aide, et il lui pressa tendrement la main, pendant que ses deux yeux la perçaient du regard le plus enflammé qui soit jamais sorti des prunelles d'un monsieur boulot.

Quand elle fut relevée, madame Chasuble affecta un grand embarras ; elle baissa les yeux et balbutia quelques paroles, par lesquelles elle voulait faire entendre à ce monsieur qu'elle était toute troublée et honteuse d'avoir

été vue dans une situation aussi ridicule. Mais M. Moutonnier la rassura bien vite.

– Comment donc, ma chère dame ! lui fit-il, mais il n’y a pas à rougir quand on a des choses aussi charmantes à montrer.

Puis il demanda comment était survenu cet incident, qu’il qualifia « d’heureux pour lui », en ayant soin de souligner ces mots par un sourire provocant à l’adresse de la dame.

– C’est les escargots de madame, expliqua la portière qui avait repris une partie de sa mauvaise humeur, des insectes dégoûtants qui font rien que de déposer des vilénies plein l’escalier ; car faut vous dire que madame nourrit des escargots chez elle, que, sauf vot’ respect, c’en est affreux.

– Dites donc, madame, articula madame Chasuble, tâchez voir de ne pas recommencer vos coups de langue.

– Même qu’à chaque instant, continua la portière sans s’arrêter à l’interruption de madame Chasuble, les escargots sortent de chez madame et dégoulinent dans les escaliers, oùsqu’ils font leurs inconséquences ; voilà déjà la troisième fois que ça arrive.

– Effectivement, dit M. Moutonnier, voici des coquilles et des écrabouillures. On a donc écrasé les petites bêtes ?

– C’est madame, déclara la dame aux escargots, et madame viendra se plaindre après que l’escalier est sale !

– L’escalier était sale auparavant, madame, riposta vivement l’intraitable portière, et rapport à vos escargots. Et si j’en ai écrasé, je ne l’ai fait qu’approximativement, mais sans mauvaise intention. Je vas vous dire, poursuivit-elle en s’adressant directement à M. Moutonnier avec une grande volubilité. Paraît qu’aujourd’hui c’était le jour de sortie des escargots de madame, vu que l’escalier en était quasiment rempli. Pour lors, vu qu’on ne savait pas où mettre le pied, j’en ai peut-être écrasé un, mais sans le faire exprès, car je suis une femme incapable de faire du mal à mon prochain, et même à un huissier.

Cependant, par quelques paroles conciliantes, appuyées de gestes engageants, M. Moutonnier parvint à ramener ces dames à des idées de concorde ; l’irritation s’apaisa, la querelle s’éteignit, on passa le balai sur l’escalier et l’éponge sur les propos échangés ; madame Chasuble remonta

chez elle avec la satisfaction d'avoir montré à M. Moutonnier l'opulente rotondité de ses jambes ; madame Merlin redescendit à sa loge, et M. Moutonnier, noble et majestueux comme le dieu de la conciliation, entra dans son appartement, le cœur et l'esprit ensoleillés par l'irradiation d'une paire de bas blancs sensuellement tendus sur une paire de mollets des plus appétissants.

M. Dieudonné Moutonnier, de l'ancienne maison *D. Moutonnier et C. Beaupertuis, de Dijon*, actuellement retiré des affaires, était un gros homme qui avait gagné dans la fabrication de la moutarde une assez belle aisance, avec laquelle il était venu se fixer depuis cinq ans à Paris, rue du Château-d'Eau.

L'ancien moutardier, veuf depuis longtemps, avait un fils de vingt-trois ans, Henri, beau garçon à l'œil noir et à la moustache brune, que son père aurait voulu lancer dans le commerce, mais qui avait préféré s'accrocher à la littérature, et surtout à la littérature dramatique. Déjà on avait joué de lui une pièce en trois actes, laquelle, il faut le dire, avait été horriblement sifflée, et cet échec, loin de décourager le jeune débutant, n'avait fait au contraire que stimuler son ardeur ; et il s'était remis de plus belle à fréquenter les théâtres et les coulisses, au grand désespoir de son père.

M. Moutonnier venait à peine de rentrer, après avoir assisté à l'exhibition des jambes de madame Chasuble sur l'escalier, lorsqu'on sonna derrière lui. Il ouvrit ; c'était la portière qui lui montait une lettre.

Madame Merlin, sa mission remplie, allait se retirer ; M. Moutonnier, qui avait encore devant les yeux l'image éblouissante des mollets de madame Chasuble, retint la portière pour tirer d'elle quelques renseignements sur la locataire aux belles jambes.

– Dites-moi donc, articula-t-il, je ne la connaissais pas, cette dame aux escargots. C'est la locataire du dessus ? fit-il en clignant de l'œil dans la direction du plafond. Elle m'a paru assez bien. Quel âge peut-elle avoir ?

– Ça a dans les quarante ans, répondit madame Merlin ; quarante et quelques.

– Tant que ça ! on ne le dirait pas ; elle est joliment bien conservée ; son visage est assez agréable.

– Vous trouvez, monsieur Moutonnier ? moi, pas. Après ça, vous me direz, des goûts et des *couteuvres*, chacun le sien, n'est-ce pas ? et puis les femmes, c'est comme ça : y en a qui paraissent jolies aux uns et laides aux autres ; c'est des affaires d'idée, et avec ça, les hommes sont si drôlichons. Tenez, c'est comme moi que je vous parle, monsieur Moutonnier, y a le garçon boucher en face, eh bien ! figurez-vous.

– Et que fait cette dame ? interrompit M. Moutonnier, poursuivant le cours de ses informations. Elle est seule ?

– Ce qu'elle fait, je pourrais pas vous le dire au juste, vu qu'elle n'est dans la maison que depuis une quinzaine. Je crois qu'elle doit faire dans la couture.

Et comment l'appellez-vous ?

– Chasuble. madame Chasuble. Si y a du bon sens de s'appeler comme ça ! fit la portière avec un mouvement d'épaules chargé d'intention méprisante.

– Elle reste seule ?

– Ah ! bien oui ! et ses escargots, pour qui que VOUS les prenez ?

– Je veux dire si elle n'est pas mariée, représenta M. Moutonnier.

– D'après ce qu'elle m'en a dit quand elle a venu louer, poursuivit madame Merlin, paraîtrait qu'elle a perdu son mari y a une dizaine d'années. Pensez bien que moi je lui demandais pas ça ; c'est ses affaires, à c'te femme. Après ça, on en pense ce qu'on veut, n'est-ce pas ? Possible qu'elle soye *veuf*, possible aussi qu'elle le soye jamais évu ; vous savez, chacun est libre d'en croire ce qu'il en veut... Tant qu'à moi, je dis que si ses insectes recommencent à dégouliner dans l'escalier, je lui ferai donner congé, et lestement.

M. Moutonnier, qui savait tout ce qu'il désirait apprendre, cessa l'entretien, et la loquace portière redescendit en murmurant :

– Tiens ! tiens ! tiens ! où donc qu'il en veut venir avec toutes ses questions, le papa Moutonnier ? Est-ce que par hasard il en tiendrait pour la pincée du *cintième* ? Ça serait encore Dieu possible. Avec son gros ventre... Vieux polisson, veux-tu bien te cacher !

Tandis que madame Merlin continuait de descendre, en riant toute seule des suppositions que faisaient naître dans son esprit les questions de l'ex-

moutardier, celui-ci ouvrit la lettre qu'on venait de lui apporter.

– Ah ! c'est de ma sœur, fit-il en se parlant à lui-même. Cette pauvre Pélagie... Diable d'écriture ! on dirait des asperges... Il y a des taches brunes sur le papier... c'est juste, c'est son nez qui aura goutté, effet du tabac.

Quand il eut parcouru la lettre, il passa dans la chambre de son fils, qu'il trouva en train de terminer sa toilette.

– Tiens, Henri, lui dit-il en lui tendant le papier, toi qui aimes flâner, voilà ton affaire. Ta tante Coinchotte nous invite à aller passer quelques jours à Auxerre. Elle parle de grands projets en l'air ; je ne sais pas ce que c'est. peut-être un mariage pour sa fille... c'est possible, d'autant plus qu'elle est d'âge à être pourvue... Nous voilà au mois de juin, il fait bon à la campagne, tu peux profiter de l'occasion.

– Et toi, père, demanda le jeune homme, y viens-tu ?

– Moi, non, pas pour le moment. Tu sais, j'ai mes habitudes, mon cercle... mes dominos... et puis une affaire à traiter... Plus tard, nous verrons, j'irai te rejoindre.

La véracité, qui guide toujours notre plume et dont nous avons déjà donné tant de preuves dans nos précédents ouvrages, nous force à dire que cette affaire, qui retenait si fort M. Moutonnier à Paris et dont il parlait vaguement, était tout simplement les deux mollets de madame Chasuble. Les bas blancs de cette dame, l'opulent contour de sa jambe avaient laissé dans son esprit leur trace flamboyante et remplissaient son imagination surexcitée des promesses les plus séduisantes. Les beautés entrevues enchaînaient son cœur par leurs séductions ; des idées voluptueuses tourbillonnaient dans son cerveau ; pour tout dire, en un mot, il brûlait de faire la conquête de cette dame qui avait des jambes si agaçantes.

La lettre de la tante Coinchotte arrivait à propos, puisqu'elle lui fournissait l'occasion d'envoyer son fils passer quelque temps à la campagne, pendant qu'il resterait seul et libre à Paris.

– Parfait ! pensa-t-il en lui-même. Une fois Henri parti, je vole à la conquête de la belle. Quand je lui ai pressé la main avec chaleur, elle n'a pas témoigné que ça la contrariait ; au contraire, je crois même que ça lui a

fait plaisir. Saperligouette ! madame Chasuble, que vous avez une belle jambe !... Belle dame, vous serez à moi, foi de Moutonnier

Et tout haut :

– Eh bien ! Henri, acceptes-tu l'invitation de ta tante ?

– Pourquoi faire ? Aller à Auxerre tout exprès pour m'ennuyer ? l'offre est peu attrayante.

– Tu ne serais donc pas content de passer quelques jours auprès de ta tante et de ta cousine ? Il y a cinq ans que tu ne les as vues.

– On ne s'amuse pas démesurément chez la tante Coinchotte, objecta le jeune homme. Quand on l'a bien vue se barbouiller le nez de son éternel tabac, on a épuisé à peu près toute la somme de distractions qu'elle est apte à fournir. Son entourage n'est pas non plus d'une gaieté renversante ; je sais qu'il y a cinq ans, il y avait le grand Blagomard ; il y avait M. Toupinel... et puis encore je ne sais plus qui.

– Ah dame ! déclara M. Moutonnier, il est certain que ce ne sont pas des bambocheurs comme les godelureaux que tu fréquentes ici. Malgré ça, Blagomard a du bon.

– En effet, si c'est toujours comme il y a cinq ans, il était assommant avec ses calculs de statistique.

– Tu verras Coquibus.

– Je le connais aussi ; c'est celui qui a toujours un gilet blanc. Pourvu qu'il parle de ce qui emplit les boyaux, il est content.

– Et Beaupertuis, mon ancien associé ?

– Ah ! pour celui-là, oui, fit le jeune homme, en voilà un au moins qui a une qualité : c'est qu'il est le mari d'une femme gentille, fort aimable et jolie. Mais franchement cela ne suffit pas pour me décider au voyage.

– Pourquoi ça ? vas-y donc, insista M. Moutonnier, ça te fera du bien. D'abord tu as besoin de prendre l'air de la campagne, ta figure est fatiguée. Tu passes la moitié de tes nuits dans les coulisses des théâtres ; quelques jours de repos chez ta tante ne te feront point de mal. Allons, va ; laisse-toi tenter. Tu présenteras mes regrets à ta tante de ne pouvoir aller la voir en ce moment, et tu diras à Beaupertuis que je l'attends toujours ; voilà un temps infini qu'il me promet de venir avec sa femme, et il n'arrive jamais.

– Non, protesta Henri ; le sacrifice serait au-dessus de mes forces. Songe donc ! affronter la tabatière de la tante Coinchotte, les statistiques de M. Blagomard et la conversation gastronomique de M. Coquibus !... Non, continua-t-il en faisant mine de réfléchir pendant le quart d'une minute, toute réflexion faite, je renonce à ce joli voyage d'agrément.

– Réfléchis encore, persista M. Moutonnier, et tu verras que tu te décideras.

II

DANS LEQUEL HENRI MOUTONNIER DÉPLOIE DES RAISONNEMENTS SÉDUISANTS POUR DÉCIDER L'OFFICIER DU COBELET A L'ACCOMPAGNER CHEZ SA TANTE COINCHOTTE.

– Il est charmant, mon père, se dit Henri quand M. Moutonnier l'eut quitté. Je vois bien qu'il ne tient pas à aller chez ma tante, il aime mieux rester à Paris, et c'est moi qu'il voudrait y envoyer. Bien obligé !... Avec ça que c'est drôle chez ma tante Coinchotte ! c'est à peine si l'on ose rire, plaisanter. Je sais bien qu'on y est parfaitement reçu, quant à ça, oui. La tante est une bonne femme, malgré tous ses ridicules, et au fond je crois qu'elle a de l'affection pour moi. Seulement elle est gaie comme un enterrement de huitième classe, et d'une vertu si rigide qu'elle ferait peur à un chartreux... Si encore sa fille était jeune et jolie. Mais je t'en moque ! un petit laideron de trente-deux ans ; allez donc cousiner avec ça !... Et puis, continua-t-il en roulant une cigarette entre ses doigts, l'inévitable Blgomard est là qui vous prend par un bouton de votre paletot, qui vous entraîne dans un coin et qui vous dit d'un air mystérieux : « – Monsieur, il y en a treize cent quarante-quatre ! – Treize cent quarante-quatre quoi ? –

Oui, monsieur, je les ai comptées, je suis sûr de mes calculs ; treize cent quarante-quatre persiennes depuis telle rue jusqu'à telle autre rue... » Et puis Coquibus qui s'accroche au pan de votre habit et qui vous glisse à l'oreille : « – Épluchez et faites blanchir vos champignons, mettez dans une casserole deux oignons, avec persil, laurier, sel, poivre, épices et une demi-bouteille de vin de Bordeaux, réduisez, joignez vos champignons, et vous m'en direz des nouvelles... » Et puis encore Beaupertuis, l'ex-associé de papa, aussi bête qu'un de ses pots de moutarde, mais beaucoup moins intéressant. Il est vrai que sa femme est fort gentille, ma foi ! agaçante au possible et singulièrement affriolante, du moins si elle est toujours telle que je l'ai vue il y a cinq ans.

Le jeune homme suspendit un instant le cours de ses pensées, suivant de l'œil dans l'espace la fumée de sa cigarette qui s'envolait en spirales bleues, puis il reprit :

– Vrai Dieu ! un drôle d'entourage tout de même que celui de ma tante ! Quelle superbe collection de grotesques ! Oh ! les bonnes têtes ! Ma parole d'honneur ! on dirait qu'elle les fait faire exprès... La vérité est que ça ferait une riche étude pour un vaudevilliste... C'est vrai ; mais si j'y allais, cela pourrait peut-être m'être utile... Oui, mais tout seul, on ne peut communiquer ses impressions à personne, et ça manque totalement de charme... à moins que... oui, c'est cela, si Charles voulait venir avec moi ; justement il ne joue pas dans ce moment.

Henri Moutonnier avait pour ami intime un jeune acteur nommé Charles Longueval, esprit rieur, railleur même, sans fiel cependant et sans méchanceté, grand ami de la joie et habile faiseur de farces et de charges d'atelier, mais bon et brave cœur, capable de tous les dévouements pour obliger un ami.

– C'est dit ! s'écria Henri ; je vais lui proposer l'affaire, et s'il accepte, nous partons. Tout seul, la chose est impossible ; à deux, on pourra rire un peu, et même beaucoup.

Sans plus tarder, il se rendit chez son ami, qui, peu soucieux des somptuosités d'un bel appartement, avait établi ses pénates dans un petit logement de deux pièces, directement sous les toits, au cinquième étage d'une maison de la rue Martel. Henri fut bientôt arrivé, et trouvant la clef

sur la porte, il frappa pour la forme et entra sans en attendre la permission ; il n'y avait personne ni dans l'une ni dans l'autre pièce.

– Charles ! cria-t-il.

– Voilà ! fit une voix qui venait du dehors.

– Où diable es-tu ?

– Par ici, répondit la voix, par ici !

Henri se dirigea vers la fenêtre d'où la voix lui arrivait, mit la tête à la croisée et aperçut son ami, accroupi sur le toit, dans la position d'un pêcheur à la ligne, et tenant à la main une rapière Louis XIII au bout de laquelle pendait une ficelle.

– Dis donc, interrogea Henri, qu'est-ce que tu fais pour le moment ?

– Tu vois, mon ami, je pêche... je pêche des bottines.

– Quel idiot tu fais ! Je te demande si tu joues, si tu as un engagement.

– Explique-toi. Je ne joue qu'au mois de septembre, au Châtelet, dans la grande machine de Chose, et d'ici là...

Liberté, libertas ! j'ai le bonheur insigne
De pouvoir me livrer à la pêche à la ligne.

– Ainsi pour le moment tu as ta liberté complète ?

– Aussi complète que l'ompibus de la Bastille en temps de pluie ; mais attends une minute.

– A quelle espèce de pêche te livres-tu donc là ? demanda Henri.

– A la pêche aux bottines, t'ai-je dit. C'est le crapaud de la voisine qui est venu rôder chez moi, – et ce galopin-là s'est amusé à jeter mes bottines dans la gouttière. Mais chut ! ça mord... Ah ! enfin, je les tiens.

Et Charles, les bottines qu'il vient de repêcher d'une main et sa rapière de l'autre, sauta dans la chambre en disant :

– Va, maintenant, je t'écoute.

C'était un grand garçon, brun, bien fait de sa personne, dégagé d'allures, portant gaillardement un nez qui paraîtrait peut-être un peu long chez un autre, mais auquel notre artiste savait imprimer un certain air de hardiesse qui devait lui gagner le cœur de bien des femmes. Un œil vif et spirituel éclairait son visage rasé de frais.

Henri s'était assis sur le pied du lit, à côté d'un vieux chapeau tromblon contemporain de la naissance du roi de Rome, lequel avait dû servir à l'acteur dans quelque rôle comique ; il roula une cigarette, l'alluma et dit :

– Veux-tu venir avec moi ? Je t'emmène.

– Où ?

– A la campagne.

– Où ça ? à Asnières ?

– Oh ! plus loin.

– A Pondichéry, alors ?

– Non, à Auxerre.

– Auxerre, Yonne, connu, observa Charles. Seize mille habitants, beau pays, bon vin... et jolies filles, dit-on. Mais que diable veux-tu que j'aille faire à Auxerre ?

– Nous sommes au mois de juin, dit Henri, il commence à faire chaud à Paris, c'est le vrai moment pour aller à la campagne.

– D'accord, riposta son ami ; mais pourquoi à Auxerre plutôt qu'ailleurs ?

– J'y ai une tante qui m'invite à l'aller voir.

– Ah ! tu as une tante par là, toi ?

– Oui, ma tante Coinchotte !

– Coinchotte ! oh ! là, là, Coinchotte ! s'exclama Charles en riant depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux. En voilà un nom ! Je le retiens pour le faire encadrer, Coinchotte ! mais c'est tout simplement splendide.

– Et c'est un bon type, va ; ça mérite d'être vu. Figure-toi une femme longue comme un sermon, maigre comme le carême en personne, priseuse enragée et dragon de vertu ; telle est ma vénérable tante Pélagie Coinchotte. Comme tante, je la respecte.

– C'est ton devoir.

– Mais comme type je la trouve étourdissante.

– Je la vois d'ici, ta tante.

– Et puis il y a ma cousine ; autre type.

– Ah ! se récria l'acteur. Si tu m'avais dit qu'il y avait une cousine !

– Oui, un bouton de rose de trente-deux ans qui attend son papillon. Il n’y a pas à batifoler avec elle, ah ! bigre non ! ma cousine Suzette est élevée en pensionnaire de quinze ans. Il lui est interdit de se mêler à la conversation ; elle doit écouter et se taire. Elle appelle sa maman « petite mère », et ma tante la soupçonne de croire encore que les enfants viennent sous les choux.

– Mon ami, déclara Charles en se tordant, ta tante Coinchotte fait mon bonheur. Si tu la montrais dans une baraque, tu gagnerais des sommes.

– Et puis, poursuivit Henri, tu verras Coquibus,
Coquibus et son gilet blanc.

– Qu’est-ce que c’est que ça, Coquibus ?

– Coquibus est un monsieur dont toutes les pensées sent pour la victuail ; si la mode des devises n’était passée depuis Longtemps, la sienne serait : Tout pour la tripe ! vive la tripe !

– Parfait aussi, dans ce cas-là, ton Goquibus.

– Tu l’as dit. Et il porte, hiver comme été, un immuable gilet blanc.

– C’est peut-être un vœu.

– Tu verras aussi papa Beaupertuis, l’ex-associé de mon père ; c’est le moins drôle de la bande ; il n’ouvre presque jamais sa bouche que pour dire des bêtises. Par exemple, sa femme est charmante. Pauline, c’est le nom de madame Beaupertuis, doit avoir trente ans environ, si je ne me trompe ; elle est fraîche, accorte et bien en point. Quand j’étais au collège, j’étais amoureux d’elle comme un fou. Tu sais, une femme ne se gêne guère devant un collégien, cela ne tire pas à conséquence, et bien des fois, sans se soucier de ma présence, ne prenant pas plus de précautions que si elle eût été seule, elle rattachait sa jarrettière devant moi, et tu comprends si les trésors qu’elle me laissait apercevoir enflammaient mes nuits de gamin. Oui, mon cher, j’en rêvais !

– Corbleu ! tu m’enflames à mon tour, déclara l’artiste. Mais alors je pars. Ta madame Beaupertuis me décide.

– Ah ! mais non ! s’écria Henri en se levant brusquement. Ah ! mais non, celle-là, je me la réserve. Je l’ai revue il y a cinq ans ; j’étais alors à l’âge où les jeunes gens sont devant une femme aussi bêtes que des oies, et ma maudite timidité m’a empêché de lui dire toutes les tendresses que le

souvenir de ses charmes avait accumulées dans mon esprit. Mais cette fois je compte bien me rattraper. Donc, si tu le veux bien, je me la réserve ; en revanche, je t'abandonne le Blagomard.

– Merci bien ! observa Charles en allumant une pipe turque d'une longueur démesurée, tu es bien bon. Qu'est-ce que c'est encore que celui-là, Blagomard ?

– Blagomard est l'incarnation de la statistique, le chiffre fait homme. Tout sujet lui est bon : la mouche qui vole, le grain de poussière qui tombe sur la manche de son habit, le caillou qui roule sous le talon de sa botte, lui sont un motif suffisant pour édifier ses interminables colonnes de chiffres, et il te dira, à une demi-douzaine près, combien il faudrait de haricots mis en ligne droite pour égaler la distance de Paris à Moscou, ou combien on devrait empiler l'une sur l'autre de feuilles de papier à cigarettes pour atteindre à la hauteur du mont Blanc ou des tours Notre-Dame.

– Mais alors ton Blagomard est un abominable raseur ; je plains sa femme, à celui-là.

– Blagomard est garçon. Voué corps et âme à la statistique, il n'a jamais eu le temps de songer au mariage. Il serait capable, la première nuit de ses noces, de faire de la statistique avec sa femme...

– Ce qui compromettrait singulièrement l'avenir de sa prospérité, interrompit Charles avec un sourire. Et tu veux que je t'accompagne au milieu de tout ce monde-là ?

– Oui, parce que je suis sûr qu'ensemble nous rirons comme des insensés ; d'autant plus que ce voyage nous fournira l'occasion d'étudier des types sur le vif, d'après nature, et que ça peut nous servir à tous deux.

– Tu me tentes, séducteur, déclara l'artiste qui s'arrêta un instant comme pour réfléchir et qui reprit bientôt après : – Mais à quel titre veux-tu que je me présente devant toutes ces têtes-là ? D'abord je ne suis pas invité ; puis en province les acteurs sont généralement mal vus, on les prend pour des hérétiques. Les vieux préjugés existent toujours contre nous dans les petites villes, et je ne suis nullement soucieux d'aller me faire recevoir comme un pestiféré.

– L'invitation ne signifie rien, répliqua Henri ; j'amène un ami, et voilà tout. Quant à ce qui concerne ta profession, tu as raison, ma tante croirait

l'excommunication suspendue sur sa tête, si elle touchait la main d'un acteur. C'est une difficulté à tourner.

– Tourne la difficulté, mon ami, essaie de tourner, ensuite nous verrons.

– Il me vient une idée.

– Déjà !

– Tu te rappelles que c'est toi qui faisais *l'officier du Gobelet* dans ma pauvre pièce de cet hiver, *un Souper chez Louis XIV*.

– Qui a été sifflée, que c'en était une bénédiction, remarqua l'acteur. Après ?

– Je te présente comme un ami à moi, très haut placé, « l'officier du Gobelet ». Ça prendra parfaitement.

Charles éclata de rire à cette proposition et répliqua :

– C'est une folie, c'est insensé, mais c'est justement pour cela que ça me plaît. Je suis ton homme. Quand partons-nous ?

– Quand tu voudras ; demain, par exemple, répondit Henri en jetant dans la cheminée sa cigarette éteinte. C'est-à-dire non, pas demain ; j'ai rendez-vous avec la petite Clémentine, de Déjazet ; mais après-demain, si cela te va... et tu sais, nous partons à pied.

– Comment, à pied ! se récria l'artiste. Pourquoi pas tout de suite par étapes, avec un passeport d'indigent et trois sous par lieue ?

– Mais non, nigaud, en touristes, en promeneurs.

– Tu es charmant, toi, ma parole ! une promenade de cinquante lieues, bien obligé !

– Quarante-cinq, rectifia Henri. Et puis nous pourrions toujours prendre le chemin de fer quand nous voudrions. Et qui sait ? en route, nous rencontrerons peut-être des aventures.

Eh bien, soit ! c'est entendu, j'accepte, conclut Charles.

Et il entonna à pleins poumons :

– *Viens, viens dans une autre patrie... viens chercher le bonheur... heur, viens chercher le bonheur !*

III

L'AUBERGE DE LA POMME D'AMOUR

Le surlendemain du jour où le voyage d'Auxerre avait été décidé entre Charles et Henri, les deux amis se mirent en route. Ils avaient d'abord fait porter au chemin de fer leurs bagages qu'ils envoyaient directement à Auxerre, bureau restant ; puis cette formalité accomplie, ils s'étaient élancés gaiement à travers la campagne, lestes et joyeux comme deux pinsons en rupture de cage.

Le soleil resplendissait dans le bleu firmament, les oiseaux égrenaient leurs chansons dans le feuillage des arbres, et les jardins étaient remplis de fleurs odorantes qui brillaient sous la rosée, car c'était le matin, le matin étincelant et embaumé d'un beau jour d'été. Les deux amis cheminaient allègrement sous le charme de cette saison brillante, exaltant leur esprit en voyant la grandeur de la création, et jetant aux échos leurs gais propos et l'admiration que leur arrachait le spectacle de la nature, où tout était harmonie et splendeur.

C'est ainsi qu'ils traversèrent Charenton, Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron, et qu'ils arrivèrent à Brunoy à l'heure du dîner, avec un appétit bien légitimement motivé par une étape de six lieues et pouvant rivaliser sans désavantage avec l'appétit de la baleine qui avala Jonas à son souper,

ou avec celui d'Ésaü, célèbre dans l'histoire pour avoir échangé son droit d'aînesse contre un plat de lentilles.

Mourant de faim, le nez en l'air et les narines dilatées, nos voyageurs se mirent à la recherche d'une auberge, recherche qui n'est ni longue ni difficile, car Brunoy est très sensiblement moins grand que Paris, qui est moins grand que Londres, qui est moins grand que Pékin. à ce qu'on dit du moins, l'auteur de cette histoire n'ayant jamais eu l'occasion de vérifier le fait par lui-même et n'osant par conséquent absolument rien affirmer.

C'est Charles qui le premier découvrit l'enseigne d'une auberge où *l'on sert à boire et à manger aux voyageurs à pied et à cheval*, et faisant de grands gestes avec son bâton, il s'écria :

– Une auberge ! *A la Pomme d'amour*, cela promet. Sauvés, merci, mon Dieu ! Je rêvais déjà du radeau de la Méduse.

Et, suivi d'Henri, il entra dans la salle commune de l'auberge en chantant à pleine voix ce couplet d'une scie d'atelier bien connue :

On tira z'à la courte paille,
On tira z'à la courte paille
Pour savoir qui... qui... qui... s'rait mangé,
Pour savoir qui... qui... qui... s'rait mangé.

Puis il continua par ce couplet improvisé pour la circonstance :

J' erois qu'ça va-t-être la volaille,
J' crois qu'ça va-t-être la volaille
De l'aubergiss... t'hos... t'hos... t'hospitalier,
De l'aubergiss... t'hos... t'hos... t'hospitalier...

Henri, râclant un violon imaginaire en frottant son bâton sur son bras gauche, accompagnait son ami en faux-bourdon et exécutait en même temps une danse étonnante.

L'aubergiste ne parut nullement surpris de cette invasion musicale ; il vit de suite à qui il avait affaire. – Brunoy, jolie petite ville située à vingt-deux kilo mètres du théâtre des Folies-Dramatiques et remarquable par la magnifique propriété qu'y posséda jadis le grand Talma, Brunoy n'est pas tellement enfoncé dans l'intérieur d'une terre déserte qu'on n'y connaisse les artistes et leurs joyeuses allures. En aubergiste civilisé et qui sait son

monde, le maître de la maison se mit de suite au diapason des arrivants et leur répondit sur le même air :

Messieurs, si la faim vous tenaille.
Messieurs, si la faim -vous tenaille,
Vous n'êtes ja... ja... ja... mais mieux tombés,
Vous n'êtes ja... ja... ja... mais mieux tombés.

Charmés de cette réception si parfaitement en harmonie avec leur entrée, les deux affamés reprirent en chœur :

Nous allons donc faire ripaille,
Commençons vite la bataille.
Mettons à sac... sac... sac... le poulailler,
Mettons à sec... sec... sec... tout le cellier.

L'aubergiste appelle sa femme, belle et forte luronne dans toute la brillante maturité de ses charmes puissants, et sa servante, jolie petite brunette à l'air éveillé, dont les lèvres rieuses semblent ébaucher d'elles-mêmes les savoureux baisers que promettent éloquemment deux grands yeux chargés à mitraille.

On s'occupe vivement des apprêts du repas ; on s'agite, on se trémousse ; la marmite, au milieu des flammes, chante les bruyants cantiques du pot-au-feu, pendant que les casseroles, entonnant à leur tour les réjouissants alleluias du ventre, mêlent leurs ronronnements dans un joyeux concert de haute-graisse, sous la vapeur qui plane au-dessus d'elles, tout imprégnée des odeurs nourrissantes de la cuisine.

Bientôt un confortable dîner est offert à l'appétit formidable des deux amis, qui s'attablent jusqu'au menton et dont les mâchoires, avides d'activité, engagent une lutte terrible, mais noblement soutenue avec les plats étalés devant eux.

– Dis donc, Henri, fait observer Charles entre deux bouchées, sais-tu qu'elle est diablement affriolante, la petite bonne ?

– Oui, c'est un beau brin de fille ; elle vous a des yeux.

– Nom d'un chien, oui ! à faire cuire dans son jus un régiment de ligne tout entier. Elle me plaît beaucoup, cette petite.

– Tu n'es pas difficile,

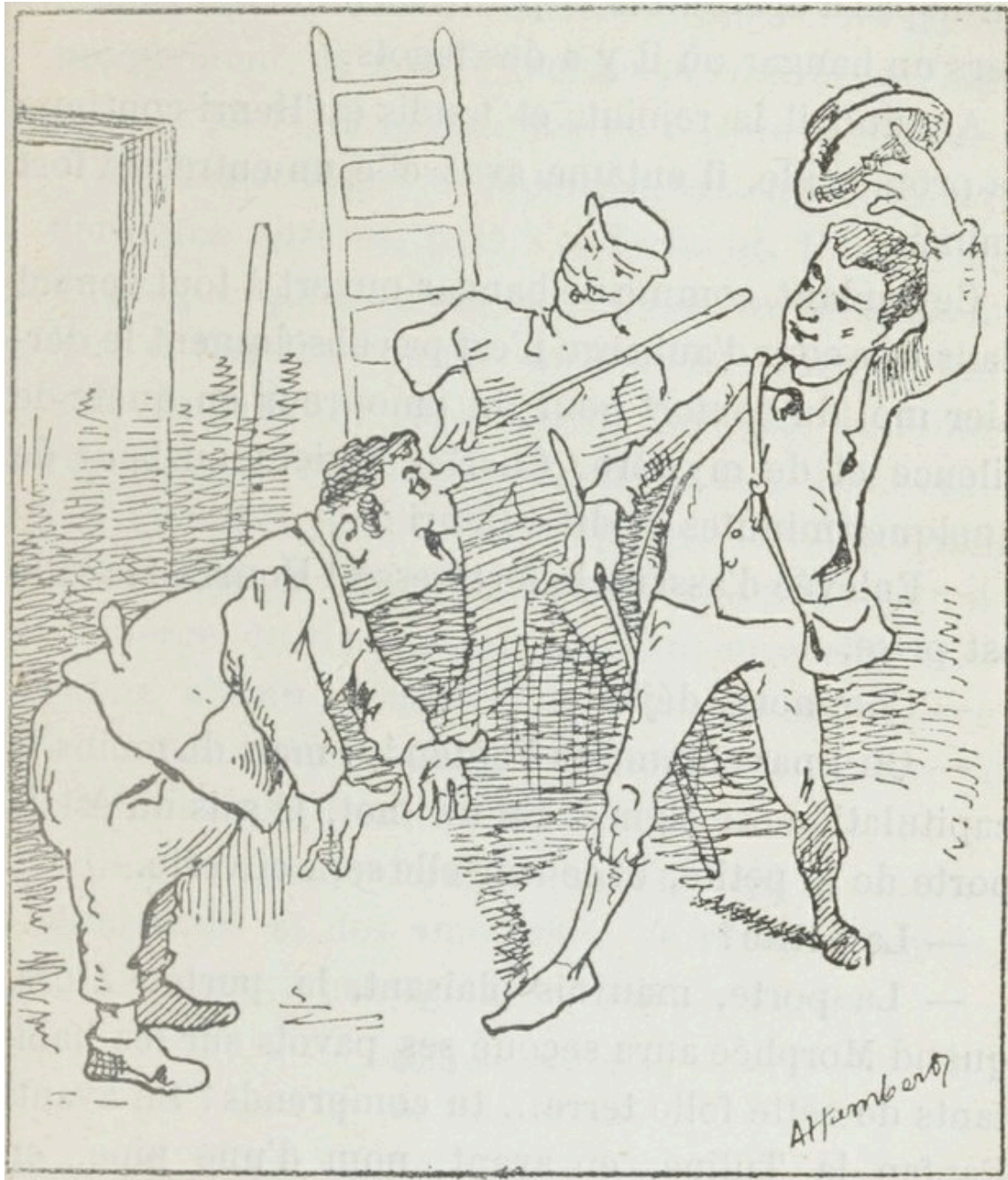
– Et, ma foi ! si je pouvais la rencontrer dans.

Quelque endroit écarté,
Où de batifoler on eût la liberté.

– Est-ce que tu voudrais ?

– Eh ! eh ! répliqua Charles avec un sourire de jubilation anticipée, j'avoue que je ne serais pas fâché de savoir si la friponne est femme à tenir toutes les alléchantes promesses de ses grands yeux noirs.

Charles et Henri quittent la table et sortent pour aller prendre l'air dans la cour. La nuit vient rapide-ment. Charles, tout entier aux idées folâtres qu'ont suscitées en lui les yeux ardents et les lèvres engageantes de la jolie brunette, se tient attentif à toutes les allées et venues qui se font dans la cour, et il ne tarde pas à apercevoir la petite servante qui se dirige vers un hangar où il y a des fagots.



Charles et Henri sont reçus par l'aubergiste de la *Pomme d'amour* (CH. III)

Aussitôt il la rejoint, et tandis qu'Henri continue sa promenade, il entame avec elle un entretien fort animé.

Cependant, comme un hangar ouvert à tout venant dans une cour d'auberge n'est pas absolument le dernier mot du confort pour un amoureux en quête de silence et de mystère, Charles revient au bout de quelques minutes et dit à Henri :

– Enlevée d'assaut, la forteresse ! Hourra ! la ville est prise.

– Comment, déjà !

– Oh ! pas comme tu l'entends ; mais du moins la capitulation est signée. En un mot, je sais où est la porte de la petite, et ce soir elle sera ouverte.

– La petite ?

– La porte, mauvais plaisant, la porte. Alors, quand Morphée aura secoué ses pavots sur les habitants de cette folle terre. tu comprends ? En avant, Fanfan la Tulipe, en avant, nom d'une pipe, en avant !

Les deux amis se promènent quelques instants encore, puis ils rentrent et montent dans la chambre qui leur a été préparée. C'est une chambre à deux lits dont nous croyons superflu de faire la description, cette pièce ne devant être le théâtre d'aucun événement de quelque nature qu'il soit, mais étant destinée uniquement, du moins dans les prévisions de l'aubergiste, à protéger le sommeil de nos deux voyageurs.

Charles et Henri se couchent, échangent quelques dernières phrases, puis s'endorment, Henri comme un garçon qui a vingt-deux kilomètres dans les mollets, et Charles comme un général d'armée qui se hâte de prendre rapidement quelques instants de repos avant les grands combats de tout à l'heure.

Pendant ce temps, l'heure passe, la nuit est venue, noire et profonde, le bruit s'est éteint peu à peu dans l'auberge, qui demeure maintenant ensevelie dans un calme absolu ; tout le monde est couché et dort, et le silence, comme un épais manteau de plomb, couvre tout de sa lourde immobilité.

Charles, qui ne dormait que d'un œil, à la façon des gendarmes et des amoureux, se réveille bientôt en fredonnant ce passage des *Noces de Figaro* :

Mon cœur soupire

La nuit, le jour.

Qui peut me dire

Si c'est l'amour ?

La respiration calme et régulière d'Henri annonce un sommeil profond. Charles se lève doucement, passe à la hâte quelques vêtements indispensables, ouvre la porte sans bruit et il s'éloigne sur la pointe du pied.

Quand il est dans le corridor, il cherche à s'orienter conformément aux indications que lui a fournies la petite bonne.

– C'est bien cela, murmure-t-il. Voilà ici, au bout du corridor, la chambre de l'aubergiste et de safemme ; la chambre de la petite se trouve directement au-dessus. Bon ! je n'ai qu'à monter cet escalier.

Charles monte en s'entourant de mille précautions, tourne à droite et arrive devant une porte sous laquelle passe un mince filet de lumière. – La clef est sur la porte, qui d'ailleurs n'est que poussée.

– Bon ! fait-il, on m'attendait.

Et il entre.

La chambre de la petite, nous l'avons dit, est située juste au-dessus de celle de l'aubergiste. C'est une petite pièce mansardée et ornée, pour tous meubles, d'un lit de sangle, d'une table et d'une chaise imparfaitement garnie de paille.

La servante est au lit ; une chandelle brûle auprès d'elle.

– Qui est là ? demande-t-elle par manière d'acquit, en voyant sa porte céder sous la pression de la main de Charles, car elle a parfaitement deviné le jeune homme.

– C'est moi, charmant petit séducteur d'œil ! ne craignez rien.

– Comment ! c'est vous, monsieur ?

– Ne m'attendiez-vous pas, mon délicieux sirop de groseilles ? J'ai beaucoup tardé, c'est vrai.

– Vous avez osé venir ?

– Ne me l'avez-vous pas permis ?

– Mais que voulez-vous ?

– Vous dire que je vous aime, que je vous adore, que vous êtes une femme divine, une céleste créature, un joli petit séduisant poulet d'amour.

– Non, monsieur, allez-vous-en ; si on savait que vous êtes ici, qu'est-ce qu'on dirait ? Allez-vous-en !

Mais la petite servante prononce ces paroles avec une expression si peu farouche, qu'il n'est pas permis de croire sérieusement à sa résistance ; ce qui fait que le jeune homme, au lieu de se retirer, va simplement s'asseoir sur le bord du lit. Il prend une main qu'on lui abandonne sans trop de résistance, il prend un baiser, il en prend deux, il en prend énormément ; on dirait qu'il veut en faire une collection, et, ma foi ! on ne sait où s'arrêteraient ses folles entreprises, si la jeune fille ne le repoussait à la fin en lui disant :

– Mais, monsieur, qu'est-ce que vous faites ?

– Vous le voyez, ô bonheur de mes sens, adorable... Comment vous appelez-vous ?

Francine, pour vous servir !

– Vous le voyez, adorable Francine, ma tulipe chérie, je bois à la coupe du bonheur.

– Finissez, je vous en prie !

– Comment, que je finisse ! quand je commence à peine !

– Si l'on vous voyait !

– Mais qui voulez-vous qui nous voie ?

– Je ne sais. mais. cette chandelle.

– Ah ! c'est juste, fait Charles en riant ; je l'avais oubliée.

Aussitôt il souffle la chandelle, et les ténèbres couvrent tout dans la chambre de leur sombre épaisseur,

IV

OU L'ON VERRA LES CONSÉQUENCES INATTENDUES D'UNE LUTTE TERRIBLE QUI EUT LIEU LA NUIT ENTRE UNE SERVANTE D'AUBERGE ET UNE ARAIGNÉE.

L'obscurité qui règne dans la chambre ne nous permet pas de définir d'une manière bien exacte ce qui s'y passe ; le lecteur aura donc l'indulgence de ne pas se montrer plus curieux que nous et voudra bien ne pas pousser l'exigence jusqu'à demander que nous soulevions le sombre voile de la nuit.

On peut toutefois affirmer en toute sûreté de conscience qu'il y a quelque chose d'insolite, car bientôt le lit de sangle, qui n'était peut-être pas déjà bien solide, se brise, manque des quatre pieds et tombe par terre avec un fracas épouvantable.

A quelle cause attribuer cet accident ? Il arrive tant de choses dans le monde dont on ne songe pas à rechercher les causes, qu'il serait bien futile de s'égarer ici dans des recherches profondes pour essayer d'augmenter d'une simple unité le nombre des causes dont on a trouvé la source. L'auteur déclare donc qu'il accepte l'événement tel qu'il se produisit, sans explications comme sans commentaires.

Tout ce qu'il importe au lecteur de savoir, c'est que l'aubergiste, qui dormait maritalement à côté de sa femme, au-dessous de la chambre de leur

servante, fut brusquement réveillé par l'écroulement du lit de sangle et qu'il poussa sa femme en lui disant :

– Catherine, as-tu entendu ? ça vient de là-haut.

Mais il faut croire que Catherine avait beaucoup besoin dans la journée et qu'elle était accablée de fatigue, ce qui rendait son sommeil d'autant plus lourd, car elle n'avait pas entendu le bruit d'en haut et ne répondit pas davantage à l'appel de son mari ; de sorte que celui-ci, sans essayer à nouveau de réveiller sa femme, sauta en bas du lit en se disant :

– Ce bruit-là, ça n'est pas naturel ; je vas savoir ce que c'est.

Là-dessus, il alluma sa chandelle, s'arma d'un gourdin et se dirigea vers les hauteurs de la maison.

– Que diable ça peut-il être ? faisait-il tout en montant l'escalier ; un voleur, sans doute... dans le grenier... ah ! par exemple, je voudrais bien voir ça... Attends un peu, mon bonhomme, attends ! tu vas voir de quel bois je me chauffe... Pourtant le bruit s'est fait au-dessus de ma tête, comme si ça venait de la chambre de Francine. Nous allons voir un peu.

En monologuant de la sorte, l'aubergiste atteignit la porte de la mansarde.

Disons tout de suite que Charles, après la mésaventure du lit de sangle, à laquelle il n'était peut-être pas tout à fait étranger, n'avait pas songé à quitter la chambre assez tôt pour éviter l'aubergiste qui montait ; quand celui-ci fut arrivé aux dernières marches, il n'eut que le temps de se blottir sous un grand rideau, derrière lequel étaient pendues les robes de la petite servante, et il se dissimula de son mieux au milieu des jupons, immobile et silencieux.

L'aubergiste, coiffé d'un bonnet de coton colossal et couvert pour tout vêtement d'une petite chemise qui descend à peine au milieu de ses grosses cuisses, tenant une chandelle d'une main et son bâton de l'autre, entre dans la chambre de Francine pour s'informer.

– Vous n'avez rien entendu ? crie-t-il dès le seuil de la porte.

Mais il change bientôt d'intonation.

– Bon sang ! s'écrie-t-il en voyant le lit de sangle qui gît à terre et comprenant dès lors la nature du bruit qui l'a réveillé. Quel mic-mac avez-vous fait ? demande-t-il à Francine qui était restée aussi tranquillement couchée que si rien ne lui fût arrivé. Quel mic-mac avez-vous fait pour

flanquer votre lit les quatre fers par terre et faire un tapage à réveiller tout le département ?

– Ma foi ! je ne sais pas, moi, monsieur, répond la petite rouée avec un air d'ingénuité à lui mériter un certificat de rosière. Je dormais, et puis j'ai eu le cauchemar. J'ai rêvé que je nettoyais le grand chaudron de cuivre rouge, et le chaudron avait un œil dans le fond, qui grandissait en me regardant, et que plus il me regardait et plus, il grandissait. Tout d'un coup, comme je venais de tomber dans le chaudron à cause de son œil qui m'attirait, voilà le chaudron qui s'est changé en une grande, grande araignée qui m'entortillait avec ses grandes pattes et qui voulait m'emporter ; et moi je me débattais, je gigottais avec mes bras, avec mes pieds, et tout d'un coup j'ai entendu un grand coup sur le fond du chaudron, qui était revenu à la place de l'araignée, et je me suis réveillée, comme ça, par terre, sur mon lit brisé. Oh ! j'ai eu bien peur, allezJ

– En effet, reprend l'aubergiste, il est bien extraordinaire, votre rêve ! Mais ce qu'il y a de plus clair dans tout ça, c'est que le lit est cassé. Il faut que vous vous soyez joliment donné du mouvement avec cette araignée.

– Peut-être bien, monsieur. Pensez donc quand on a le cauchemar !...

– Vous n'êtes pas blessée, au moins ?

– Non, monsieur, je ne crois pas.

– Voyons... Laissez, que je regarde.

L'aubergiste, dont le cœur vient d'être subitement enflammé, d'une part par les yeux noirs de Francine qui ne lui avaient jamais paru briller d'un aussi vif éclat qu'en ce moment, d'autre part par le commencement d'une gorge appétissante que la couverture indiscrete ne voile pas suffisamment, tenté surtout par l'occasion, l'aubergiste, disons-nous, a senti des idées folles lui tourbillonner dans la tête ; et maintenant qu'il a reconnu la cause du bruit de tout à l'heure, le voilà qui veut s'assurer si la jolie brunette n'a rien eu d'endommagé dans sa terrible lutte avec l'araignée.

Francine le prie de s'en aller et proteste que l'aubergiste n'a besoin de rien voir, puisqu'elle ne se plaint pas et qu'elle n'a aucun mal ; mais c'est en vain. L'aubergiste a la ténacité des gens qui veulent profiter de l'occasion, et sans écouter les supplications de sa servante, qui le menace de sa femme, – ce qui produit sur l'esprit de l'entreprenant aubergiste juste

autant d'effet que si sa femme fut accrochée depuis des siècles à une des cornes de la lune, – il pose sa chandelle à terre, se met à quatre pattes, et s'avance en murmurant d'une voix qu'il s'efforce de rendre pleine de séduction :

– Ma jolie petite Francine, je te dis que tu dois avoir du bobo ; laisse que je voie.

A ce moment, Charles, qui sent que le danger devient pressant, se dégage tout doucement du rideau derrière lequel il s'est abrité, se glisse à petits pas derrière l'aubergiste, se saisit du bâton que le brave homme a laissé contre une chaise, en donne un premier coup sur la chandelle qui s'éteint, un second sur les fesses de l'aubergiste qui pousse un hurlement de douleur et d'effroi, tout cela en moins de temps qu'il n'en faudrait à un homme d'âge pour cligner un œil ; puis il franchit la porte d'un bond, donne un tour de clef à la serrure et retourne tranquillement se fourrer dans son lit.

: En se recouchant, il jette un regard sur le lit d'Henri et s'aperçoit que son ami n'est plus là. Il pense qu'il aura été appelé au dehors par un de ces besoins naturels suffisamment justifiés par l'abondance de la nourriture prise au repas du soir, et, sans s'en préoccuper autrement, il se met en devoir de se rendormir.

Toutefois, que le lecteur ne partage pas l'erreur de Charles touchant l'absence d'Henri.

Ce dernier était en effet sorti, mais nous allons voir que c'était une autre cause que celle que soupçonnait son ami qui le retenait loin de son lit.

Un peu après le départ de Charles pour son expédition nocturne, Henri s'était éveillé à son tour ; il avait vu vide le lit de son ami et il s'était tenu ce raisonnement :

– Ce farceur-là est allé courir après la petite brunette, c'est certain. Mais puisque me voici éveillé, il faut que je lui joue un bon tour... Oui, une bonne idée ! je vais tâcher de les surprendre pour leur faire peur.

Cela dit, il s'était levé pour essayer de rejoindre Charles ; mais, dans son ignorance de la position topographique de la chambre de la servante, il avait été forcé de chercher au hasard.

En sortant de chez lui, il avait enfilé le corridor, à l'extrémité duquel il avait trouvé, guidé par le pâle reflet de la lune, une porte entre-bâillée.

– C’est ici, s’était-il dit. Cet étourneau de Charles a oublié de fermer la porte sur lui. Attention aux, tourtereaux !

Et il était entré dans cette chambre ouverte, où" la femme de l’aubergiste dormait paisiblement, pendant que son mari cherchait à s’assurer si Francine n’avait pas reçu quelque blessure dans sa bataille avec l’araignée.

C’était à ce moment même que l’aubergiste recevait un vigoureux coup de bâton sur la croupe et poussait son hurlement.

Henri entend ce cri. qui retentit au-dessus de sa tête, il entend une porte qu’on ferme à clef, puis un pas rapide qui descend l’escalier et passe devant la porte qu’il vient de franchir lui-même, et, tout de suite après, le bruit d’une porte qu’on ferme et qui paraît être celle de la chambre où lui et son ami sont censés goûter les douceurs du sommeil. Il devine alors qu’il n’est pas dans la chambre de la servante, comme il le supposait, et que le pas qu’il vient d’entendre doit être celui de Charles, qui retourne se mettre au lit ; et sa position lui semble d’autant plus scabreuse qu’il entend la respiration de quelqu’un qui dort dans la chambre où il s’est si malencontreusement aventuré.

– Diable ! fait-il ; tâchons de nous sortir d’ici tout doucement, sans réveiller celui qui dort là.

Mais l’opération n’était pas aussi simple qu’il semblait, car en entrant Henri avait tiré la porte derrière lui et il s’était avancé assez loin déjà dans l’intérieur.

Pendant qu’il marchait à tâtons, dans la position ridicule d’un monsieur qui joue au colin-maillard, son pied butta contre quelque chose, qui fut renversé à terre avec un grand bruit de chaudron et de vaisselle cassée.

Aussitôt la personne qui dormait fut arrachée de son sommeil, et Henri l’entendit qui demandait :

– C’est toi, Joseph ? Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux toujours te lever sans lumière, et tu as renversé la petite table. Mon Dieu ! que tu es donc maladroit it !... Attends que j’allume la chandelle.

A cette annonce de chandelle, tout autre se serait hâté de se sauver au plus vite ; mais le jeune homme a reconnu la voix de la femme de l’aubergiste, et il se rappelle alors que l’hôtesse est une appétissante

créature, fort avenante, fraîche encore et surabondamment pourvue d'appas robustes.

En même temps, d'après les paroles de celle-ci, il comprend que Joseph, le mari de la séduisante hôtelière, n'est pas à côté de sa femme, et il n'en faut pas davantage pour décider notre téméraire à rester tranquillement où il était.

L'hôtelière frotte une allumette, cherche sur la table de nuit la chandelle qu'elle ne trouve pas, et aperçoit, appuyé contre le mur, un homme en chemise qui n'est pas son mari. Elle va crier, mais Henri l'arrête par ces paroles prononcées avec l'accent le plus douloureux qui ait jamais frappé une oreille de femme d'aubergiste :

– Ah ! madame, je souffre comme un damné. Ne craignez rien, je venais demander du secours à votre mari... Je suis malade... malade... horriblement malade !

L'hôtelière reconnaît alors le jeune homme, elle se rassure, et comme elle est fort compatissante, – et quelle est la femme qui ne le serait pas en pareille circonstance ? – elle s'approche du faux malade qui continue à gémir comme s'il était torturé par la plus atroce des maladies cataloguées dans la nomenclature médicale.

– Où souffrez-vous ? demanda la compatissante hôtelière. Je vois que mon mari est sorti. S'il revenait bien vite, il m'aiderait à vous soigner. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il faut donc vous faire ?

Mais le jeune homme proteste qu'il s'en remet à elle seule pour les soins que son état exige, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter d'autre chose, que du reste les femmes sont plus délicates que les hommes, pos sèdent une plus affectueuse douceur pour soulager ceux qui souffrent, et tout cela avec un accent plain tif et des paroles attendrissantes destinés à pro duire une grande impression sur l'âme de l'hôtelière.

Soit que cette dernière éprouvât ce sentiment de compassion que ressent tout être sensible quand il est en présence d'un autre être en proie aux cruelles étreintes de la souffrance, soit que la vue d'un beau jeune homme en chemise éveillât quelque chose en son cœur, ou que la nuit, l'obscurité, influât sur ses dispositions, elle s'abandonna à des élans de sensibilité

prodigieuse, lesquels ne tardèrent pas à être interrompus par des coups répétés frappés sur le plancher de la chambre du dessus.

Le coup de bâton que le pauvre aubergiste avait reçu sur le derrière avait totalement renversé le lubrique échafaudage de ses folles intentions, et quand il fut revenu du saisissement et de la douleur qu'il avait éprouvés et qu'il eut reconnu l'impossibilité d'ouvrir la porte fermée en dehors, au lieu de rester auprès de sa servante pour reprendre la suite de son entreprise, il avait préféré frapper sur le plancher pour réveiller sa femme.

Comme à la campagne les planchers sont simplement formés de planches ajustées et posées sur les poutres sans aucune espèce de revêtement, ce qui permet aisément la transmission du son d'un étage à l'autre, lorsque les coups eurent cessé, on entendit de la chambre, où l'hôtesse commençait à prêter une oreille peu rebelle aux audacieux propos du jeune homme, une voix qui passait à travers les fentes du plancher et qui criait :

– Catherine, Catherine, monte donc m'ouvrir ! je suis enfermé dans la chambre de Francine.

En entendant la voix de son mari venant des hauteurs du plafond, la sensible hôtesse fut d'abord très surprise ; mais son étonnement ne dura qu'un espace de temps excessivement limité. La certitude où elle était que son mari était monté dans la chambre de Francine dans un but coupable acheva bien vite de mettre en ébullition les torrents de sensibilité prêts à jaillir de son cœur ; pressée par le jeune homme, qui parlait de toute autre chose que de sa maladie, sollicitée d'une part par le désir de se venger de l'infidélité de son criminel époux, de l'autre par l'occasion, par l'absence forcée de son mari et par les aspirations d'une âme trop passionnée, en un mot entraînée par une foule de raisons, toutes également puissantes, et dont une seule aurait suffi pour ébranler une résistance plus assurée que la sienne, elle ne fut pas cruelle... et on laissa le pauvre homme frapper sur le plancher et appeler sa femme aussi longtemps qu'il voulut.

Au petit jour cependant, et l'aubergiste ayant recommencé ses appels, la compatissante hôtesse, estimant que sa vengeance était suffisante, se décida enfin à monter à la chambre de la bonne.

Elle ouvre la porte et voit Joseph en chemise, assis piteusement sur une chaise, et Francine, entièrement vêtue, qui dort dans un coin, appuyée

contre un sac de pommes de terre.

– Eh bien ! monsieur, s'écrie Catherine, me direz-vous ce que vous faites ici, dans un pareil costume ?

– Eh ! ma bonne amie...

– C'est du propre ! quitter sa femme pour aller en conter aux servantes ! Fi, c'est dégoûtant !

– Mais, Catherine, je te jure, affirme le pauvre homme.

– Quand je vous le dis ! je suis aveugle, n'est-ce pas, exclame l'irascible Catherine ; et ce n'est pas vous qui êtes là, en chemise, comme un vieux polisson, dans la chambre de cette petite traînée ?... Et vous, gourgandine, s'adresse-t-elle à la servante, vous n'êtes pas honteuse ! Allons, en bas, et plus vite que ça !

Francine, que les éclats de voix de sa maîtresse ont tiré de son assoupissement, veut prendre la parole pour rétablir en partie la vérité des faits ; mais Catherine lui montre la porte d'un geste impérieux, et la servante quitte la chambre en jetant un regard malicieux sur le bonhomme.

– Laisse-moi te dire, Catherine. poursuit le malheureux aubergiste.

– Mais, Jeanfesse que vous êtes, est-ce vous que je trouve ici en chemise, oui ou non ? interrompit sa femme.

– Mais, si tu parles toujours, sacrédié ! tu auras toujours raison, objecta l'aubergiste ; laisse-moi te raconter ce qui est arrivé.

L'affaire s'explique alors tant bien que mal : Joseph raconte comment il a été réveillé au milieu de la nuit par un bruit insolite, et comment il est monté, sans prendre le temps de se vêtir, pour reconnaître la nature de ce bruit. Bien entendu qu'il ne souffle pas mot de ses tentatives amoureuses sur Francine, ni du formidable coup de bâton qu'il a reçu sur les fesses et sur lequel jusqu'à présent il n'a encore pu se donner à lui-même aucune explication. Quant à la porte fermée à clef extérieurement, il lui est impossible d'expliquer à sa femme cette circonstance ; toutefois il est bien évident que ce n'est pas lui qui s'est joué à lui-même ce mauvais tour.

Catherine veut bien accepter les explications fournies, et le bon accord renaît dans le ménage de l'aubergiste ; on s'embrasse en signe de réconciliation et Joseph dit à sa femme :

– Tu peux me croire, va, Catherine ; et bien que les apparences soient contre moi, je te jure que ma nuit a été aussi sage que la tienne.

– Oh ! alors, je suis bien tranquille ! répliqua Catherine en étouffant un sourire.

Deux heures après, Charles et Henri se disposèrent à continuer leur route. Ils serrèrent amicalement la main de l'aubergiste ; Francine jeta un long regard sur Charles, tandis que Catherine adressait à Henri un doux sourire.

– Quand vous repasserez par Brunoy, messieurs, fit la belle hôtelière en s'adressant aux deux amis, mais en dirigeant spécialement sur Henri un regard éloquent, j'espère que vous n'oublierez pas l'auberge de la *Pomme d'amour*.

– Et vous serez reçus à bras ouverts, ajouta Joseph.

V

DANS LEQUEL LE LECTEUR, QUI VOUDRA PÉNÉTRER
DANS LE SALON DE MADAME BEAUPERTUIS, AURA
OCCASION DE VOIR M. COQUIBUS LE DERRIÈRE PAR
TERRE, ET DE LIER EN MÊME TEMPS CONNAISSANCE
AVEC DES PERSONNAGES IMPORTANTS NON ENCORE
APPARUS DANS LE RÉCIT.

Laissons les deux amis continuer leur voyage et précédons-les à Auxerre, où ils sont attendus, Henri ayant écrit à la tante Coinchotte pour lui annoncer sa prochaine arrivée en compagnie d'un ami du meilleur monde, Charles Longueval, officier du Gobelet.

Le jour où nous pénétrons dans le chef-lieu du département de l'Yonne est la veille du 29 juin, fête de sainte Pauline, patronne de madame Beaupertuis, et c'est dans le salon de cette dame que nous allons introduire le lecteur.

Cette pièce, éclairée par deux fenêtres, ou plus exactement par une fenêtre et une porte vitrée donnant sur un jardin, est meublée avec plus de lourde élégance que de véritable bon goût. Des sièges en acajou, recouverts de velours jaune, à l'aspect massif et d'une élasticité de bronze, sont répandus çà et là, luttant de froideur avec un vénérable guéridon sur lequel est posée une espèce de carafe colossale, à l'intérieur de laquelle on a collé

une multitude de petits dessins chinois, et que le ménage Beaupertuis prend de bonne foi pour un potiche authentique du Japon. Dans le fond, un grand canapé, également en velours jaune, fait vis-à-vis à un piano passé de mode, qui repose mélancoliquement entre les deux croisées, attendant avec résignation, mais sans impatience, les attouchements d'un amateur. Une pendule dorée, surmontée d'un chasseur doré en train de tirer un coup de fusil imaginaire, le tout escorté de deux flambeaux en cuivre doré, et quatre gravures d'un goût détestable, mais pourvues de beaux cadres supérieurement dorés aussi, concourent avec les meubles à l'ornement du salon.

Telle est la décoration habituelle de la pièce de réception des époux Beaupertuis ; mais aujourd'hui le regard peut se reposer en outre sur une table placée au milieu du salon, laquelle est surchargée d'une moisson de fleurs : ce sont des bouquets envoyés ou apportés à madame Beaupertuis à l'occasion de sa fête.

La croisée et la porte vitrée sont ouvertes, et les effluves du dehors pénètrent dans le salon, apportées par l'air embaumé tout chargé des parfums du jardin. Il est huit heures du soir. – Près de la croisée, trois personnes sont assises : ce sont monsieur et madame Beaupertuis, les maîtres de céans, et madame Coinchotte qui vient d'apporter à Paulin ne son bouquet de fête. Suzette Coinchotte, dont la présence nous est ravie pour l'instant, est au jardin, où elle promène ses rêveries le long des bordures de buis des allées.

M. Cyprien Beaupertuis est un homme de 45 ans. vigoureux, bien conservé, haut en couleur et taillé en pleine chair. D'une force peu commune, il est en même temps, comme cela se rencontre souvent chez les natures athlétiques, d'une extrême douceur, surtout pour les choses de son ménage, et sa femme est fortement soupçonnée de le conduire par le bout du nez. La chronique locale ajoute que le crâne de M. Beaupertuis abrite peut-être une intelligence supérieure et des pensées d'une grande élévation ; mais il faut croire que la matière osseuse qui constitue ce crâne est d'une telle épaisseur, qu'elle ne laisse rien échapper au dehors des choses précieuses dont elle a le dépôt ; si bien que M. Beaupertuis est classé par

ses concitoyens dans la catégorie de ces êtres disgraciés qu'on appelle vulgairement des imbéciles.

Quoi qu'il en soit, M. Beaupertuis a eu l'intelligence de gagner une respectable aisance en fabriquant de la moutarde avec son associé Moutonnier, et depuis cinq ans qu'il est retiré des affaires, Cyprien vit à Auxerre en bon et paisible bourgeois.

Madame Beaupertuis, « sa légitime, » comme disait Cyprien, – ce qui aurait pu faire supposer qu'il avait des illégitimes, si on ne l'avait pas si bien connu, – Madame Beaupertuis, née Pauline Robinet, était une adorable créature. Ses cheveux noirs, son œil brillant et sa lèvre rouge, sa peau fraîche et rose comme celle d'une toute jeune femme, en faisaient une créature extrêmement désirable ; ajoutez à cela qu'elle était d'un embonpoint qui faisait plaisir à voir, et que sa poitrine, hardiment accusée, n'avait nul besoin que les ressources de la couturière vinssent perfectionner les formes attrayantes dont la nature s'était plu à l'orner dans une large mesure.

Il suffisait de voir madame Beaupertuis pour comprendre la profonde impression qu'avait dû produire une aussi séduisante personne sur le cœur impressionnable d'un collégien comme l'était Henri Moutonnier, alors qu'il passait ses nuits à rêver de la belle moutardière.

Cependant il ne faut pas que les charmes de l'agréable madame Beaupertuis nous absorbent au point de ne pas prêter l'oreille à la conversation qui va son train dans le salon ; nous allons donc y revenir. Toutefois il nous reste encore à ébaucher auparavant la description de madame Coinchotte, entreprise intéressante que nous ne devons pas négliger, en raison du caractère du personnage et de son importance dans cette histoire.

Madame veuve Pélagie Coinchotte était une grande femme de cinquante-cinq ans, sèche, roide, anguleuse et pointue, au nez écorniflé et à l'air grognon, dont la peau parcheminée avait une vague ressemblance avec la couleur du pain d'épice. Ses joues étaient tellement creuses qu'il fallait qu'elle fût toujours à les sucer par dedans, et son long cou, semé de deux ou trois verrues très apparentes et où les veines et les tendons se tordaient en faisant des saillies considérables, ressemblait assez à un paquet de ficelles

enveloppées dans un vieux chiffon de peau ridée. Ses oreilles, qu'elle avait de grande dimension et très sensibles au vent d'est, étaient intérieurement garnies d'une végétation broussailleuse en forme de poils et frémissaient à la moindre parole un peu légère, indice évident d'une vertu austère et d'une grande roideur de principes.

Détail important, madame Coinchotte ne pouvait pas dire trois phrases sans se fourrer une prise de tabac dans les narines, et on lui voyait presque toujours au bout du nez une goutte menaçante, ce qui ne contribuait pas à rendre son voisinage attrayant ; car il arrivait souvent que cette aimable dame projetait sur les personnes assises à côté d'elle une petite pluie brune des moins agréables.

Voilà pour le physique. Quant au caractère de la vieille dame, nous aurons amplement occasion d'y revenir plus tard, sans que nous soyons obligé d'en retracer dès maintenant toutes les aspérités.

– Vous disiez donc, articula madame Beaupertuis en s'adressant à madame Coinchotte, que vous attendez prochainement votre neveu, M. Henri ?

– Je l'attends d'un jour à l'autre, répondit cette dernière, qui appuya ces paroles d'une prise de tabac bruyante et prolongée.

– C'est le jeune homme que nous avons vu il y a cinq ans. Que fait-il maintenant ? demanda Cyprien. Son père voulait le mettre dans la commission en gros ; où en est-il aujourd'hui ?

– Ah ! ne m'en parlez pas ! son père est désolé. Figurez-vous que mon neveu refuse de mordre au commerce, oh ! mais complètement ; monsieur veut faire des pièces pour les théâtres, des machines de comédies, des bêtises enfin. C'est dommage, vraiment, car c'est un bien gentil garçon, bien poli, bien aimable.

– Oui, effectivement, approuva madame Beau-' pertuis ; je me rappelle qu'il y a cinq ans il était déjà bien galant, très empressé, quoiqu'un peu timide. Ce serait malheureux qu'il tournât mal ; mais après cela, il est encore jeune. Quel âge a-t-il bien maintenant ?

– Vingt-trois ans.

– Savez-vous qu'il doit faire un gentil cavalier, s'il a tenu tout ce qu'il promettait étant jeune ? dit en souriant madame Beaupertuis. Ma foi ! je

suis bien contente qu'il vienne vous voir ; cela nous fera de la distraction, car vous nous l'amènerez, n'est-ce pas ?

– Comment donc, ma bonne ! pouvez-vous me le demander !

– Plutôt que de le laisser machiner des bêtises de théâtre, pour amuser les gens, remarqua ici M. Beaupertuis, Moutonnier ferait bien mieux de le flanquer dans la moutarde ; c'est plus positif, on y gagne de l'argent.

– Et M. Moutonnier, son père, vient sans doute avec lui ? s'informa madame Beaupertuis.

– Non, il est retenu à Paris par je ne sais quelles affaires, répliqua son interlocutrice qui aspira voluptueusement une nouvelle prise. Mais Henri nous amène, paraît-il, un jeune homme très bien et d'une excellente famille, et qui occupe un emploi très conséquent... Mais chut ! n'en parlez pas. Henri m'écrit de n'en rien dire à personne.

– Ne craignez rien, chère, dit madame Beaupertuis.

– Nous serons muets comme des pots de moutarde, appuya son mari.

Madame Coinchotte emmagasina dans ses narines une notable quantité de tabac et répondit en baissant la voix, comme s'il s'agissait d'une confidence étonnamment mystérieuse :

– Figurez-vous que l'ami de mon neveu s'appelle Charles Longueval et qu'il est officier du Gobelet.

– Une belle position ! fit madame Beaupertuis qui ignorait absolument ce que pouvait bien être un *officier du Gobelet*, mais qui ne voulait pas en avoir l'air. Et un titre qui n'est pas bien commun !

– Je crois bien, répliqua la vieille priseuse en se rengorgeant. Et c'est l'ami de mon neveu !

– Faudra-t-il l'appeler capitaine ? demanda Cyprien qui n'en savait pas plus que sa femme là-dessus.

– Oh non, je ne pense pas ; d'ailleurs il veut garder l'incognito. Surtout soyez discrets.

– Comme si on nous avait coupé la langue. La discrétion en chair et en os.

Un coup de sonnette interrompit la conversation.

La bonne ouvrit la porte et introduisit un petit monsieur courtaud, mais très large, dont le vaste estomac s'étalait sous un' magnifique gilet de la

plus éclatante blancheur.

C'était M. Coquibus, qui arrivait chargé de deux énormes bouquets.

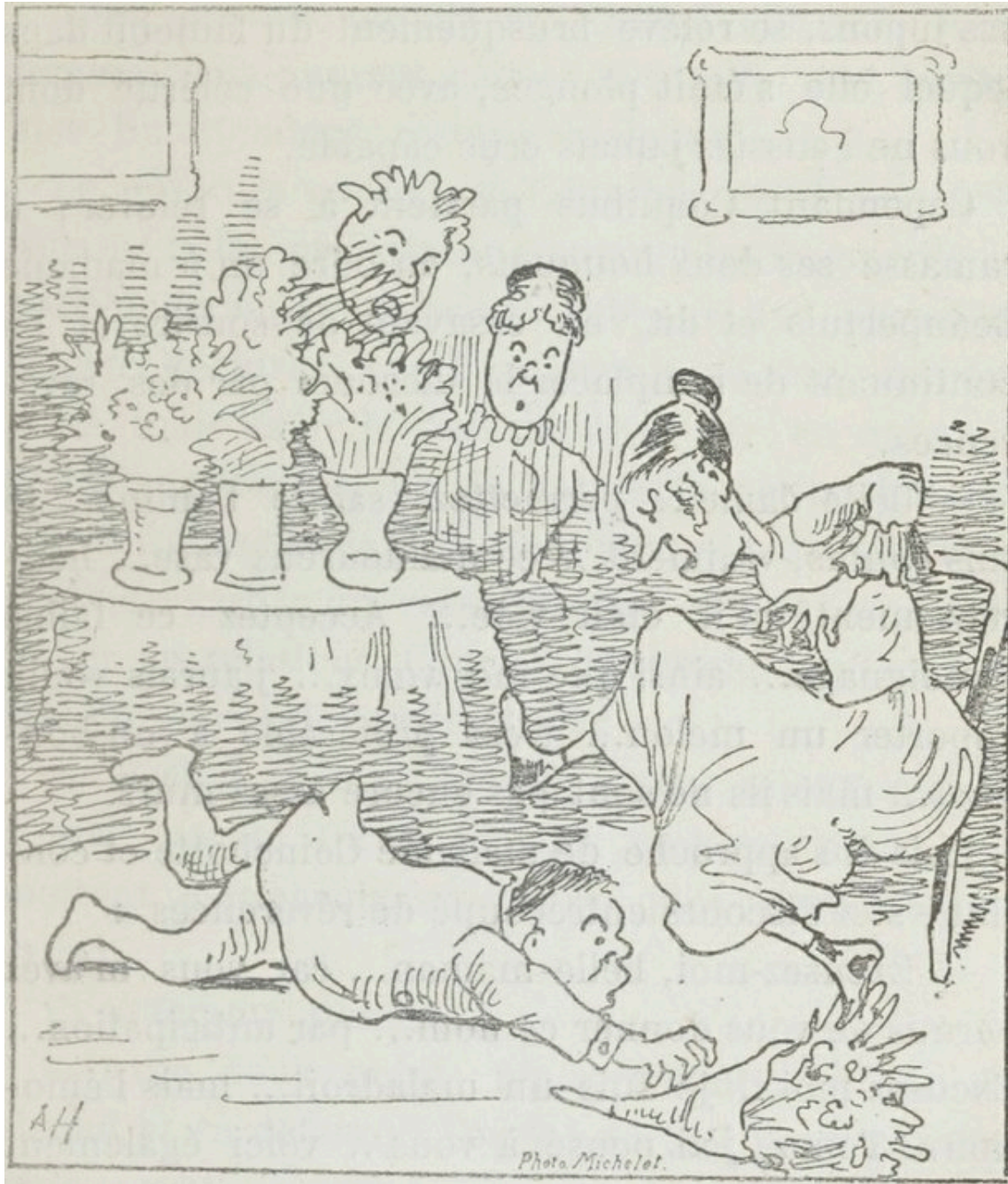
Il entre en faisant une quantité de révérences à madame Beaupertuis, à Cyprien, à la maman Coinchotte, à la table, aux fauteuils, à la cheminée, au piano, en murmurant :

– Monsieur... serviteur... Madame... de tout mon cœur... certainement... trop heureux... L'appétit va bien ?

Il semble que ce monsieur ait reçu pour mission spéciale, à son entrée dans le monde, de faire des pirouettes et des salutations, car il en distribue de tous côtés, à tout le monde et à tous les objets de volume qui lui tombent sous la vue.

Enfin, dans une de ses révérences, il va donner du derrière contre le guéridon chargé de la grande carafe japonaise, et le potiche du Japon roule par terre et se brise en une multitude de morceaux. A ce choc inattendu, Coquibus fait un brusque haut-le-corps et glisse sur le parquet ciré ; pour se retenir, il lâche ses deux bouquets, étend les bras et se cramponne aux rideaux de la croisée ; mais ceux-ci, trop faibles pour résister à la secousse, se déchirent et tombent sur la tête de Beaupertuis comme un filet de pêcheur sur le poisson, tandis que Coquibus va s'étaler, le nez sous les jupes de madame Coinchotte.

Cette scène imprévue jette un peu de désarroi dans le salon. M. Beaupertuis se débarrasse des rideaux sous lesquels il est enseveli, en exhibant un visage aussi peu satisfait que possible ; madame Beaupertuis jette un regard douloureux sur les débris de la grande pièce japonaise qui gisent à terre, et Pélagie Coinchotte, surprise de voir un homme sous ses jupons, se relève brusquement du fauteuil dans lequel elle s'était plongée, avec une célérité dont vous ne l'eussiez jamais crue capable.



M. Coquibus fait son entrée dans le salon de madame Beaupertuis. (CHAP. V.)

Cependant Coquibus parvient à se relever ; il ramasse ses deux bouquets, en offre un à madame Beaupertuis et dit, en essayant de sourire et en continuant de remplacer le discours par des révérences.

– Belle dame... permettez, sainte Pauline... je suis confus, vraiment... ce malheureux vase... heureusement qu'il était vide... Acceptez ce faible témoignage... ainsi que mes vœux... j'aurais voulu apporter un melon... c'est préférable à un bouquet... mais ils ne sont pas encore assez mûrs.

Puis il s'approche de madame Coinchotte et continue son discours entrecoupé de révérences :

– Excusez-moi, belle-maman... car vous m'avez permis de vous donner ce nom... par anticipation... Excusez-moi... je suis un maladroit... mais l'émotion... Tenez, j'ai pensé à vous... voici également un bouquet. Veuillez l'accepter. Oui, c'est l'émotion... le plaisir de vous voir... et de voir mademoiselle Suzette... Mais où est-elle donc, la charmante Suzette ?... au jardin, sans doute... Voulez-vous me permettre d'aller la rejoindre, belle-mère anticipée ?

– Non pas, Timoléon, non pas ! grogna madame Coinchotte. Pour la compromettre, n'est-ce pas ? Laissez ma fille où elle est. Quand elle sera votre femme, vous pourrez causer avec elle tout à votre aise. En attendant, restez près de moi.

Le désordre causé par Coquibus est à peu près réparé ; la bonne est venue enlever les fragments du potiche du Japon, Cyprien a jeté sur une chaise les rideaux déchirés. Les Beupertuis ne sont pas contents, mais ils ne le font pas trop voir : ce qui vient de leur arriver est un de ces mille petits désagréments fréquents dans la vie commune et dont il ne faut pas garder de ressentiment, si l'on veut conserver ses relations. Cyprien dissimule donc sa contrariété sous un sourire et dit :

– Baste ! ce n'est rien, ça vaut mieux qu'une jambe cassée. Du reste, nos moyens nous permettent d'en avoir un autre, plus beau et plus grand.

Et sa femme ajouta :

– Avec deux points pour remonter la tête du rideau et en défaisant l'ourlet du bas, il n'y paraîtra plus.

– A propos, insinue madame Coinchotte pour changer la conversation, et M. Blagomard, comment se fait-il qu'il ne soit pas ici, qu'il n'ait pas encore apporté son bouquet ?

– Oh ! fait madame Beupertuis d'un air pincé, M. Blagomard est tellement enfoui dans ses chiffres !... il aura sans doute oublié... on ne peut

pas penser à tout.

A ce moment, un nouveau coup de sonnette retentit, et on voit apparaître à la porte du salon un monsieur très grand, mais d'une facture malheureuse, maigre et sec, étalant avec franchise deux grandes jambes pourvues d'un capital énorme dans les genoux et dans les pieds. Son nez appartient à cet ordre d'architecture que l'envie humaine appelle « camard », et semble s'éloigner avec affectation d'une bouche insignifiante ; le collier de barbe clairsemé qui entoure parcimonieusement sa figure forme avec les cheveux blonds aplatis sur les tempes le cadre de ce visage sans expression. Nez, barbe, genoux, longues jambes et facture malheureuse, tout cela s'appelle Philopémen Blagomard.

En entrant, il paraît gauche et embarrassé. – Ce monsieur, à l'esprit engourdi et aux coudes pointus, n'a positivement pas plus de quarante ans, bien qu'il en paraisse aisément quarante-huit. Il n'a plus de famille, jouit de deux mille livres de rente et vit dans le célibat ; ce qui le fait regarder d'un œil tendre et engageant par les mamans de la localité qui ont encore à jeter dans la circulation matrimoniale des filles d'un placement difficile.

Mais, nous l'avons dit, Philopémen est dominé, envahi par la passion de la statistique ; une quille ou tout autre objet d'apparence inanimée ne resterait pas plus insensible que lui aux œillades des mamans encombrées. C'est déjà bien admirable de sa part quand il a de temps à autre quelque maîtresse éphémère. Les cancans de la ville, qui se disent à l'oreille et passent de bouche en bouche, qui s'en vont voletant dans les rues, tourbillonnant dans le coin des portes, voltigeant contre les vitres des croisées, semblables à ces brins de paille que le vent d'orage agite furieusement, les cancans lui avaient tout récemment prêté madame Beaupertuis comme complice dans ses rapides excursions sur les terres de la volupté. Il ne nous appartient pas de démêler ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans ces assertions ; nous enregistrons ces bruits afin de prouver avec quel soin jaloux nous avons recueilli tous les renseignements intéressant les divers personnages de cette histoire importante. Quant aux esprits méticuleux, qui pourraient trouver étrange que madame Beaupertuis se fût laissé entraîner hors du sentier conjugal par un homme d'un extérieur aussi peu séduisant que l'était M. Blagomard, nous répondrons que les

caprices des femmes sont inexplicables, que du reste M. Blagomard n'était pas très vraisemblablement le premier qui fit perdre à cette dame le souvenir de ses devoirs, et que dans tous les cas nous n'avons jamais prétendu vous donner madame Beaupertuis comme le modèle des épouses fidèles.

Blagomard s'approche de la maîtresse de la maison, lui offre son bouquet d'une main tremblante, et après avoir jeté les yeux sur le parquet, comme s'il y avait là une collection de visages parmi lesquels pût figurer celui de madame Beaupertuis, il mûchonne un compliment dont on n'entend pas un mot.

Madame Beaupertuis, dont les coins de la bouche se relèvent d'un air profondément dédaigneux, prend le bouquet, le jette sur la table, au hasard, parmi les autres fleurs, et tourne le dos au malheureux Blagomard en disant :

– Dites-moi, monsieur Coquibus, vous qui êtes toujours si bien informé, que dit-on de nouveau par la ville ? Sait-on ce qu'est devenu ce commis-voyageur qui.

– Non, belle dame, non, s'empresse de répondre Coquibus du ton d'un homme qui a hâte de se débarrasser d'un sujet de conversation désagréable, j'ignore ce qu'il est devenu.

C'était avec un sentiment d'humiliation profonde que l'infortuné Blagomard avait vu l'accueil qui lui était fait ; il était allé s'asseoir, accablé dans un fauteuil, sans oser lever les yeux sur madame Beaupertuis, et il s'était renfermé dans un désespéré mutisme.

Quelques mots d'explication sont ici nécessaires pour initier le lecteur à la cause déterminante de l'embarras de Blagomard et de la glaciale réception de madame Beaupertuis.

Huit ou dix jours auparavant, un dimanche, à la sortie de la grand'messe, Philopémen avait sollicité de madame Beaupertuis l'honneur de lui servir de cavalier et lui avait offert son bras. La belle Pauline avait accepté, et tous deux cheminaient bras dessus bras dessous, à la grande joie des commères qui voyaient là matière abondante à dissertations et à conclusions, quand tout à coup, au coin d'une rue, un commis-voyageur en goguette, qui sans

doute avait trop libéralement arrosé son déjeuner, s'approcha du couple et s'écria :

– Nom d'une pipe ! la belle femme ! Ça doit être fameusement bon à embrasser. Voulez-vous permettre ?

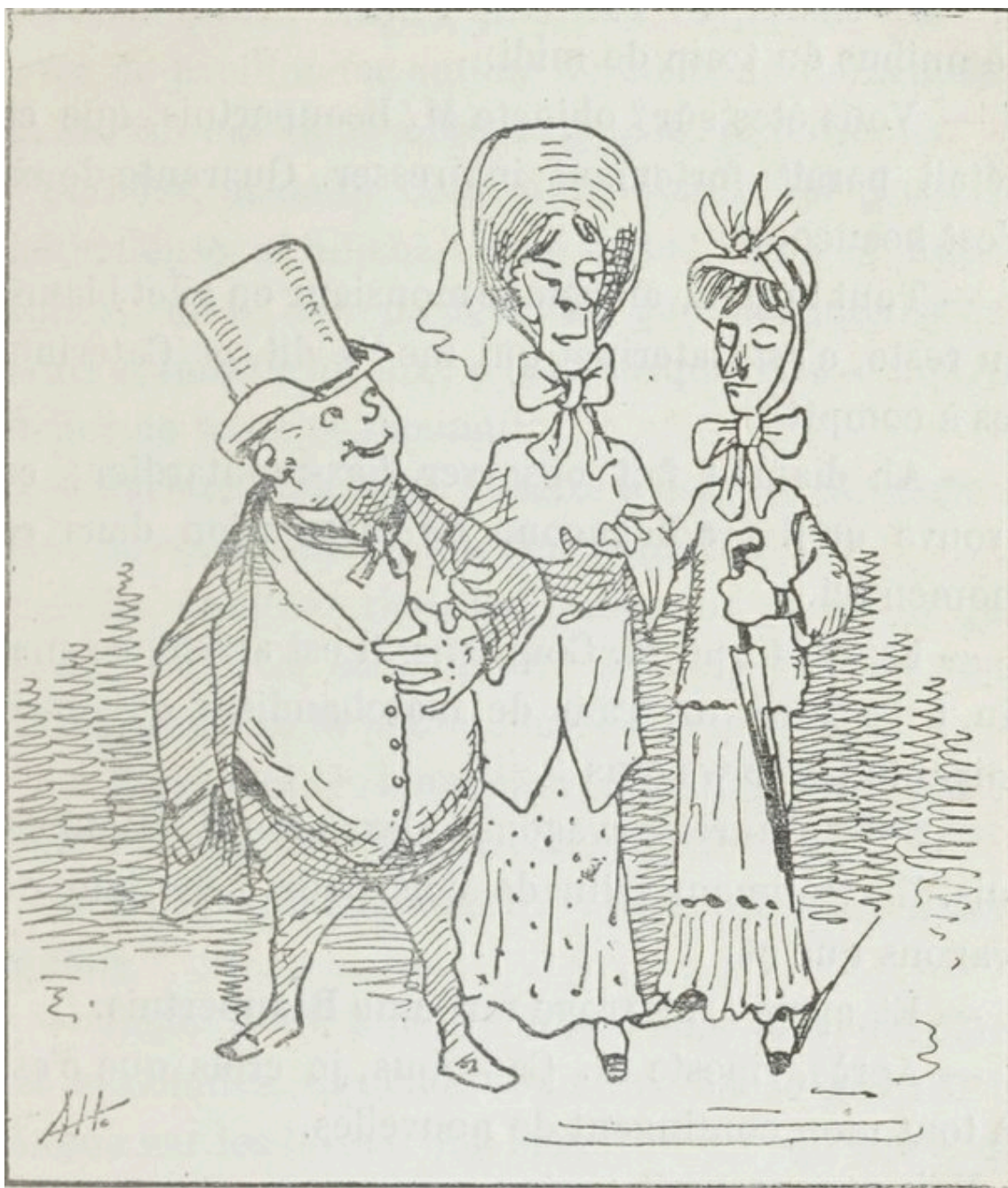
Et joignant le geste à la parole, l'ivrogne s'était avancé, les bras ouverts, pour étreindre madame Beaupertuis.

Au lieu de protéger sa compagne comme c'était son devoir, en repoussant l'insolent, Blagomard était resté silencieux et immobile comme une borne, et ce fut un sergent d'infanterie, qui passait par hasard, qui vint au secours de madame Beaupertuis.

L'affaire fit beaucoup de bruit en ville, et il n'y eut qu'une voix à Auxerre pour traiter comme il convenait la conduite de Blagomard. Le statisticien tenta bien de se disculper en prétendant qu'au moment de l'agression, il était plongé dans les sombres arcanes d'un calcul gigantesque ayant pour but de déterminer d'une manière précise combien, étant données la longueur et l'épaisseur d'un cheveu et la quantité de cheveux d'une tête humaine, il faudrait dépouiller de crânes pour établir, en cheveux, un câble allant de Calais en Angleterre. Mais ses efforts furent inutiles, et de ce jour Blagomard passa dans sa ville natale pour le plus achevé des trembleurs

Madame Beaupertuis avait été particulièrement blessée de la conduite de son cavalier et elle ne lui avait pas pardonné sa poltronnerie. De là l'embarras de Blagomard, qui n'avait pas osé se présenter encore devant madame Beaupertuis depuis le jour néfaste ; de là également le froid accueil que lui fit cette dernière et la question posée par elle à Coquibus au sujet du commis-voyageur, question faite évidemment dans le but de rafraîchir dans l'esprit de Philopémen le souvenir de son valeureux exploit.

D'autre part, Coquibus, qui n'était pas sensiblement plus courageux que le statisticien, avait éludé la question dans la crainte de se faire un ennemi de Blagomard par quelque mot imprudent. Aussi s'empressa-t-il de changer la conversation, et il répondit à madame Beaupertuis :



M. Coquibus reconduit mesdames Coinchotte. (CHAP. V.)

– Vous demandez, belle dame, ce qu’il y a de nouveau en ville ? Mon Dieu ! pas grand’chose. Je sais seulement qu’il y avait quarante-deux colis sur l’omnibus du train de midi.

– Vous êtes sûr ? objecte M. Beaupertuis, que ce détail paraît fortement intéresser. Quarante-deux, c’est beaucoup,

– Tout autant, affirme le monsieur en gilet blanc ; du reste, c’est Caterinet qui me l’a dit, et Caterinet les a comptés.

– Ah diable ! fait observer l’ex-moutardier ; ça prouve qu’il y a beaucoup de circulation dans ce moment-ci.

– Et, continue M. Coquibus, il est arrivé, ce matin, à la gare, un train de marchandises qui avait soixante-treize wagons,

– Soixante-treize wagons ! s’exclame M. Beaupertuis. Il a joliment fallu de bois pour faire tant de wagons que ça.

– Et après ? interroge madame Beaupertuis.

– Après, riposte M. Coquibus, je crois que c’est là tout mon contingent de nouvelles.

Puis se reprenant :

– Ah ! si, je connais bien un petit fait. Mais je ne sais si je dois.

– Qui vous retient ? Parlez donc !

– C’est que c’est un peu piquant.

– Comme la moutarde ? remarque Beaupertuis.

– Un peu. risqué, poursuit Coquibus qui ne cesse de papillonner autour de madame Coinchotte, et, devant ma belle-mère anticipée, je n’oserais.

En effet, madame Coinchotte était d’une pruderie méticuleuse et affichait une vertu « une et indivisible », mais elle ne détestait pas néanmoins les petits scandales locaux ; c’est pourquoi elle se bourra le nez de tabac et répondit :

– Parlez, Timoléon, Suzette n’est pas là. Cependant, soyez décent ; il y a des dames.

– Ne craignez rien, belle-maman ; je sais ce que je dois au sexe enchanteur. Voici la chose : vous connaissez bien la petite demoiselle Brèche ?

– Cette petite blondasse qui fait tant parler d’elle ? murmura madame Coinchotte.

– La fille du charcutier ? ajouta madame Beaupertuis.

– Juste ! dont le père confectionne de si délicieuses andouilles, reprend Coquibus en se passant la langue sur les lèvres. Eh bien ! on dit qu’elle a un nouvel amant.

– Comment, encore !

– Elle va bien, la petite, dit Cyprien en riant.

– Si elle continue, remarqua madame Beaupertuis, elle dépeuplera le département.

– C’est au moins son douzième depuis que je la connais, proféra madame Coinchotte.

– Oh ! riposta madame Beaupertuis, s’il fallait les compter.

– En les mettant bout à bout, articule Blagomard, qui depuis son arrivée n’a pas ouvert la bouche, ça ferait onze fois et demi le tour du département.

Un éclat de rire général accueille cette sortie inattendue, et M. Beaupertuis, secouant le statisticien totalement absorbé dans ses calculs, lui crie :

– Oh ! la petite Brèche a eu bien des amants, c’est vrai ; mais pas tant que ça, Blagomard, pas tant que ça ; je crois que vous exagérez un peu.

– Moi ! je suis sûr de mes calculs, s’écrie Philopémen.

– Oh ! la pauvre enfant ! soupira madame Coinchotte en baissant les yeux ; mais c’est le tonneau des Danaïdes.

– Songez donc, Blagomard, combien il en faudrait, dit Beaupertuis.

– On en récolte aussi beaucoup.

– On en récolte ! Mais de quoi parlez-vous donc ?

– Je parle des asperges de la Bourgogne. Si l’on mettait bout à bout la récolte d’une année, cela ferait, à un quart de lieue près, onze fois et demie le tour...

– Le diable soit du statisticien ! interrompit Beaupertuis. Qui vous parle d’asperges ?

– Eh ! eh ! murmura Coquibus, à l’huile et au vinaigre, ça n’est pas à dédaigner.

– Ah ! pardon, fit Blagomard confus et ouvrant des yeux hébétés, comme si son esprit s’était égaré et qu’on vint de le lui rapporter à l’instant même. Je croyais... je pensais... Je me disais aussi : Je suis sûr de mes calculs.

A cet instant, Suzette, fatiguée de promener ses rêveries le long des bordures de buis du jardin, entra au salon.

Chantez, anges et séraphins ; déployez vos ailes sur cette aimable enfant ! Parais, soleil, inonde de tes rayons son front virginal ! Chantez, mésanges et fauvettes, mêlez vos notes perlées aux sons du divin concert !

Naissez, roses, lis et pervenches ; fleurs, épanouissez – vous ; verdissez, forêts ; réjouis-toi, nature ! c'est une vierge qui passe.

C'est une vierge, c'est vrai ; mais une vierge qui déjà trente-deux fois a vu jaunir les feuilles des bois ; une vierge avec des boutons rouges sur le nez, un cou et des narines de cheval de bois, beaucoup trop de nez dans le visage et le nez beaucoup trop rcuge pour sa position ; une personne petite et maigre, trop étroite de corsage, admirable comme ostéologie, sautillant sur ses pieds comme une pensionnaire et profitant des défauts de sa nature pour dissimuler ses trente-deux ans sous les apparences d'une petite fille.

A son entrée, Coquibus s'est précipité vers elle, plein de sollicitude ; il lui fait une série de révérences et s'écrie en mettant la main sur son cœur.

– Mademoiselle... la joie... le bonheur... croyez-le... je vous le jure... L'appétit va bien ?

– Allons ! voyons, Timoléon, glapit madame Coinchotte ; ne soyez pas si démonstratif, je vous prie ; n'effarouchez pas la petite, et venez ici, mauvais sujet.

Une des grandes prétentions de madame Coinchotte était de considérer sa fille comme si elle avait toujours quinze ans, et pas une des paroles de la vieille dame, aucun de ses actes n'était en désaccord avec cette idée.

La conversation continua encore pendant quelque temps, puis madame Coinchotte, qui avait l'habitude de se couchèr de bonne heure, exprima le désir de se retirer.

– Nous allons rentrer, n'est-ce pas, ma crotte ? fit-elle en s'adressant à sa fille.

– Comme tu voudras, petite mère, répondit Suzette.

– Et vous, monsieur Coquibus, dit la vieille dame à ce dernier, vous venez aussi ? En usez-vous ?

Et madame Coinchotte tendit sa tabatière ouverte à Coquibus. Celui-ci détestait le tabac ; toutefois, pour ne pas déplaire à celle qui doit être sa belle-mère, il prend une prise qu'il s'administre intrépidement ; mais, comme son nez n'est pas habitué à ce genre de nourriture, le tabac produit aussitôt un effet désastreux dans les narines de Timoléon ; le pauvre soupirant de Suzette se retourne et éternue avec éclat dans la figure de Blagomard retombé dans ses calculs.

Celui-ci bondit comme un homme réveillé en sursaut et s'écrie en s'essuyant la figure :

- Quatre-vingt-trois mille gouttes à la minute !
- Hein ! Quoi ?
- Cent mille litres d'eau refoulés par une force de...
- Ah ! bon. Allez-vous-en, Blagomard.

Tout le monde part. Coquibus accompagne les dames Coinchotte, pour lesquelles il est rempli des plus charmantes attentions ; Blagomard serre la main de Beaupertuis, en murmurant :

– Quatre-vingt-trois mille gouttes d'eau à la minute ! je suis sûr de mes calculs.

Puis il cherche à se rapprocher de madame Beaupertuis pour lui faire ses adieux ; il lui tend la main et lui jette un regard suppliant, mais la belle Pauline reste froide et dédaigneuse.

Est-ce rancune contre Philopémen, ou vagues pensées soulevées dans son esprit par la prochaine arrivée d'Henri ? Toutes les suppositions sont permises, et nous laissons le lecteur libre d'admettre telle opinion qui lui conviendra.

VI

TOUT POUR LE VENTRE ! VIVE LE VENTRE !

Je suppose que les habitants du chef-lieu du département de l'Yonne ne me garderont pas rancune si j'é mets cette opinion, qu'Auxerre, tout en étant un séjour fort agréable, n'est pas absolument la ville la plus jolie et la plus coquette de notre beau pays de France. La plupart de ses rues sont étroites, tortueuses, bordées de maisons le plus souvent d'une architecture fantasque, surplombant sur la rue avec leurs pignons percés de fenêtres irrégulières et dressant dans les airs des cheminées gigantesques. On les voit souvent, obéissant aux caprices de la fantaisie la plus désordonnée, empiétant sur le trottoir déjà trop étroit, ou formant des renforcements inattendus, quand un escalier de pierre collé contre la façade comme un vieil escargot n'interrompt pas complètement la ligne du trottoir ; rues, maisons et escaliers convenablement disposés pour plonger dans le ravissement les archéologues, mais qui n'en font pas moins le désespoir des amis de l'architecture moderne et de ses déplorables lignes droites.

Ce qu'Auxerre a de charmant, par exemple, c'est son admirable ceinture de verdure. La ville, en effet, est entourée d'une magnifique avenue de grands arbres, à l'épais feuillage, ravissante promenade mise à profit par les habitants. C'est sur cette avenue et dans les faubourgs que se dressent les plus jolies habitations, enfouies pour la plupart au milieu des touffes de

verdure, dans des jardins peuplés d'arbres ombreux et feuillus. C'est également sur cette avenue, presque à l'angle de la rue Chante-Pinot, et à l'endroit appelé porte Chante-Pinot, que reste M. Coquibus.

Mais la maison Coquibus n'a rien d'attrayant à l'œil ; c'est une vieille construction, irrégulière de forme, avec un rez-de-chaussée et un seul étage, et surmontée d'une immense toiture bizarrement charpentée, laquelle comporte à elle seule plus de matériaux divers que tout le reste de l'édifice ; l'immensité des greniers fait rêver, quand on songe aux quantités énormes de choses que l'on pourrait y emmagasiner. Ajoutez à cela deux cheminées prodigieuses, qui prennent leur course vers le ciel comme si elles avaient la ferme intention de ne jamais s'arrêter ; quantité de lucarnes et d'ouvertures pratiquées sur le toit, dans les pignons et dans les endroits les plus inattendus ; un jardin de dimension exiguë entouré d'un petit mur tout décrépit, puis ce mur interrompu par une porte verte, qui reste ouverte toute la journée pour les besoins de la maison et des locataires, et vous aurez une idée suffisante de la demeure de Coquibus.

La maison n'a que trois appartements : le rez-de-chaussée, occupé tout entier par le propriétaire ; un second logement au premier étage, loué à un M. Cornibus, – le hasard se plaît parfois à ces singuliers rapprochements de noms bizarres, – lequel M. Cornibus est un vieux capitaine en retraite aux prises avec les derniers accès d'une goutte opiniâtre ; enfin un autre appartement, vide pour le moment, ainsi que l'indique l'écriteau *Appartement à louer* fixé à une persienne fermée.

Fils d'un ancien huissier, Timoléon Coquibus était un homme de quarante-cinq ans, grassouillet et d'une taille médiocre, portant gaillardement en avant un beau petit ventre pointu qu'il avait constamment orné d'un gilet blanc. Nous ne parlerons pas de son nez, par cette raison qu'il ne faut pas médire des absents, car le visage de M. Coquibus offrait cette curieuse particularité qu'il était à peu près complètement dépourvu de nez, à moins qu'il ne vous plaise de donner ce nom à la petite excroissance de chair à peine grosse comme un croquignole que le pauvre homme portait au milieu de la figure.

C'était sans doute pour racheter cette absence nasale, que Timoléon Coquibus était pourvu de deux yeux beaucoup trop grands pour sa figure et

qui semblaient avoir été faits pour un autre. L'un, le droit, dont le rayon visuel se dirigeait violemment vers le milieu du visage, avait l'air de guetter sans relâche que son voisin le nez voulût bien se décider à sortir, tandis que l'autre au contraire paraissait faire tous ses efforts, tant il était contourné, pour regarder ce qui se passait dans l'oreille placée derrière lui. Cependant Timoléon jurait ses grands dieux qu'il ne louchait pas ; il disait que c'était « un petit caprice » qu'il avait dans l'œil. Respectons cette illusion ; mais il résultait de ce caprice que lorsque Coquibus parlait à quelqu'un, il y avait toujours un de ses yeux qui regardait ordinairement dans une autre direction, comme un œil dépareillé qui chercherait quelque part la tête où il devrait être et d'où une fantaisie du sort l'avait violemment arraché, pour le transplanter sur une figure à laquelle il était totalement étranger.

Au moral, Timoléon Coquibus était ce qu'on est convenu d'appeler une bonne pâte d'homme. Plus bête que méchant, incapable de faire du mal à qui que ce soit, bonhomme dans toute l'acception du mot, et possédant une grande dose de crédulité, qui permettait de raconter devant lui et de lui faire accepter des choses invraisemblables : tel était le personnage ; aussi ne se connaissait-il pas un seul ennemi dans toute la ville, et il passait universellement pour un petit rentier très sociable, de caractère facile, et fort agréable dans ses rapports avec ses concitoyens.

S'il était gras, ainsi que nous l'avons dépeint au lecteur, il y avait à cela des raisons substantielles ; Coquibus était en effet d'une gourmandise effrénée ; sa principale recherche, l'intérêt le plus important de son existence, c'était la nourriture. La gourmandise était sa religion, le ventre son dieu. Sa constante préoccupation était de savoir le matin ce qu'il mangerait le soir, et le soir de se rappeler ce qu'il avait mangé le matin. Manger les meilleures choses possibles, les digérer avec aisance et volupté, songer à de nouvelles préparations culinaires, préparer des raffinements gastronomiques, toute sa vie était là.

Chez lui tout indiquait qu'on était dans la demeure d'un monsieur dévoué corps et âme aux jouissances de la table. Les meubles de sa chambre à coucher étaient envahis par des délicatesses sucrées de toute nature ; des boîtes de pralines et des cartons bourrés de fruits confits encombraient le

marbre de la commode : des pots de confiture en légion respectable s'alignaient sur les rayons des placards et le long de la corniche del'armoire à linge. Dans la bibliothèque, abondamment garnie, on voyait plus spécialement des ouvrages ayant trait aux choses de la cuisine, tels que ; *la Physiologie du goût... l'Art d'accommoder les restes... la Cuisinière, bourgeoise... le Manuel du parfait pâtissier... De la manière de distinguer les bons champignons... De la conservation des fruits... La Science du bien vivre... Mille et une recettes nouvelles... De la guérison parfaite des indigestions... Préservation du gibier... La Cuisine sans maître...* et quantité d'autres volumes roulant sur ce sujet palpitant : le ventre et la manière de le remplir artistement.

Dans la salle à manger, pourvue d'une grande table ronde et de sièges spacieux, un grand buffet renfermait, outre la vaisselle, des provisions et des friandises de toutes sortes, et les placards, dissimulés dans la boiserie de la pièce, abritaient des bocaux de fruits à l'eau-de-vie et de nombreux pelotons de bouteilles portant ces étiquettes : cassis, noyau, crème de vanille, vespéto, marasquin, etc., etc. Aux murs étaient suspendus des tableaux d'une peinture effroyable, mais dont toute la valeur consistait, aux yeux de Coquibus, dans les sujets qu'ils traitaient, lesquels n'étaient que des représentations d'objets gastronomiques : un éperlan aux reflets argentés, des pêches dont le vif incarnat se fond dans un ton jaune clair, un homard, de longues grappes de raisin aux grains diaphanes, un melon entr'ouvert à côté d'une botte d'asperges, et nombre de fruits peints des couleurs les plus séduisantes.

Je ne parlerai pas du salon, pièce froide et suant l'ennui, où Coquibus apparaissait rarement ; mais la cuisine mérite une mention spéciale. Tous les ustensiles culinaires étaient là à profusion, depuis les plus gros jusqu'aux plus minuscules. On se serait miré dans les casseroles en cuivre rouge, orgueilleuses de leur belle couleur luisante, pendues en ordre et par rang de taille le long du mur ; une cuisinière énorme, brillante comme de l'argent, dans laquelle on eût fait rôtir un agneau tout entier, reposait sur une planche en compagnie d'une respectable quantité de tourtières, de bouilloires et de moules pour les entremets. Des marmites de différentes grandeurs, des poêlons assortis, des poissonnières, des passoires, des coquemards, des

poêlons à bec pour les caramels, des bains-marie, des lardoires, des couperets, des cuillers à dégraisser, des grils, des poêles à frire, enfin une foule d'articles divers, mais servant tous aux plaisirs de la table, faisaient de cette cuisine un atelier culinaire absolument rempli, bondé à- ne plus y trouver place pour quoi que ce soit.

Coquibus ne vivait donc que pour son ventre ; malheureusement, il n'était pas riche, – à peine trois mille livres de rente constituaient toute sa fortune, – et en présence de l'augmentation sans cesse croissante du prix des denrées de toute nature, le pauvre homme commençait à ne plus savoir comment faire pour équilibrer ses recettes et ses dépenses sans maigrir. A force de chercher un moyen de ne pas diminuer ses menus au fur et à mesure de la cherté des aliments, Coquibus avait songé à faire un bon mariage ; il pourrait de la sorte, pensait-il, non seulement ne pas rogner un plat de son dîner, mais bien au contraire ajouter quelques entremets et pas mal de raffinements sucrés à ses repas quotidiens.

Après avoir cherché à quelle infortunée il pourrait bien jeter le mouchoir avec quelque chance de succès, son choix était tombé sur la famille Coinchotte, avec laquelle il était en excellentes relations depuis de longues années, et il avait arrêté dans son esprit que mademoiselle Suzette Coinchotte était bien la personne qui lui convenait ; non pas que son cœur fût le moins du monde enflammé par les appas depuis longtemps naissants de la demoiselle, mais parce qu'il comprenait que, laid et n'étant plus jeune lui-même, il avait là, plus que partout ailleurs, un motif d'espoir et de réussite, Suzette devant être terriblement pressée de trouver un époux.

Or il faut dire ici que madame Coinchotte avait quatre ou cinq mille livres de rentes et que les nombreux écus qu'elle lâcherait sans doute, le jour du mariage de sa fille, promettaient à notre ami Timoléon des prodigalités de réjouissances ventrales, des abondances gastronomiques de toutes sortes, un perpétuel enchantement culinaire ; et il avait immédiatement dressé ses batteries autour de mesdames Coinchotte mère et fille.

Une demande officielle, tentée quelque temps avant le jour où commence notre récit, avait été agréée par madame Pélagie Coinchotte ; mais le jour du mariage n'avait pas encore été arrêté. Heureuse de trouver enfin le

placement de sa fille, dont l'absence totale de charmes avait jusqu'à ce jour éloigné les soupirants, madame Coinchotte avait répondu qu'elle était fort honorée, que si M. Coquibus plaisait à la « jeune personne », elle aimait trop son enfant pour ne pas souscrire à ses vœux ; qu'elle autorisait donc M. Coquibus à faire sa cour, mais que, pour ne pas effaroucher la pudeur de la jeune fille, il était bon que les soupirs du prétendu ne parvinssent à l'intéressée que par l'intermédiaire de sa mère. à qui il y aurait donc lieu de les adresser dorénavant.

Et, depuis lors, Coquibus courtisait mademoiselle Coinchotte en donnant le bras à la maman et on accablait la vieille priseuse de petits soins tendres et de galanteries. Lui qui détestait profondément le tabac, il avait acheté une tabatière en argent ; il ne l'ouvrait, il est vrai, qu'en présence de la mère de Suzette, sans presque jamais y puiser lui-même, mais uniquement pour avoir l'occasion d'offrir une prise de temps à autre à celle qui détenait dans sa caisse la dot convoitée, et se faire ainsi bien venir d'elle en flattant ses manies. Tout cela ne devait pas être très amusant pour le pauvre Coquibus ; mais la pensée des repas plantureux qu'il pourrait faire, une fois l'époux de Suzette, enflammait son courage et soutenait sa persévérance.

Certes, mademoiselle Coinchotte n'avait absolument rien de séduisant ; son nez, qui était toujours vêtu de rouge et qui avait été fait en apparence pour une personne de très grande taille ; sa maigre petite personne, qu'un célibat trop prolongé avait desséchée déplorablement ; ses gestes rétrécis, sa voix grêle et pointue, en faisaient une femme extrêmement peu désirable. En outre, pour peu qu'on fût observateur, on remarquait que le genre d'éducation imposé à mademoiselle Coinchotte par sa maman, qui affectait toujours de la traiter en petite fille, comme si trente-deux printemps n'avaient pas déjà passé sur sa tête, avait rendu Suzette maniérée, gauche, disgracieuse et avait marqué toute sa personne d'un caractère ridiculement enfantin, désagréablement contrarié par les trente-deux printemps susmentionnés.

Madame Coinchotte ne veut pas regarder Suzette autrement que comme une toute jeune fille à peine arrivée au seuil de la vie et totalement indifférente encore à la distinction des sexes ; sur ce point, elle est intraitable. Elle parle toujours de sa fille comme d'une rougissante

pensionnaire, innocente de tout, et elle ne soupçonne pas que les autres ne dussent pas traiter Suzette de même. Elle lui dit « macrotte » c'est son expression la plus caressante. De son côté, Suzette appelle toujours la vieille dame « petite mère » ; elle est dressée à cela, et vous étonneriez beaucoup madame Coinchotte si vous lui disiez qu'elles sont toutes les deux aussi parfaitement ridicules qu'il soit possible de l'être, avec leurs cinq mille livres de rente.

Néanmoins, malgré ce ridicule de la mère et de la fille, Coquibus, séduit par la bonne odeur des cinq mille livres, avait fini par trouver des charmes dans la société des dames Coinchotte. C'est ainsi qu'à ses yeux leur demeure passait pour le temple du bonheur et de la félicité ; la toilette étriquée et chastement discrète de mademoiselle Coinchotte lui paraissait la toilette la plus élégante de toute la chrétienté ; la structure anguleuse de la mère et la conformation étroite de la fille, qui limitait le regard sur une surface beaucoup trop restreinte, lui semblaient une perspective d'une beauté sans pareille ; et les manières ridicules de Suzette, non moins ridiculement excitées par celles de la mère, et l'échange réciproque qu'elles faisaient des termes affectueux « petite mère » et « ma crotte » étaient pour lui des chefs-d'œuvre de sentiment d'une valeur égale aux plus beaux traits de l'amour filial et de l'amour maternel.

Aussi ses projets matrimoniaux étaient en excellent chemin ; déjà, nous l'avons vu, madame Coinchotte l'appelait Timoléon tout court, et il était autorisé à donner par anticipation à la mère de Suzette le nom respectable de belle-maman.

VII

OU LES DÉSAGRÉMENTS SONT SEMÉS SOUS LES PAS DE COQUIBUS AVEC UNE PRODIGALITÉ DÉPLORABLE.

En quittant l'auberge de la *Pomme d'Amour*, à Brunoy, Charles et Henri avaient continué pédestrement leur voyage et poussé leur excursion jusqu'à Melun, charmant la longueur de la route en devisant joyeusement de leurs aventures de la nuit précédente, et se promettant de ne pas laisser échapper une occasion de rire et de s'amuser pendant leur séjour à Auxerre. Ils avaient ensuite dîné et couché à Melun à l'hôtel du *Grand Monarque*, sans qu'il leur arrivât d'aventures nouvelles dignes d'être relatées, et, comme ils commençaient à être fatigués de voyager à pied, le lendemain ils avaient pris le chemin de fer pour arriver le jour même à midi à Auxerre.

– Enfin, s'écria Charles en sautant de wagon, nous allons donc voir cette fameuse tante Coinchotte et sa galerie de grotesques !

– Et surtout, recommanda Henri, n'oublie pas ton titre ; tu sais que tu es officier du Gobelet.

– C'est bon, sois tranquille.

Henri réclama les bagages, qu'il avait envoyés directement de Paris quelques jours auparavant, les fit charger sur l'omnibus qui fait le service de la ville, et, dix minutes après, nos deux jeunes gens et leurs colis étaient déposés à la porte de madame Coinchotte.

Celle-ci arrive ; elle reçoit cordialement les deux amis et s'écrie :

– Allons, Henri, embrasse-moi ! Comme te voilà bel homme à présent ! Ce jeune homme est ton ami l'officier ? Monsieur, soyez le bienvenu. Entrez, messieurs, entrez ; vous allez déjeuner de suite, vous devez mourir de faim.

Tout en parlant, madame Coinchotte a introduit les voyageurs dans un petit salon, dont le lecteur aura une idée satisfaisante quand il saura que cette pièce ressemble au salon du ménage Beaupertuis, avec quelque chose toutefois de plus suranné et de beaucoup moins gai.

Coquibus était déjà là, cuirassé de son gilet blanc, tenant compagnie à Suzette assise près d'une fenêtre et occupée à un travail de broderie. La tante Coinchotte présenta les nouveaux venus à Suzette et à Coquibus ; Henri embrassa sa cousine, tandis que Coquibus se courbait jusqu'à terre, comme s'il cherchait une épingle sur le parquet, et murmurait :

– Monsieur Henri... serviteur... enchanté de renouveler la connaissance.... Monsieur du Gobelet... trop heureux... de tout mon cœur... L'appétit va bien ?

La tante Pélagie se hâte de faire servir le déjeuner dans une salle à manger meublée en acajou, ce bois favori de la classe bourgeoise. Le jeu des mâchoires n'empêche pas la conversation de marcher activement ; Henri demande des nouvelles de madame Beaupertuis et de son mari, et même de Blagomard ; la tante Coinchotte, qui prend une prise entre chaque bouchée, s'enquiert de la santé de son frère et des affaires de son neveu, pendant que Coquibus fait plusieurs allusions discrètes aux fonctions de l'officier du Gobelet, et que Suzette jette quelques monosyllabes dans la conversation. Tout le monde est bientôt à son aise, et la familiarité ne tarde pas à s'asseoir au milieu des convives.

Charles observe madame Coinchotte, qu'il connaissait un peu déjà par ce que lui en avait dit Henri, et il remarque que le portrait que lui en a tracé son ami est d'une exactitude parfaite. De la mère, son examen se reporte sur la fille, dont il admire le nez rouge, les gestes étroits et l'air profondément enfantin avec lequel elle appelle madame Coinchotte « petite mère ».

Mais il est bientôt détourné de son étude physiognomonique par la voix de la vieille dame qui s'écrie :

– Ah ça mais ! où vais-je vous loger ? Je comptais vous mettre dans la chambre du troisième qui était libre ; malheureusement, le propriétaire vient de la louer ces jours-ci. Et chez moi il n’y faut pas songer... deux femmes seules... dont une jeune fille... cela ferait causer ; le monde est si méchant !

– Mais, interrompt Coquibus en se levant avec tant de précipitation, pour mieux marquer son empressement à obliger madame Coinchotte, qu’il est obligé de porter la main en avant pour ne pas tomber à plat ventre sur la table, et qu’il fourre son poing jusqu’au poignet dans un plat d’oeufs à l’oseille, – mais, chère madame, continue Coquibus sans se préoccuper de cet incident, si ces messieurs veulent bien accepter mon hospitalité, j’ai justement un logement vacant à leur disposition ; vous savez ? celui.

– Faites donc attention, Timoléon ! fait observer madame Coinchotte ; vous voyez bien que vous avez la main dans un plat.

– Oh ! ce n’est rien, retourne Coquibus qui retire son poing tout couvert d’oseille, le lèche d’abord et l’essuie ensuite avec sa serviette. Je disais donc, poursuit-il sans être arrêté par les rires des jeunes gens, que je serais heureux d’offrir ce logement à ces messieurs. Pas mauvaise, cette oseille, un peu sûre seulement. et qu’ils seront là comme chez eux. Acceptez-vous, messieurs ?

– Comment donc ! fait Henri, mais certainement, nous acceptons avec joie.

– Avec reconnaissance, appuie Charles.

Sur ces entrefaites on sert le café.

– Il faut le prendre chaud, dit Coquibus ; le café n’est bon que bouillant.

Et, voulant démontrer par la pratique la justesse de sa théorie, Timoléon porte à ses lèvres une tasse pleine du breuvage parfumé ; mais le café est tellement chaud, que l’infortuné Coquibus se brûle horriblement la langue et renverse tout le contenu de sa tasse sur son beau gilet blanc. Le liquide s’étend capricieusement et dessine sur l’estomac du pauvre homme une superbe carte géographique teintée en jaune brun.

– Ce n’est rien, ce n’est rien, déclare Coquibus en épongeant son gilet avec sa serviette déjà toute barbouillée d’oseille, ce qui ajoute de vertes forêts aux terrains nus figurés par le café, – ce n’est rien. En accompagnant ces messieurs chez moi, je changerai de gilet.

Le déjeuner terminé, Coquibus boutonne son paletot pour dissimuler son gilet, et il propose aux jeunes gens de les conduire chez lui. Madame Coinchotte approuve la proposition, prie Coquibus de faire voir la ville aux deux voyageurs et termine en les avertissant qu'elle les attend tous les trois pour dîner ensemble à la maison.

– Parfait, chère belle-maman anticipée ! parfait ! réplique Coquibus. Comptez sur nous.

– Comment ? belle-maman ! murmure Henri avec étonnement. Est-ce que ?.

– Oui, répond la tante ; c'est là le projet dont je parlais vaguement à ton père dans ma lettre ; les enfants s'aiment, tu t'en es sans doute aperçu pendant le déjeuner, et je me vois forcée de céder à leurs vœux.

– Monsieur Coquibus, je vous félicite, dit Henri avec un aimable sourire, et vous aussi, ma cousine. A quand la noce ?

– Oh ! le jour n'est pas encore fixé, observa madame Coinchotte ; nous y songerons.

– Je vous en conjure, belle-maman, objecte Coquibus dont les deux gros yeux font tout ce qu'ils peuvent pour unir leur flamme suppliante dans une seule et même direction, mettez un terme à mon martyre.

– Nous verrons, intrigant, nous reparlerons de cela plus tard. Allons, conduisez ces messieurs, dépêchez-vous.

Escortés de la servante de madame Coinchotte, qui a chargé sur une brouette les bagages des deux voyageurs, ces derniers suivent M. Coquibus à sa maison de la porte Chante-Pinot.

Quand ils ont réparé le désordre de leur toilette de voyage, que Coquibus, après avoir changé de gilet, les a promenés dans toute sa maison, dont il leur a expliqué chaque pièce et l'usage de chaque accessoire, sans leur faire grâce d'aucune porte, d'un seul couloir, du dernier des recoins, depuis les poutres du grenier jusqu'à l'aménagement de la cave, ces messieurs se disposent à courir la ville.

Au moment de sortir et comme ils traversaient la salle à manger, Henri aperçut sur la table la tabatière en argent que Coquibus y avait déposée à son arrivée.

– Est-ce que vous n’oubliez pas votre tabatière ? fit-il observer à leur hôte.

– Non, pas du tout, répondit Timoléon ; elle m’est inutile ; je la reprendrai ce soir ; elle ne me sert que chez madame Coinchotte.

– Comment cela ?

– Je puis vous le dire, puisque nous allons être cousins ; je déteste le tabac et je n’en prends jamais, du moins quand je suis libre ; mais pour complaire à ma belle-mère, j’ai une tabatière dans ma poche quand je vais chez elle, et je lui offre des prises.

– Monsieur Coquibus, déclara Charles, vous êtes le modèle des gendres.

– N’est-ce pas ?

Enfin on sortit, on parcourut la ville, on admira les maisons à pignons, les maisons à ventre sortant, les maisons aux escaliers étranges, Coquibus expliquant tout ce qu’il savait et souvent même ce qu’il ne savait pas, lorsque, en passant devant la boutique d’un pâtissier, notre homme s’arrêta et glissa dans l’oreille des deux jeunes gens cette communication :

– J’ai commandé hier, pour ce soir, un pâté d’après une recette merveilleuse dont je suis l’inventeur, et je vais voir s’il est prêt. Je compte en régaler tantôt ces dames. Voulez-vous m’attendre une minute ?

Ce disant, il entra dans la boutique.

– Tout à l’heure, dit Charles à Henri dès qu’ils furent seuls, il m’est venu une drôle d’idée à propos de la tabatière de Coquibus.

– Quoi donc ? interrogea Henri.

– Chut ! je te le dirai plus tard ; voilà notre cornac.

Coquibus sortait en effet de chez le pâtissier, suivi d’un petit marmiton qui portait dans son panier un magnifique pâté à la croûte dorée.

– Dépêche-toi, mon ami, dit Coquibus s’adressant au jeune garçon ; va porter – ça chez moi, à la porte Chante-Pinot ! Tu diras à Françoise de le mettre sur la table de la salle à manger.

– Pourquoi ne l’envoyez-vous pas directement chez madame Coinchotte, demanda Charles, puisque c’est pour le dîner de ce soir ?

– Parce que je veux le lui porter moi-même ? c’est une surprise. Le pâtissier m’a promis qu’il serait excellent ; il a suivi ma recette de point en point et il en a été émerveillé ; il m’a même demandé l’autorisation de faire

des pâtés d'après cette recette et de leur donner mon nom : *Pâtés Coquibus* ! Enfin vous en goûterez ce soir ; vous verrez, vous verrez !

Charles regarda le marmiton qui s'éloignait du côté de la porte Chante-Pinot. Puis il baissa la tête comme quelqu'un qui réfléchit.

Quelques pas plus loin, il dit à ses deux compagnons :

– Dites-moi, messieurs, voici deux heures que nous courons les rues ; si nous entrons un instant nous reposer dans un café et prendre une consommation quelconque ? Voici justement en face un café qui me paraît fort bien.

– Entrons, approuva Henri.

– Soit, appuya Coquibus. Entrons, messieurs, entrons !

A peine les trois promeneurs sont-ils assis devant une table, que Charles se relève en disant :

– Étourdi que je suis ! j'ai oublié de prendre des cigares. Une seconde, messieurs, je vous prie ; le temps de courir jusqu'au bureau.

Charles sort, mais au lieu d'entrer au bureau de tabac, il se met à courir dans la direction de la porte Chante-Pinot, qui n'est pas éloignée ; il entre dans la maison de Coquibus, il monte rapidement à l'appartement que celui-ci a mis à leur disposition ; puis il redescend, regarde où est Françoise, et profitant de ce que la bonne est au jardin en train de cueillir du persil, il se glisse dans la salle à manger, où un observateur embusqué derrière la porte aurait pu le voir rôder autour du pâté d'une façon mystérieuse.

Deux ou trois minutes après être entré dans la maison, Charles en sortait discrètement, sans avoir été aperçu, et revenait en courant au café.

– Tu as été bien longtemps ? remarqua Henri.

– Je me suis amusé à écouter un ivrogne qui voulait à toute force que la marchande de tabac lui signât un billet de confession. J'ai bien ri.

Charles, Henri et leur nouvel ami Timoléon font une partie de billard ; Coquibus qui est dans un jour de malheur, trouve le moyen de casser d'un coup de queue le globe de cristal d'un bec de gaz ; mais comme le temps passe, que l'heure du dîner s'avance, nos trois compagnons quittent le café.

On rentre chez Coquibus. Celui-ci admire de nouveau la bonne mine de son pâté ; il l'enveloppe soigneusement dans une grande feuille de papier blanc, l'entoure d'une faveur rose et le prend délicatement sur son bras avec

autant de soin que s'il portait le saint-sacrement ; puis il réinstalle sa tabatière d'argent dans la poche de son gilet, et on s'achemine vers la demeure des dames Coinchotte.

Au milieu de la rue, Coquibus se croise avec une petite fille de dix à douze ans qui lui dit :

– Monsieur Coquibus, y a-t-il quelqu'un chez vous ?

– Oui, mon enfant, pourquoi ?

– C'est maman qui vous envoie une demi-douzaine d'œufs tout frais, parce qu'elle sait que vous les aimez bien.

– Bon ! donne toujours, et tu remercieras bien ta maman pour moi.

Timoléon prend les œufs et les enfouit dans les poches de derrière de sa redingote en disant à ses deux amis :

– Je les offrirai à madame Coinchotte ; elle aime beaucoup les œufs en mouillette ; ça lui fera plaisir.

Arrivé chez ces dames, Coquibus présenta son pâté, dont il fit remarquer la belle couleur dorée, et la vieille priseuse s'écria :

– Encore des folies, Timoléon ! vous n'êtes pas raisonnable. Figure-toi, Henri, que M. Coquibus ne peut venir ici sans apporter quelque chose ; l'autre jour, c'était une grosse botte d'asperges ; aujourd'hui, c'est un superbe pâté. Non, vous n'êtes pas raisonnable, Timoléon.

Coquibus était enchanté de l'effet qu'il produisait ; il s'approcha de madame Coinchotte et lui dit en dirigeant vers le pâté un geste tout chargé d'admiration :

– Oh ! celui-là, belle-maman anticipée, vous m'en direz des nouvelles ; c'est moi qui en ai donné la recette. Ce n'est pas un pâté ordinaire, ah ! mais non ! Et ce n'est pas tant la croûte, mais c'est ce qu'il y a dedans. On irait loin avant d'en trouver un pareil ! Vous verrez, je ne vous dis que ça.

Si Coquibus n'eût pas été si fort occupé à chanter les louanges de son pâté, il eût remarqué le sourire que Charles avait peine à dissimuler, il eût observé l'ironie de son regard, et quelque inquiétude se fût peut-être glissée dans son cœur en présence de ces signes, indices de quelque mystérieuse surprise.

On se mit à table. Coquibus prit une chaise et se laissa tomber dessus avec l'empressement d'un homme qui se réjouit à l'avance devant un bon

dîner ; mais il n'eut pas plutôt touché le siège avec son derrière qu'il se releva brusquement.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

Il se retourna pour regarder sur sa chaise, et il exhiba aux yeux de la société, entre les deux pans de sa redingote, le fonds de son pantalon gris clair, tout maculé d'un liquide jaune et gluant. C'était la demi-douzaine d'œufs dont il avait complètement perdu le souvenir et qu'il avait laissés dans la poche de sa redingote.

– Je vois ce que c'est, dit Charles en riant ; M. Coquibus a voulu faire une omelette au lard.

L'accident est réparé tant bien que mal à l'aide d'un torchon que la bonne de madame Coinchotte vient promener sur les fesses de M. Coquibus, et le dîner commence. Mais laissons les langues et les mâchoires fonctionner avec une égale activité, unissant les jouissances de l'estomac aux plaisirs plus sobres de la conversation, mélange agréable de coups de fourchettes et de propos joyeux ; qu'il nous suffise de savoir que M. Coquibus était dans un état de béatitude complète ; qu'il invita plusieurs fois le nez de madame Coinchotte à s'alimenter dans sa tabatière d'argent, et que madame Coinchotte l'appela plusieurs fois mon gendre, pour témoigner combien elle était ravie de ses délicates attentions et du splendide pâté qui attendait là.

Le moment solennel d'ouvrir 'cette superbe pièce est enfin arrivé. Timoléon se lève ; il veut mettre lui-même son pâté sur la table, – ce qu'il accomplit avec une attention pleine d'emphase, – et il le place devant madame Coinchotte, à qui revient l'honneur de l'éventrer. Celle-ci aspire préalablement une forte prise, saisit un couteau et d'une main ferme enlève la croûte supérieure.

Tous les regards sont fixés sur la pièce de pâtisserie. La vieille dame s'arme d'une fourchette, se penche sur le pâté ouvert. et pousse une formidable exclamation, les yeux fixés sur ledit pâté avec un mélange de sentiments dont l'admiration seule était exclue. Coquibus, qui imprimait déjà à ses jambes un petit trémoussement de satisfaction et dont la figure s'épanouissait en un large sourire, se penche à son tour et reste pétrifié, immobile, comme la statue vivante et très ressemblante de la stupéfaction.

Charles ne bouge pas ; mais Suzette et Henri, très intrigués de ces marques de surprise, vont se lever, pour regarder aussi, quand ils voient madame Coinchotte arracher des profondeurs du pâté, avec un hurlement d'indignation, et jeter au nez de M. Coquibus consterné un morceau de peigne édenté, mais très chevelu, un restant de bâton de cosmétique et une vieille brosse à décrotter les souliers.

Les yeux de la vieille priseuse, rivés sur M. Coquibus comme deux points d'interrogation, lançaient des regards terriblement irrités, qui n'étaient pas faits pour donner de l'assurance à celui-ci. Une expression de douleur passa sur le visage de Timoléon ; il regarda silencieusement le pâté et les objets malpropres que madame Coinchotte lui avait lancés à la figure, et, quand la parole lui fut revenue il s'écria qu'il n'y comprenait rien absolument et qu'il allait courir avec vitesse chez le pâtissier pour lui demander raison d'une pareille horreur.

Mais la vieille dame, irritée, ne veut rien entendre et proteste, avec une grande énergie de gestes et des éclairs dans le regard, que M. Coquibus est un polisson qui s'est moqué d'elle ; ce que voyant, M. Coquibus décharge humblement aux pieds de la vieille dame un contingent considérable d'assurances de respect et de dévouement affectueux, jointes à une énorme quantité de regrets amers au sujet de ce déplorable incident dont il n'est pas responsable, il le jure sur les cendres de tous ses parents décédés depuis les temps les plus éloignés.

Quant à Suzette, elle ne sait que penser et le laisse bien voir ; mais Charles et Henri s'interposent et parviennent à convaincre madame Coinchotte de l'innocence évidente de M. Coquibus. Grâce à leur intervention, le bon accord renaît ; Coquibus n'en persiste pas moins à vouloir aller de suite chez l'immonde pâtissier, et il ne consent à différer cette démarche que parce qu'on lui démontre qu'il est trop tard et qu'il sera temps le lendemain.

– Infernal farceur ! murmure Henri à l'oreille de Charles. Je comprends maintenant pourquoi tu es resté si longtemps à acheter des cigares

– Si c'est une mauvaise farce qu'on a voulu nous faire, dit Coquibus, il est toujours bien certain que ce n'est pas l'un de nous trois ; nous ne nous sommes pas quittés de la journée.

La paix étant faite, Henri ramassa le peigne édenté, le bâton de cosmétique et la brosse à souliers, et lança le tout par la fenêtre ouverte. Le hasard voulut qu'au même moment passât dans la rue un jeune polisson, juste à point pour recevoir les trois objets sur la tête. Sans perdre une minute, ce dernier renvoya immédiatement par le même chemin les trois articles avec un tel bonheur d'adresse, que la brosse à décrotter s'en fut s'appliquer tout droit sur le grand nez rouge de Suzette. Aussitôt la fiancée de Coquibus poussa un cri qu'on n'aurait pas dû raisonnablement attendre de l'exiguïté de sa poitrine ; en même temps, elle fut prise d'une violente attaque de nerfs de la force de plusieurs chevaux, et voilà le trouble jeté de nouveau dans la compagnie.

Coquibus s'écrie qu'il faut décrocher la robe de sa fiancée pour lui donner de l'air, et il s'élance pour prêter son aide, ce qui lui vaut de la part de madame Coinchotte un regard d'une telle virulence, que le pauvre homme s'arrête tout interdit, cloué sur le parquet.

La vieille dame déclare qu'en effet il faut donner de l'air à sa fille, mais comme il serait peu convenable que des hommes assistassent à l'enlèvement des voiles qui protègent les charmes de la vierge, elle invite ces messieurs à se retirer ; et ceux-ci s'éloignent en exprimant la conviction que l'indisposition de Suzette ne sera que passagère.

– C'est égal, faisait observer Coquibus à ses deux compagnons, en regagnant la porte Chante-Pinot, il faut avouer que j'ai vraiment du guignon aujourd'hui. On met de l'oseille sur la table, je fourre le poing dedans ; on apporte du café qui embaume, je me brûle la langue et je renverse tout sur mon gilet ; je veux jouer par hasard au billard, crac ! je brise un globe ; j'apporte des œufs, pouf ! je m'assieds dessus ; enfin je fais faire un pâté pour régaler ma belle-mère anticipée, v'lan, il est rempli d'ignobles ordures. Décidément, c'est trop de guignon pour un seul jour.

VIII

COMMENT COQUIBUS SE VENGEA DU PATISSIER, ET DE QUELLE MANIÈRE MADAME COINCHOTTE FUT AMENÉE A SOUPÇONNER SON FUTUR GENDRE D'AVOIR CORROMPU L'AIR RESPIRABLE.

– Il y avait de quoi rire, disait le lendemain matin Henri à son ami Charles en finissant de s'habiller ; mais elle était un peu roide, tout de même, la charge du pâté.

– Baste, laisse donc ! ripostait l'artiste, je lui en réserve bien d'autres. Du reste, il a une tête à ça, ton gourmand de Coquibus avec ses yeux louches, son nez en bouton de gilet et sa bouche comme un four.

– Ça fera un joli couple, n'est-ce pas, lui et Suzette ?

– A empailler. Je vois bien pourquoi il veut épouser ta cousine.

– Pardieu ! comme si je ne m'en doutais pas. C'est pour avoir la dot et faire meilleure cuisine.

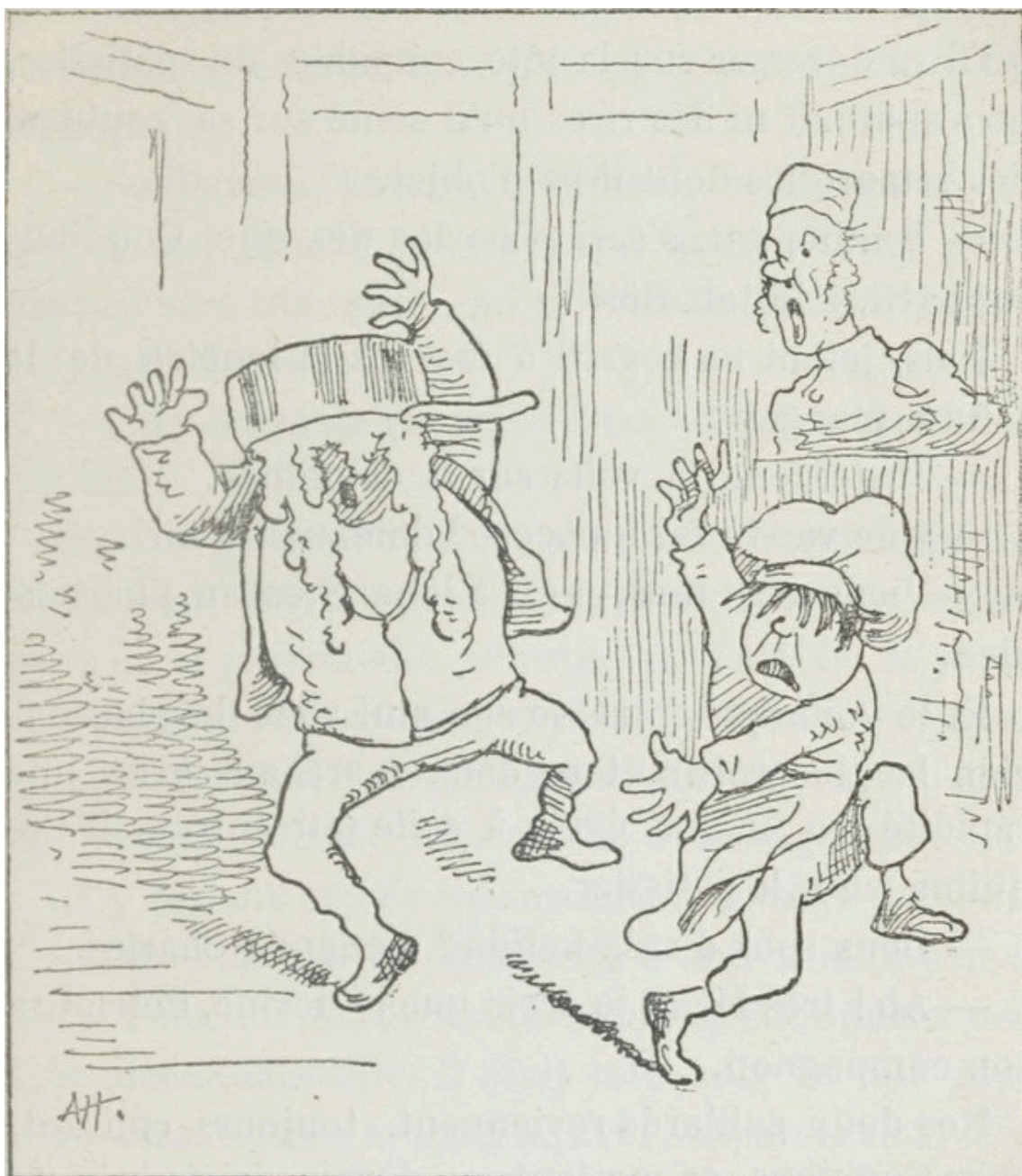
– Juste ! Il y en a qui font des mariages d'amour ; d'autres, des mariages de raison ou des mariages de convenance ; lui, il fait un mariage de gourmandise ; car je suppose bien qu'il n'a pas d'amour pour Suzette.

Sur ces mots, nos deux amis descendirent et trouvèrent le personnage dont ils s'occupaient dans son jardin, où il passait l'inspection de ses salades. Il avait une casquette sur la tête, et il était vêtu de son pantalon de la veille, qu'il avait mis sans plus songer à rien, et d'un petit pet-en-l'air qui lui descendait à peine au-dessous des reins ; ce qui permettait aux regards de voir, dans le fond de la culotte de Coquibus, une croûte d'une couleur indéterminée, dont la présence en cet endroit pourrait être attribuée à un accident intestinal par quelqu'un qui ne connaîtrait pas l'incident des œufs écrasés.

– Eh bien ! interrogea Charles, après toutefois s'être enquis de la santé de leur hôte, avez-vous vu votre pâtissier ?

– Ah fichtre ! se récria Coquibus en se frappant le front, je l'avais complètement oublié. Mais j'y cours, et je vais l'arranger ce matin-là ; on ne se fiche pas du monde comme ça !

Il part comme une flèche, pendant que Charles exécute une triomphante cabriole accompagnée de gestes supérieurement moqueurs. Toutes les personnes que Timoléon dépasse dans la rue, et qui voient le fond de son pantalon, se mettent à rire, et les gamins crient derrière lui :



Querelle de M. Coquibus avec un marmiton. (CHAP. VIII)

– Oh la la ! M. Coquibus qui a fait dans sa culotte !

Mais lui, qui ne pense qu'au torrent d'injures qu'il va déverser sur la tête coupable du pâtissier, ne s'aperçoit ni des rires qu'il sème sur sa route ni des remarques dont il est l'objet.

– Maintenant, s'écria Charles dès que Coquibus fut parti, à la tabatière !

Puis, jetant un regard à travers la fenêtre de la salle à manger :

– Justement, la voilà sur la cheminée.

– Que vas-tu faire encore ? demanda Henri.

– Viens avec moi ; nous allons chez un pharmacien.

Et le voilà qui entraîne son ami chez le pharmacien le plus voisin, tous deux marchant avec une rapidité au moins égale à celle qui entraînait Coquibus chez le pâtissier.

– Deux sous d’assa-fœtida ? demanda Charles.

– Ah ! très bien ; je crois que je devine, murmura son compagnon.

Nos deux gaillards reviennent, toujours courant, chez Coquibus, se mettent en devoir de pulvériser consciencieusement leur morceau d’assa-fœtida, puis Charles prend la tabatière d’argent sur la cheminée, mêle au tabac l’infecte poussière qu’ils viennent d’obtenir, referme la boîte et la secoue vivement pour que le mélange ne laisse rien à désirer.

– Voilà qui est fait, dit-il en remplaçant la tabatière à l’endroit où il l’avait prise ; mon Coquibus va s’empoisonner le nez, que ça sera une vraie bénédiction.

– Seulement, fit observer Henri, ce n’est pas Coquibus qui sera le plus attrapé, puisqu’il ne prise pas ; ce sera ma tante, qui puise à tout instant dans la tabatière de Coquibus.

– Parfait ; mais ça retombera toujours sur Coquibus.

Cette belle œuvre accomplie, les deux complices allumèrent un cigare et s’en furent s’asseoir sur un banc de la promenade, presque en face de la porte de Coquibus, avec l’apparence de la candeur la plus authentique qui eût jamais adouci de sa paisible immobilité le visage innocent de deux ingénus.

Ils y étaient depuis un instant, respirant à pleins poumons l’air pur et embaumé d’une brillante matinée d’été, lorsqu’ils virent accourir Coquibus à peu près méconnaissable. Il était tête nue, et une matière blanchâtre, à demi liquide, assez semblable à de la colle de pâte, lui faisait un masque sur la figure, engluait ses cheveux, ruisselait sur les yeux et sur son petit bout de nez, et contournait en ruisseaux gluants les abords de sa bouche et le bord de ses oreilles, pour aller de là tomber sur ses épaules et sur sa poitrine en gouttes lourdes et massives.

– Girands dieux ! s'exclamèrent les deux jeunes gens, qui se levèrent à l'approche de cette espèce de maçonnerie vivante et qui, retenant à grand'peine une envie de rire formidable, pénétrèrent avec Coquibus dans la maison de ce dernier. Comme vous voilà fait ! qui diable vous a mis en pareil état ?

Cet état déplorable de M. Coquibus, la couche épaisse de matière blanche qui lui engluait toute la tête, était le résultat de sa visite chez le pâtissier.

Tout d'abord, Coquibus s'était précipité dans la boutique de ce dernier avec un air qui n'annonçait rien de bon, et, retirant violemment sa casquette dont il frappa un grand coup sur le comptoir, il cria au pâtissier, en dirigeant sur lui son œil louche :

– Vous êtes un fameux cochon !

Et ce dernier qualificatif bondit de sa bouche avec une violence énorme.

M. Crotté, le pâtissier, qui était un homme aussi doux de caractère que les friandises sucrées qu'il fabriquait, ne se fâcha pas de cette brutale interpellation, mais, prenant une attitude profondément étonnée, il dit simplement :

– Quoi donc ? Qu'est – ce qu'il y a, monsieur Coquibus ?

– Il y a, rugit Coquibus au comble de l'exaspération, que votre pâté d'hier soir, c'était du propre !

– Vous m'étonnez ! J'y ai pourtant mis tous mes soins.

– Vous y avez mis autre chose encore ! objecta Coquibus.

Bien sûr oui ; j'y ai mis des quenelles de volaille, les rognons de canard, des... enfin, j'ai suivi votre recette exactement.

– Est-ce ma recette qui disait d'y mettre du cosmétique, un peigne, une...

– Du cosmétique ! un peigne ! répéta le négociant en petits pâtés, qui tomba de son haut et dont les yeux s'élargirent dans une proportion alarmante. Du cosmétique ! un...

– Oui, -faites l'ignorant, je vous le conseille ! poursuivit Coquibus parlant et se trémoussant avec une extrême animation. Mystifier de la sorte une de vos meilleures pratiques ! Je vous le répète, vous êtes un saligaud !

– Mais, monsieur Coquibus, je vous jure... Attendez, nous allons bien savoir... Jacquot !... Jacquot !... Le marmiton va peut-être nous expliquer...

Jacquot arriva tout costumé de blanc tenant à la main une énorme casserole remplie d'une sauce blanche qu'il était en train d'élaborer. Son patron lui raconta le fait dont se plaignait M. Coquibus et lui demanda d'expliquer comment des ingrédients aussi hétéroclites avaient pu trouver place dans un pâté.

Jacquot jure ses grands dieux qu'il ne sait pas ce qu'on lui veut absolument, et qu'il n'est pour rien dans cette pâtisserie désordonnée ; mais Coquibus, persuadé que Jacquot est le coupable, puisque le peigne, la brosse et le bâton de cosmétique n'ont pu raisonnablement s'introduire tout seuls dans le pâté, Coquibus s'échauffe de plus en plus et, prenant Jacquot par l'oreille, il le secoue avec force, en affirmant avec une grande véhémence qu'il n'y a que lui qui a pu commettre une telle malpropreté.

Jacquot proteste, pleure, se démène ; Coquibus n'en serre que plus fort le morceau d'oreille dont il s'est emparé, d'autant plus que la jeune victime n'étant qu'un enfant de douze ou treize ans, c'est-à-dire peu à craindre, Timoléon est bien plus hardi que s'il avait affaire à un homme robuste. Le marmiton ne voit qu'un moyen pour faire lâcher prise à son bourreau, c'est de se servir de l'ustensile de cuisine qu'il tient à la main, et aussitôt il coiffe son agresseur de la casserole pleine de sauce blanche.

Inondé par la sauce, aveuglé par la casserole, Coquibus porte les mains à sa tête, saisit l'ustensile qu'il lance sur le comptoir, au beau milieu d'une provision de petits gâteaux, ce qui occasionne un dégât considérable, et se précipite hors de la boutique, en courant comme s'il avait le diable à ses trousses.

M. Crotté, désolé de ce qui arrive à une de ses excellentes pratiques, a beau le rappeler pour l'essuyer, l'éponger et lui faire les plus humbles excuses, Coquibus n'entend rien, court toujours, et arrive chez lui dans l'état que nous savons.

Charles et Henri éclatèrent de rire à en casser les pattes de leur gilet, lorsque Coquibus, après leur avoir narré son aventure, ajouta :

– Croyez-vous ! ce galopin-là, me couvrir ainsi de sauce blanche ! Si elle eût été bonne, encore !... il m'en a coulé dans la bouche, pouah ! je l'ai goûtée, elle est affreuse... Mais ça ne se passera pas comme ça, j'irai plutôt chez le commissaire.

Lorsque Coquibus eut entièrement changé de toilette, on se rendit chez madame Coinchotte, car il tardait à Timoléon de prendre des nouvelles de sa délicate fiancée, dont nous avons vu l'indisposition à la fin du chapitre précédent. Il "avait repris sa tabatière, et il était en outre chargé d'un sac de dragées destinées à Suzette.

Après avoir déposé un baiser respectueux sur la main de sa future belle-mère, Coquibus s'approcha de la vierge, se courba devant elle comme s'il avait réellement l'intention de rattacher les cordons de ses souliers, et balbutia :

– Mademoiselle... daignez croire... emblème de toutes les vertus... votre humble esclave... Et l'indisposition d'hier ?... Bien remise ?... pas de suite ?... L'appétit va bien ?

Suzette baissa les yeux sans mot dire ; ce fut sa mère qui se chargea de répondre pour elle :

– Heu ! la chère petite a été souffrante toute la nuit, et aujourd'hui elle se plaint de la migraine ; n'est-ce pas, ma crotte ?

– Oui, petite mère, j'ai bien mal à la tête.

A bout de compliments, Coquibus eut recours à sa tabatière, qu'il présenta tout ouverte à madame Coinchotte, et celle-ci, après qu'elle se fut adjugée une prise importante, ne tarda pas à s'écrier :

– Dieu ! quelle odeur ! on empoisonne. Est-ce que ça serait les cabinets ?... alors, c'est signe de pluie.

Charles contint un sourire, et glissa dans l'oreille d'Henri :

– Voilà l'assa-fœtida qui opère.

On causa quelques instants, pendant lesquels madame Coinchotte ne cessa de puiser dans la tabatière de son futur gendre et pendant lesquels encore la délicate Suzette se plaignit constamment du mal de tête.

– Cette odeur insupportable, remarqua la vieille dame, n'est pas faite pour te procurer du soulagement. Sens-tu, ma crotte ?

– Non, petite mère.

– C'est étonnant ; tu as donc le nez bouché ? Et vous, messieurs, demanda-t-elle aux jeunes gens, n'est-ce pas qu'on sent les latrines ?

– A vrai dire, déclara Charles effrontément, on n'est pas positivement dans un champ de roses. Et vous, monsieur Coquibus, qu'en dites-vous ?

Coquibus, qui, tout en offrant à sa future belle-mère des prises abondantes et répétées, s'était adjugé à lui-même quelques grains de tabac, ne put s'empêcher d'avouer qu'en effet son appareil nasal était affecté par une senteur désagréable.

Charles répéta qu'on était loin de respirer une atmosphère embaumée, et dit cela en fixant sur Coquibus des regards ironiques, dirigés tout spécialement dans le but perfide d'intimider le vieux garçon, des regards qui semblaient l'accuser de n'être pas étranger à cette corruption de l'air respirable. Henri, comprenant l'intention de son ami, fit tous ses efforts pour le seconder de son mieux, et tous deux mirent une telle persistance à percer le malheureux Timoléon de coups d'œil extrêmement accusateurs et de sourires goguenards, manœuvres calculées cyniquement pour aller chercher jusque dans le cœur de Coquibus l'aveu d'une faiblesse intestinale, que l'infortuné soupirant de Suzette finit par se troubler et prit réellement l'attitude d'un coupable surpris en flagrant délit, surtout lorsque Charles le poursuivit de cette remarque cruelle :

– Monsieur Coquibus, seriez-vous indisposé, par hasard ? N'auriez-vous pas ?... Mon Dieu ! vous savez, il est des cas...

Madame Coinchotte, le nez bourré du tabac infecté, remarqua bien vite l'air profondément décontenancé de Coquibus. Il lui vint aussitôt des doutes dans l'esprit sur la nature de l'odeur suspecte ; ses soupçons prenant une forme accusatrice se traduisirent par une interpellation pleine d'aigreur à l'adresse de son futur gendre ; celui-ci voulut se disculper, mais il le fit avec des paroles si troublées et un tel embarras dans toute sa contenance, que la vieille priseuse n'eut pas besoin d'autre preuve de l'acte irrespectueux commis en sa présence par l'infortuné Coquibus. Elle articula, de l'air pincé qui lui était particulier quand elle se trouvait de mauvaise humeur :

– Que ce soit vous ou pas vous, monsieur Coquibus, ce qu'il y a de certain, c'est que ça empoisonne, et vous ne me ferez jamais croire que vous n'êtes pas pour quelque chose dans cette odeur-là, attendu qu'on ne sent mauvais que depuis que vous êtes ici.

Coquibus ébaucha un pâle sourire et balbutia quelques timides protestations, mais la vieille dame, de plus en plus courroucée, lui cria :

– Si vous êtes indisposé, vous n’avez pas besoin de rester ici plus longtemps. On suffoque. Allez-vous-en, monsieur Coquibus, allez-vous-en ! il n’est pas trop tôt.

Et comme Coquibus restait là stupéfait et paralysé, par l’hébétude, la vieille ajouta :

– Si vous croyez que c’est avec ces moyens-là que vous deviendrez mon gendre !... Mais sortez donc ! je vous dis qu’on empoisonne.

IX

COQUIBUS COMMENÇAIT A OUBLIER SES DERNJÈRES VICISSITUDES, LORSQU'UNE MESAVENTURE VIENT TROUBLER SA SÉRENITÉ.

Les aventures de Coquibus chez le pâtissier avaient circulé dans le quartier de la porte Chante-Pinot, et la nouvelle s'en était communiquée de maison en maison et de boutique en boutique avec l'extraordinaire rapidité d'une transmission électrique. Pendant une demi-journée, Coquibus fut le lieu commun de toutes les conversations, le désœuvrement de toutes les rues avoisinant sa demeure, et il ne faut pas demander si le voisinage, heureux de l'événement, se fit une joie de la mésaventure et exerça sa causticité aux dépens de l'infortuné Coquibus.

Coquibus savait qu'il ne pouvait pas en être autrement, lui qui aurait pris largement sa part de l'hilarité publique, si l'aventure était arrivée à un de ses voisins ; mais les réflexions dont il se savait l'objet, les plaisanteries qu'il devinait, tout le bruit fait autour de sa querelle avec la maison Crotté et qui en d'autres circonstances n'aurait pas manqué de l'affecter péniblement, ce n'était pas là ce qui assombrissait son âme. Dans la rue, un attroupe-ment de trois polissons extrêmement morveux jeta sur son passage quelques clameurs répugnantes ; M. Coquibus se borna simplement à

loucher d'une façon abominable en regardant le groupe morveux, mais sans exprimer autrement son indignation.

Madame Cœinchotte l'avait appelé deux fois *Monsieur*, elle l'avait affreusement soupçonné d'une chose horrible, elle l'avait à peu près mis à la porte ; voilà ce qui gonflait son cœur des plus noirs soucis, voilà pourquoi une amère tristesse se glissait dans son sein, pourquoi les idées les plus navrantes envahissaient son cerveau, pourquoi quiconque l'aurait vu, portant la désolation sur sa figure morne, en aurait eu pitié. Connaissant le caractère hargneux de la vieille priseuse, il avait une peur effroyable de lui déplaire ; et voilà qu'à la suite d'un incident mystérieux qu'il ne pouvait pas s'expliquer, il avait fourni à madame Coinchotte une cause d'irritation dont les conséquences pouvaient être à craindre. Mariage, fortune, repas plantureux, horizon éclairé des teintes roses du bonheur, tels étaient les rêves auxquels il accrochait ses pensées, et qu'il voyait maintenant ébranlés par les paroles acerbes et l'œil courroucé de madame Coinchotte. Ces paroles étaient encore dans son oreille. Il les entendait dans le bruit de ses pas, il les lisait dans tous les objets sur lesquels sa vue se portait, et vous conviendrez que, pour un homme affamé de gourmandises comme l'était Coquibus, il y avait là plus qu'il ne fallait pour être plongé dans un abîme de désolation.

Le soir, il y avait dîner chez les Beaupertuis.

En attendant le moment de passer dans la salle à manger, la compagnie était réunie au jardin ; outre les maîtres du logis, il y avait là madame Coinchotte, Coquibus avec son immuable gilet blanc, nos deux amis Charles et Henri qui, dans la journée, avaient fait visite aux époux Beaupertuis, puis le taciturne Blagomard et le jovial docteur Tournesol.

Ce dernier était un personnage de trente-huit à quarante ans, rose, frais, à l'œil vif et de physionomie agréable. Il passait dans la ville pour un assez médiocre disciple d'Esculape, et nombre de gens ne lui auraient même pas confié leurs ongles de pieds à couper ; par contre, il se montrait gai causeur, brillant convive et beau joueur ; aussi, pour toutes ces qualités, il était recherché de la société d'Auxerre, et il ne se donnait pas un dîner, aucune réunion n'avait lieu, pas une soirée ne s'organisait sans que le docteur Tournesol n'y fût invité.

Suzette, accablée par la migraine, n'avait pu se rendre à l'invitation des Beaupertuis. Madame Coinchotte avait songé d'abord à rester avec sa fille, mais Suzette s'était dit que ce n'était pas le spectacle des innombrables prises qu'engloutirait le nez maternel qui pouvait lui procurer beaucoup de soulagement, et elle avait insisté pour que le respectable auteur de ses jours ne se privât pas pour elle de la bonne soirée des Beaupertuis.

Madame Coinchotte, ayant à peu près oublié sa mauvaise humeur de la matinée et le motif qui l'avait occasionnée, était revenue à son état habituel qui, sans être précisément un composé de grâce et d'amabilité, rassurait toutefois Coquibus.

Celui-ci, déjà remis en belle humeur par l'approche d'un bon dîner, et qui avait achevé de recouvrer ses esprits quand il avait vu sa future belle-mère revenue de son irritation, ne cessait de papillonner autour de la vieille priseuse et la comblait de toutes les attentions imaginables.

Le bruit de son aventure avec le pâtissier l'avait précédé chez les Beaupertuis. Ainsi qu'il devait s'y attendre, on le poursuivit de questions ; le récit de l'affaire, qu'on lui demanda et qu'il fit du reste avec une entière bonne foi et la pantomime la plus animée du monde, fut entrecoupé par toutes sortes d'interruptions du caractère le plus saugrenu, avec accompagnement de formidables éclats de rire ; mais la vexation première causée par sa mésaventure s'était entièrement évanouie depuis le matin, surtout depuis qu'il s'était vu remis en grâce auprès de madame Coinchotte, et il se joignit sans contrariété et sans embarras aux joyeuses plaisanteries de la compagnie.

Henri, qui songeait à bien autre chose qu'aux vicissitudes de Timoléon Coquibus aux prises avec un marmiton armé d'une casserole de sauce blanche, avait offert son bras à la belle madame Beaupertuis et l'avait doucement écartée de la société ; il avait à cœur de réparer promptement et d'une manière complète ses excès de timidité d'autrefois ; toutes ses pensées convergeaient vers ce but unique, et les discours qu'il tenait à madame Beaupertuis traduisaient éloquentement ses pensées. Quand il cessait de parler, il la regardait ; mais aussi que de choses profondément osées voulaient dire ses regards langoureux et dépouillés de toute austérité ! Et la très sensible madame Beaupertuis, souriante, un peu émue de ces

phrases ardentes et murmurées tout contre sa joue, madame Beaupertuis était là qui le laissait parler, qui recevait avec satisfaction les soupirs passionnés du jeune homme et ses regards de flamme.

Il n'y avait pas longtemps qu'il se promenait dans le jardin, pressant sous son bras le bras potelé de madame Beaupertuis, qu'il avait déjà fait un joli bout de chemin dans le cœur de la tout à fait séduisante Pauline.

Et pendant que madame Beaupertuis écoutait complaisamment la voix du jeune homme, qui lui chuchotait à l'oreille de douces paroles, pendant que le globe humide de ses beaux yeux reluisait amoureusement, son mari causait marine un peu plus loin avec notre ami Charles.

Beaupertuis, intrigué par ce titre d'officier du gobelet, sous lequel madame Coinchotte avait désigné l'ami de son neveu, quand elle leur en avait parlé à sa femme et à lui, il y a quelques jours, et ignorant absolument quelle place ce titre pouvait bien occuper dans la hiérarchie militaire, avait demandé le matin même à Blgomard des renseignements à ce sujet. Mais le statisticien, enfoncé comme toujours dans ses calculs, avait mal entendu la question ; il avait cru que Beaupertuis disait « officier de goëlette ». et il avait répondu :

– C'est un officier de marine.

– Bon ! s'était dit l'ancien moutardier, il faudra que je le fasse causer sur ses voyages.

Aussi, lorsqu'on eut fini avec la narration de Coquibus, Beaupertuis avait accaparé Charles, et il l'avait engagé dans une conversation assez décousue sur l'Océan, sur les mœurs des peuplades sauvages, avec une foule d'à-propos non moins heurtés sur toutes sortes de choses du Nouveau-Monde, conversation à laquelle notre « officier du Gobelet » ne comprenait absolument rien et qu'il cherchait de toutes ses forces à éluder, mais que le brave moutardier ramenait toujours avec une persistance inexplicable pour Charles.

Cependant Coquibus tourne sans cesse autour de madame Coinchotte, faisant l'empressé, cherchant toutes les occasions de déposer aux pieds de la vieille dame les trésors d'amabilité qui sont emmagasinés dans son cœur ; et comme il ignore absolument l'adjonction dans son tabac de la puante matière que nos deux farceurs y ont déposée, il tient sa tabatière

toute grande ouverte dans sa main gauche, , guettant un moment propice pour offrir à sa future belle-maman la prise de la réconciliation ; mais l'occasion lui échappe toujours ; au moment où il va présenter sa boîte, il se trouve un incident, un déplacement de personnes, quelque chose enfin qui empêche la tabatière d'arriver à temps.

Sur ces entrefaites, l'heure du dîner approche. Coquibus, qui a pour toutes les choses de la table un flair particulier, aspire dans l'air des émanations culinaires qui le ravissent. A ce moment, il voit madame Coinchotte engagée dans une conversation importante avec le docteur Tournesol, et Beaupertuis qui cause, de son côté, avec Charles de sujets en apparence très intéressants ; le grand Blagomard est assis sur un banc, le menton dans sa main gauche ; il doit calculer quelque chose ; Henri et madame Beaupertuis viennent de disparaître derrière un massif de lilas ; Coquibus est à peu près abandonné à lui-même ; l'instant lui est donc propice. Aussitôt, poussé par je ne sais quel sentiment de vague curiosité gourmande, il s'éloigne à pas furtifs, sans songer à refermer sa tabatière, qu'il tient toujours tout ouverte à la main ; il entre dans la salle à manger, déserte en ce moment, et il va rôder autour de la table.

Le couvert est mis. Les bouteilles, éparses, se dressent çà et là comme les clochers des villages que l'œil du promeneur découvre dans le paysage ; sur le cristal des verres à pied, symétriquement disposés à côté de chaque couvert, un dernier rayon de soleil, qui se glisse par la fenêtre ouverte, met de brillantes étincelles. Voici les cuillers et les fourchettes, rangées en bataille et n'attendant que le signal du combat pour cliqueter sur la porcelaine des assiettes ; voici les hors-d'œuvre qui s'étalent joyeusement dans des rapiers aux flancs rebondis, et voilà, trônant au milieu de la table, une soupière imposante, majestueusement couronnée de son couvercle comme un roi de son diadème.

Coquibus tombe en arrêt devant ce spectacle avec les transports de l'allégresse la plus pure ; un « ah » ! d'admiration s'échappe de ses lèvres que l'espérance fait frémir, puis il s'approche de plus près. Il veut savoir à quel genre de potage son estomac est convié, il se dresse sur la pointe de ses pieds, il se penche, il soulève de la main droite le couvercle de la soupière et il regarde en battant des narines.

A ce moment, le chien de Beupertuis franchit d'un bond la croisée qui donne dans le jardin et vient heurter Coquibus, dont la main gauche tient toujours la tabatière qu'il n'a pas encore pensé à refermer. Sous le choc, tout le contenu de la boîte de Coquibus, fortement projeté en avant, décrit un quart de cercle et tombe d'un bloc dans la soupière, comme la pelletée de terre lancée d'une main virile et sûre dans le tombereau du terrassier.

Coquibus est terrifié. En une seconde, tout un monde de pensées incohérentes se heurte dans sa tête et fait de lui un homme absolument hébété, plongé dans l'état d'esprit le plus pitoyable où il se soit jamais trouvé depuis qu'il a quitté le sein bienfaisant de sa nourrice. Que va-t-on dire tout à l'heure, quand on s'apercevra de l'aventure, et comment faire disparaître la trace accusatrice ? Enlever le tabac, qui déjà forme sur le potage une croûte humide et noire, est une opération longue et délicate, et le temps presse, quelqu'un peut entrer pendant le travail. Et puis d'ailleurs, où jeter la chose ? Par la croisée ? Ceux qui sont au jardin le verraient.

Toutes ces pensées se présentent à lui avec une rapidité qu'il n'aurait jamais soupçonnée en d'autres circonstances. Cependant, comme il faut prendre un parti, Coquibus fourre vivement dans sa poche sa tabatière vide, essuie avec son mouchoir son front couvert d'une sueur froide, s'empare d'une cuiller qu'il prend au hasard, enlève précipitamment le plus gros du tabac surnageant encore et jette cette bouillie dans son mouchoir ouvert, qu'il replie et engouffre en toute hâte dans la première poche venue de sa redingote ; puis, toujours armé de sa cuiller, il remue tant qu'il peut le potage pour faire couler au fond tout ce qu'il n'a pu repêcher.

D'un mouvement fébrile, il recouvre vivement la soupière, puis il essuie la cuiller au rideau de la croisée et la replace où il l'a prise.

Pâle et tremblant encore, quoique un peu rassuré, il se hâte de sortir. Le voici maintenant dans le jardin, qui marche lentement, à pas comptés, en s'efforçant, malgré les battements de son cœur, d'imprimer à ses lèvres un sourire de naïve simplicité et de donner à toute sa personne cet air candide et détaché du flâneur qui, les mains derrière le dos, admire paisiblement les fleurs des plates-bandes.

X

DANS LEQUEL M. BLAGOMARD ENGENDRE LA TEMPÊTE ET M. COQUIBUS LANCE LA FOUDRE.

On est à table. Madame Beaupertuis a eu soin de réserver à Henri une place à côté d'elle ; les autres convives se sont placés à leur convenance, et, comme de juste, Coquibus s'est installé à côté de madame Coinchotte.

Le potage est servi. Beaupertuis y goûte le premier et s'écrie :

– Elle a un drôle de goût, la soupe !

– C'est vrai, articule madame Coinchotte qui vient de tremper ses lèvres dans sa cuiller et qui, très familiarisée avec tout ce qui a rapport avec la plante importée par Jean Nicot, croit reconnaître une saveur de connaissance. On dirait que ça sent le tabac. Goûtez donc, Timoléon !

Coquibus, jusqu'alors, s'était bien gardé de toucher à son potage ; mais il n'ose résister à l'injonction de son impérieuse voisine et, pour ne pas retomber en disgrâce au moment où celle-ci recommence à l'appeler de son petit nom, ce qui est d'un bon augure, il enfonce sa cuiller dans son assiette, ferme les yeux et s'emplit bravement la bouche de bouillon. Mais, en dépit de sa résolution, il ne peut parvenir à avaler le liquide ; quelques grains de tabac, qui lui ont pénétré dans la gorge, irritent cet organe. Timoléon est pris d'une irrésistible envie de tousser et, malgré tous ses efforts pour se retenir,

il rejette au beau milieu de la flasque poitrine de madame Coinchotte tout le bouillon qu'il a dans la bouche.

– Si c'est possible ! se récrie la vieille dame en desséchant avec sa serviette la robe tendue sur les plaines nues et dévastées de son buste. Monsieur Coquibus, je ne sais pas ce que vous avez depuis quelques jours, mais vous ne faites positivement que des sottises.

Personne ne rit, car chacun est occupé à goûter le potage et à se demander avec quoi on l'a préparé ; Coquibus courbe la tête sans dire un mot ; il est dans des transes affreuses, il penche sur son assiette son imperceptible morceau de nez et il semble pleurer dans son potage, sans doute dans l'espérance de lui donner une saveur nouvelle.

Pendant ce temps-là, le docteur Tournesol, en chercheur soucieux de découvrir les causes d'un effet constaté, déguste intrépidement son bouillon.

– En effet, dit-il, ça sent le tabac à priser... mais ça sent autre chose aussi... l'oignon pourri... On dirait... ma foi ! oui, on dirait... ce qu'a dit Cambronne... C'est particulier !... Ah ! j'y suis, ça sent l'assa-fœtida.

Charles et Henri s'interrogent du regard, étonnés de cet incident qu'ils n'ont pas prévu ; puis ils haussent légèrement les épaules en levant le sourcil comme pour dire : – Ma foi, je n'y comprends rien !

On appela la servante et on la soumit à un interrogatoire en règle pour savoir d'où provenait l'assa-fœtida signalée dans le potage ; mais la domestique ne put rien dire, sinon qu'elle avait fait cuire son bouillon comme d'habitude et que, quand elle l'avait goûté avant de le servir, il n'avait pas le goût qu'on lui trouvait maintenant. La lumière ne put se produire ; on se contenta donc de faire enlever la soupière et les assiettes pleines, et l'on passa aux hors-d'œuvre.

– Voyons, docteur, dit madame Beaupertuis à M. Tournesol afin de faire oublier l'incident du potage, racontez-nous un peu les cancons de la ville.

– C'est cela, parlez, docteur, nous écoutons ; quelque chose de piquant, de moutarde, si ça se peut, ajouta Cyprien renchérissant sur sa femme.

– Ma foi ! je ne sais rien du tout, répliqua le docteur.

– Allons donc ! c'est impossible ; fouillez bien dans votre sac aux cancons.

– Non, vrai, dit M. Tournesol, je ne sais rien. Cependant...

– Ah ! s'écria Charles voyant que le docteur s'arrêtait, du moment qu'il y a un cependant, il doit y avoir quelque chose au bout.

Pendant cet échange de paroles, Henri avait doucement avancé sa jambe sous la table, et il pressait légèrement un pied qu'on ne retirait pas ; il frôlait tendrement un genou qui frémissait et répondait parfaitement à ses avances.

– Oh ! ce que je sais est si peu de chose, en vérité... continua le docteur.

– Ça ne fait rien, parlez toujours.

– Ma chère madame Coinchotte, ma bonne anticipée belle-maman, balbutiait Coquibus, pardonnez-moi, je vous en prie.

– Laissez-moi tranquille, ripostait la vindicative madame Coinchotte ; vous n'êtes qu'un maladroit.

– Eh bien ! reprit le docteur poursuivant la conversation, on m'a affirmé, et cela de la manière la plus sérieuse, qu'il n'y avait qu'un seul homme dans la rue de. la rue que vous habitez, monsieur Beaupertuis, qu'il n'y avait, dis-je, dans toute votre rue qu'un seul homme qui ne fût pas...

– Qui ne fût pas quoi ?

– Mais achevez donc !

– Ma foi ! tant pis, je lâche le mot qui ne fût pas cornifié.

A cette déclaration, tout le monde se mit à rire, sauf madame Coinchotte, qui prit une prise sévère et bruyante et dit avec un grand air de dignité :

– Oh ! docteur, comme il est heureux que Suzette ne soit pas venue !

– Et sait-on le nom de ce mortel avantagé ? demanda Charles.

– Ah ! hurla Coquibus comme s'il venait de recevoir un coup de pied dans le derrière, je sais ! je sais !

– Quoi ? fit Charles ; le nom du seul homme de la rue qui n'est pas...

Coquibus n'avait pas entendu un mot de la conversation. Abîmé dans ses réflexions, il avait rapproché, dans ses souvenirs, l'odeur dont se plaignait le matin madame Coinchotte de la saveur fétide de la soupe, et il allait s'écrier : – C'était mon tabac qui empoisonnait madame Coinchotte ! –

Mais il songe à temps que s'il parle il va se trahir ; ce sera avouer que c'est lui qui a souillé le potage ; il retient donc la phrase prête à s'échapper et marmotte seulement par manière de réponse à Charles :

– Non... je ne sais pas... je... L'appétit va bien ?

– Entends-tu, Cyprien ? fait remarquer madame Beaupertuis, un seul homme dans toute notre rue qui ne soit pas...

– Oui, oui, j’entends bien, répond son mari dont tout ce qu’il a d’esprit est employé à découvrir le nom de l’heureux mortel en question. Qui diable ce peut-il bien être ?

– C’est ce que je me demande, réplique naïvement la belle Pauline, trop occupée sans doute en ce moment par les agissements d’Henri sous la table pour bien peser le sens de ses paroles.

– Ah ! ma foi, s’écrie Beaupertuis, ça sera qui ça voudra, je donne ma langue aux chiens.

A cet aveu dépouillé d’artifice, les rires redoublent, et le docteur, sentant que la conversation est entraînée sur un terrain mouvant, qui menace de devenir dangereux pour la maîtresse de la maison, s’empresse de dire à son voisin Beaupertuis :

– Monsieur Beaupertuis, soyez donc assez bon pour me passer la moutarde, je vous prie.

– Goûtez-la bien, docteur, fait Cyprien donnant le moutardier à M. Tournesol ; ça vient de chez mon successeur, c’est fabriqué d’après mes procédés ; voyez quel parfum, quel arôme, quel moelleux ! Le dîner suit son cours. Coquibus est retombé dans son mutisme, ce qui ne l’empêche pas, néanmoins, de s’empiffrer comme une volaille à l’engrais. Les genoux d’Henri continuent sous la table une conversation discrète, mais très suivie avec les genoux ronds, les genoux éloquents et prodigieusement loquaces de madame Beaupertuis. On parle, on mange ; tout fonctionne, langues et fourchettes, Quant à Blagomard, il n’a pas encore prononcé une parole depuis le commencement du repas ; on voit qu’il est plongé dans un de ces calculs à perte de vue qui ont le privilège de remplir la plus grande partie de son existence, et ce qui l’absorbe en ce moment, c’est une déduction de chiffres à propos d’une petite pièce de canon qu’il a remarquée le jour même dans la cour de la caserne.

La conversation, après avoir bondi d’un sujet à un autre et ricoché de tous côtés, tombe sur mademoiselle Coinchotte, et comme on sait que parler d’elle comme d’une jeune pensionnaire, c’est flatter la manie de la maman Coinchotte, tout le monde abonde dans ce sens.

– Est-ce fâcheux qu'elle n'ait pu venir ? dit madame Beaupertuis ; elle se serait bien amusée, la chère petite.

– Quelle charmante enfant ! articula le docteur avec un sérieux imperturbable.

– Et si gracieuse ! appuya Charles en enfouissant son nez dans son verre pour masquer un sourire moqueur.

– Et si chaste ! affirma Cyprien gravement.

– Quant à ça, oui ! exclama madame Coinchotte ; et c'est bien regrettable qu'il ne soit pas d'usage à Auxerre de couronner des rosières ; ma Suzette emporterait tous les suffrages,

– Quel dommage, gémit Blagomard en regardant le plafond et frottant un de ses gros genoux, quel dommage qu'on la laisse traîner comme ça nuit et jour dans la cour de la caserne !

La foudre eût éclaté dans la salle du repas, l'Océan fût venu balayer de ses vagues furieuses la table et les convives, le *Mané-Thécel-Pharès* du festin de Balthazar eût flamboyé tout à coup sur les murailles, que la stupéfaction n'eût guère été plus grande qu'à ces paroles de Blagomard.

Le statisticien cependant, totalement perdu dans ses calculs et ne songeant qu'à la pièce de canon, poursuivit avec un calme impossible à décrire :

– Tenez, je parie tout ce qu'on voudra qu'elle y est encore à l'heure qu'il est !

A ces mots, madame Coinchotte pousse un cri terrible, se renverse sur le dossier de sa chaise, donne de furieux coups de pied dans la table et s'évanouit, après avoir jeté ces paroles à Coquibus :

– Mon gendre, vengez-la !

Coquibus est un piètre vengeur ; au courage du lièvre il joint la résolution d'un lapin ; mais comme il sent que de son attitude dépend la main de Suzette et que cette main renferme la dot qui doit embellir sa verte vieillesse de toutes sortes d'abondances gastronomiques, cette pensée suffit pour raffermir ses nerfs et lui donner l'aplomb nécessaire à un vengeur. Il se lève tout debout et il crie comme un furieux à Blagomard à travers la table :

– Rétractez-vous, monsieur Blagomard, rétractez-vous ! Avouez que vous avez menti !

– Comment ! que je me rétracte ? riposte Philopémen Blagomard réveillé par ces paroles qui lui sont directement adressées ; que je me rétracte, quant au vu et au su de tout le monde, il y a deux ans bientôt que cela dure ! Elle sera incessamment hors de service, si ça continue.

Pendant ce temps, on a transporté madame Coinchotte auprès de la croisée. Elle a toute l'apparence d'une personne qui a perdu le sentiment, quoique ses jambes s'agitent avec une véhémence incroyable, battent le parquet où s'élèvent à des hauteurs alarmantes, menaçant d'exhiber un spectacle que nul ne tient à envisager. On dégrafe le corsage de sa robe pour que l'air vienne caresser son aride poitrine ; madame Beaupertuis lui frappe dans les mains, le docteur Tournesol lui tient les bras, et M. Beaupertuis, dans l'espoir de la ranimer, lui fait respirer un pot de moutarde ; chacun s'empresse autour d'elle, Charles seul est resté près de la table, flairant quelque nouvelle aventure.

– Monsieur, vociféra Coquibus en montrant le poing à Philopémen, vous polluez ma fiancée !

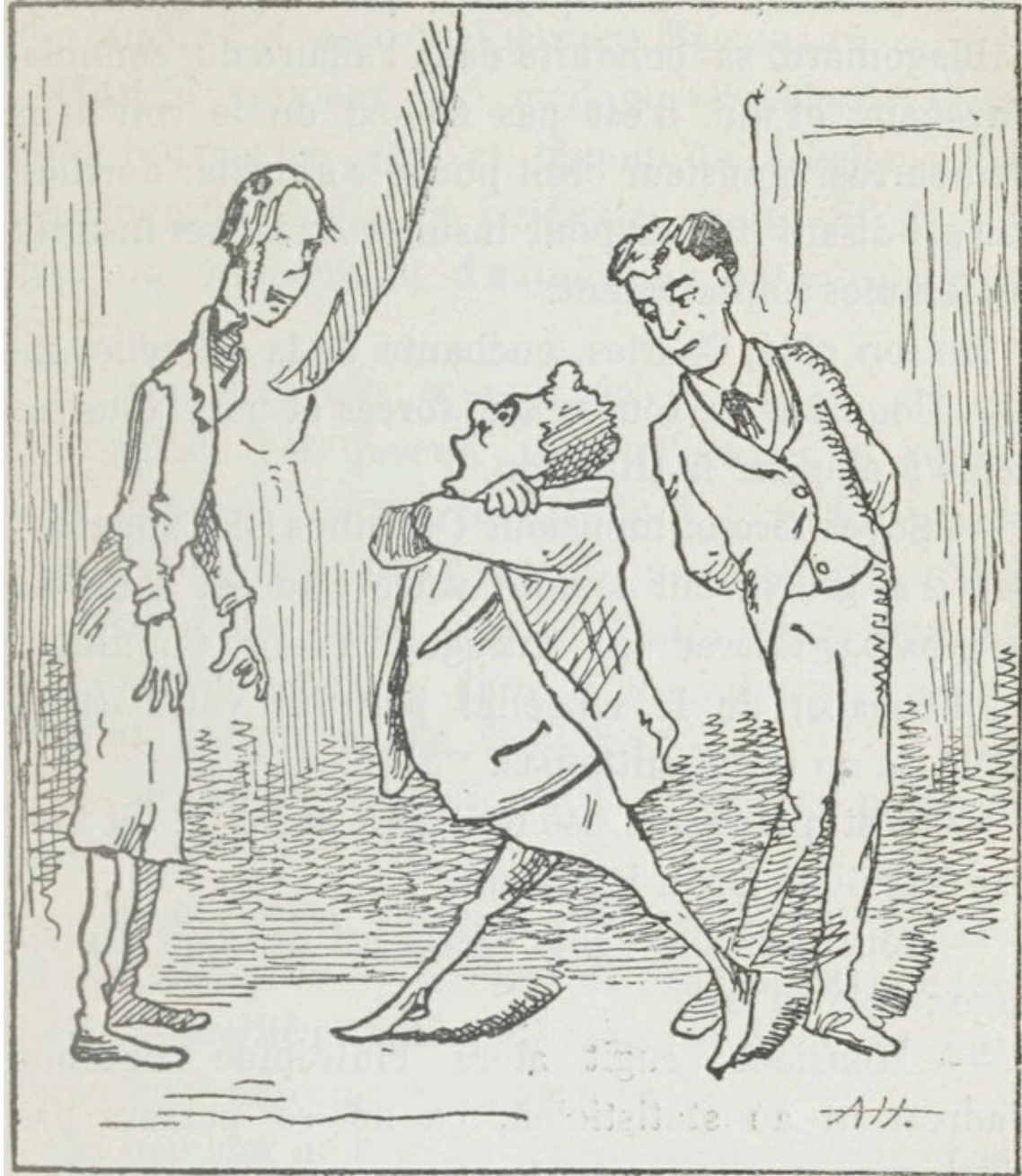
– Votre fiancée ! marmotte Blagomard interdit, la petite pièce de canon rouillée !

– Continuez ! souffle Charles dans l'oreille de Timoléon, vous êtes superbe.

– Vous joignez l'insulte à l'outrage ! crie Coquibus encouragé par les paroles de Charles et secouant furieusement sa tête, pendant que ses yeux font toutes sortes de contorsions dans des directions inconnues.

– Mais qu'est-ce que vous avez donc ? réplique Blagomard qui commence à perdre contenance ; je vous parle de la pièce de canon qui se rouille à la caserne depuis deux ans, et je calculais qu'une armée de cent mille hommes qui disposerait de dix mille engins pareils pourrait...

– Ah ! oui, c'est cela, interrompit madame Beaupertuis en continuant de taper dans les mains de madame Coinchotte, car la vieille priseuse n'a pas encore jugé à propos de reprendre ses sens ; oui, c'est cela, toujours des calculs, n'est-ce pas ? Allons donc, monsieur Blagomard !



– Mossieu, vociféra Coquibus, vous polluez ma fiancée. (Ch. X.)

– D'ailleurs, il n'y a pas de canon à la caserne, insinue le docteur. Ce que M. Blagomard prend pour une pièce d'artillerie est un vieux type en bois d'un canon d'ancien modèle.

– Laissez-nous donc tranquilles, avec vos calculs ! continue madame Beaupertuis, qui n’a pas pardonné à Blagomard sa conduite. dans l’affaire du commis-voyageur, et qui n’est pas fâchée de le voir dans l’embarras. Monsieur croit pouvoir s’abriter derrière ses soi-disant calculs pour insulter ou laisser insulter les femmes impunément.

De son côté, Charles, enchanté de la querelle, excite Coquibus de toutes ses forces et met tous ses soins à empirer la situation.

– Soyez ferme, monsieur Coquibus ! lui suggère-t-il. Il a gravement insulté votre fiancée, vous ne pouvez pas tolérer ses outrages. Allons, Coquibus, de l’audace, de la vigueur ! jetez-lui votre carte. Allez, je ne vous quitte pas.

– C’est que je n’ai pas de carte sur moi, dit tout bas Coquibus à son jeune ami.

– Vous avez des gants. Jetez-lui un gant au visage ; cela se fait.

– Monsieur, rugit alors l’intrépide Coquibus s’adressant au statisticien, ça ne se passera pas ainsi.

En même temps, il fouille rapidement dans la poche de sa redingote, en sort la première chose qui lui tombe sous la main, et lance au nez de Blagomard un objet, qui se trouve être le mouchoir de poche dans lequel le soupirant de Suzette a enfoui le tabac repêché sur le potage ; de sorte que le tabac humide et mis en pâte va s’appliquer directement sur la pâle figure du malheureux Blagomard.

C’est le moment que madame Coinchotte a saisi pour rouvrir les yeux, et, témoin de la belle action de Coquibus, elle se précipite au-devant de lui, dans un mouvement d’admiration enthousiaste, et lui crie :

– Dans mes bras, mon gendre !

Coquibus est devenu très belliqueux en voyant tout le monde pour lui, et surtout quand il entend madame Coinchotte l’appeler « mon gendre ». Il se redresse d’une façon extraordinaire, jette brusquement sa tête en avant dans la direction de Philopémen et, enflant sa voix, il s’écrie :

– Monsieur, demain vous entendrez parler de moi !

– Et moi aussi, murmure Blagomard piteusement en s’efforçant de se dépêtrer de l’enduit pâteux dont il est barbouillé et qui le fait éternuer coup sur coup, parce qu’il en a plein les narines.

Cet incident met fin au dîner ; après un pareil esclandre, il ne fallait plus songer à rire, à s'amuser. On dit donc adieu aux maîtres de la maison, madame Beaupertuis serre la main à Henri d'une manière qui veut dire bien des choses, et Beaupertuis engage vivement les deux jeunes gens à venir les voir souvent.

– Ça fera bien plaisir à ma femme, ajoute-t-il avec cet à-propos des maris prédestinés, et nous deux, monsieur l'officier de marine, nous causerons de vos voyages.

Blagomard, à peu près débarbouillé, s'en va seul de son côté, piteux, lamentable et très malheureux, pendant que Coquibus, tout fier de sa brillante conduite, reconduit triomphalement sa belle-mère anticipée.

Charles et Henri les suivent silencieusement, Charles roulant dans sa tête des projets dont il rit à l'avance tout seul, et Henri bercé par le doux espoir d'être aimé, le cœur battant délicieusement, l'âme enivrée, légère, un horizon infini de rêves charmants devant les yeux.

XI

CE QUI SE PASSAIT CETTE NUIT-LA DANS L'ESPRIT ET SOUS LES RIDEAUX DE LIT DE DIVERS PERSONNAGES

Cette nuit-là, tous les personnages que nous avons vus dans la maison Beupertuis ne dormirent pas du même sommeil, et pendant que les uns jouissaient du repos paisible des consciences tranquilles et des estomacs satisfaits, d'autres furent visités par des rêves autrement tumultueux.

Madame Coinchotte, après avoir jeté dans son nez quelques prises sonores et prolongées, s'enfonça dans son lit, daigna accorder quelques fugitives pensées à son futur gendre Coquibus et à sa querelle avec Blagomard, puis, chassant de son esprit toute idée inquiétante et ne soupçonnant nullement que M. Coquibus eût le moindre danger à courir, elle ferma les yeux et se réfugia dans le sommeil.

Le docteur Tournesol, la tête sur son oreiller et sa bougie éteinte, songea pendant quelques minutes.

– C'était bien de l'assa-fœtida, se disait-il en lui-même. Mais comment y avait-il de l'assa-fœtida dans la soupe... avec du tabac à priser ? car il y avait aussi du tabac à priser... Il n'y a que madame Coinchotte qui prise, et ce n'est certainement pas elle qui aurait vidé sa boîte dans la soupière... D'ailleurs sa tabatière était pleine, elle a puisé dedans tout le temps du dîner.

Il fit aussi, dans ses pensées, une petite part à la querelle de Coquibus et Blagomard, et il alla ainsi quittant l'assa-fœtida pour Coquibus et revenant de Coquibus à l'assa-fœtida, jusqu'au moment où, un voile lui tombant sur les yeux, il s'endormit.

Pendant ce temps-là, Cyprien Beaupertuis, couché à côté de sa femme, faisait des efforts surhumains pour s'endormir ; mais au moment où il allait s'enfoncer enfin sous les portes enviées du sommeil, une pensée opiniâtre se cramponnait après lui, l'arrêtait malgré sa résistance et l'arrachait au repos désiré. Son esprit était-il occupé de Timoléon Coquibus ? pensait-il à la provocation jetée par le soupirant de Suzette à Philopémen Blagomard et aux conséquences, peut-être dangereuses, qu'elle pouvait avoir ? Nullement.

– De qui diable, songeait Beaupertuis, le docteur voulait-il donc parler ?... un seul homme dans la rue qui ne soit pas... cornifié !... Ça ne doit pas être Pimpon-Laguiche... oh ! non, celui-là ne passerait pas sous la fausse porte de l'horloge... Ce n'est pas non plus le père Tabouret... qui en porte de quoi approvisionner tous les bœufs du département... A moins que ce soit Merdambourg, l'épicier... Mais non, qu'est-ce que je dis là ? sa femme, sous prétexte d'aller dire ses prières à l'église, va se promener tous les soirs à l'Arquebuse avec le petit Plumeux... Alors, ça ne peut-être que Tircuit... Tircuit !... allons donc ! Tircuit ; suis-je bête ! pas plus tard qu'avant-hier, sa femme...

Tandis que M. Beaupertuis agitait en lui-même ces graves questions, sa femme, le nez dans la ruelle, paraissait dormir du sommeil calme de l'innocence. Mais si le mur à petites fleurs bleues avait été pourvu de deux yeux et qu'il se fût trouvé une fenêtre ouverte dans le cœur de madame Beaupertuis, le mur à fleurs bleues aurait pu y voir un fort contingent de rêveries amoureuses suscitées par Henry Moutonnier, des espérances sans nombre et des idées étonnamment voluptueuses, agitées avec une grande vivacité d'imagination, mais pas la moindre préoccupation au sujet de M. Coquibus.

De son côté, Henri Moutonnier, sous le toit de la maison Coquibus, se laissait envahir par un tourbillon de désirs extrêmement passionnés, au milieu desquels flamboyait, comme un phare lumineux, la belle madame

Beaupertuis. Il revoyait dans son esprit les contours opulents d'une jambe qu'il avait aperçue jadis ; son regard, allumé par la passion, se promenait encore, en imagination comme tantôt en réalité, sur le corsage de Pauline, échancré assez bas pour laisser entrevoir la naissance d'une gorge attrayante ; de tout cela, ses désirs grandissaient ; il nourrissait en son cœur des rêves étourdissants, et les songes les plus anacréontiques, troupe folâtre, erraient dans son cerveau, dans un désordre inexprimable, souvenirs, rêves et désirs que le jeune homme brûlait de convertir bientôt en une charmante réalité.

La seule personne, en dehors des intéressés, qui s'occupât sérieusement de la querelle de Coquibus, était notre ami Charles Longueval. Toutes les forces de sa pensée étaient dirigées de ce côté, avec un souci auquel Coquibus eût été loin de s'attendre. Il se préoccupait du duel qui devait suivre la provocation, car il était impossible qu'un duel n'eût pas lieu ; n'était-il pas là, du reste, pour empêcher tout arrangement et pour forcer au contraire les deux adversaires au combat ? Et au lieu de dormir paisiblement, ainsi que Coquibus et Blgomard l'eussent souhaité, s'ils avaient pu soupçonner l'étrange travail auquel se livrait l'esprit de l'artiste, il était là dans son lit, tranquillement, qui arrangeait le duel à sa façon, qui le disposait avec art, qui le soignait comme un auteur soigne son roman, et qui lui préparait le dénouement convenable.

Mais il faut croire néanmoins qu'il y avait une grande source de gaieté dans ses conceptions, car si quelqu'un avait pu l'observer, il l'eût entendu qui riait tout seul et qui s'adressait à lui-même des congratulations avec différentes autres marques de satisfaction personnelle.

Mais pendant que madame Beaupertuis et Henri Moutonnier étaient visités par des idées galantes et souriaient dans leur sommeil, Timoléon Coquibus se démenait dans son lit, en proie à des visions terrifiantes ; pendant que Charles Longueval bâtissait en son esprit toute sorte d'événements burlesques qui lui mettaient le sourire aux lèvres, Philopémen Blgomard se tordait sur sa couche solitaire dans un sommeil tourmenté, et des frémissements galvaniques parcouraient toute sa personne.

Pendant que l'obscurité la plus épaisse enveloppait toute la ville et ajoutait son ombre au silence qui planait partout, pendant qu'il y avait dans

les maisons des enfants blonds et roses qui dormaient, la tête appuyée sur leurs petits bras troués de fossettes, des jeunes gens qui faisaient des rêves d'avenir et des amoureux dont le cerveau était rempli d'images séduisantes, Philopémen Blagomard et Timoléon Coquibus étaient dans une agitation inexprimable ; une sueur froide les inondait, et la nuit noire, tout autour d'eux, était peuplée d'horribles fantômes.

Pendant qu'il y avait partout des gens profondément endormis, les uns rêvant de repos et de bien-être, les autres oubliant la faim et le collier de misère, tous réparait les fatigues du jour par un sommeil bienfaisant, Timoléon Coquibus et Philopémen Blagomard, environnés de spectres, assaillis par des rêves épouvantables, s'agitaient entre leurs draps, la respiration haletante et le corps glacé par la terreur ; le cauchemar leur écrasait la poitrine, serrait leurs tempes, et changeait pour eux en un supplice intolérable les longues heures de la nuit et les ténèbres qui les accompagnaient.

Coquibus, après avoir longuement retourné dans sa pensée sa querelle avec Blagomard, sa provocation et la rencontre qui devait suivre fatalement, était peu à peu descendu des hauteurs inaccoutumées où son accès de coprage l'avait fait monter, et à présent qu'il était seul dans sa chambre, au milieu de la puit profonde et noire, loin de toute surexcitation étrangère, il avait fait un amer retour sur lui-même et il déplorait maintenant la situation pleine de périls où son aveuglement l'avait précipité.

Il avait rabattu son bonnet de coton sur ses yeux pour ne pas voir ses pensées, et il avait fini par s'endormir, mais d'un sommeil effroyable, empoisonné par l'idée terrible du duel.

Il ne rêvait que combat, mort et cadavre. Il se voyait troué de balles par l'horrible Blagomard, éventré à coups de sabre par le même Blagomard, et il apercevait son propre cadavre, jaune et glacé, étendu de son long dans le coin le plus sombre de la chambre ; le cadavre était là, le cadavre de Coquibus, avec de gros yeux blancs, ouverts pour ne rien voir, la bouche ouverte aussi et les dents serrées, bouche ouverte qui ne doit plus se refermer sur de la nourriture.

En même temps, il se figurait voir son propre cercueil, qui s'était glissé là, il ne savait pas comment ; la boîte lugubre était bien là, qui l'attendait,

qui lui faisait des signes en ricanant. Le malheureux voulait fuir, mais le cercueil se mettait à ses trousses ; il fuyait et devant lui il apercevait le terrible Blagomard qui lui barrait le chemin avec une épée cruellement affilée, tandis qu'il entendait l'inferral cercueil qui bondissait derrière lui, toujours prêt à le rejoindre et à le saisir.

Il se retournait pour éviter Blagomard, et aussitôt il se retrouvait en face de l'odieux cercueil ouvert, dont le couvercle battait sinistrement, comme s'il sonnait un glas funèbre ; et Coquibus reprenait sa course désespérée, sous l'œil flamboyant de Blagomard, toujours avec le cercueil sur les talons, qui sautait lourdement derrière lui avec un bruit lugubre de caisse vide et creuse, jusqu'à ce qu'enfin le cercueil, bondissant une dernière fois, renversa le malheureux et lui écrasa la poitrine.

Blagomard, lui, non moins torturé par le désordre de ses esprits, se voyait en rêve sur le terrain du duel. En apparence, il était libre, aucun lien n'enchaînait ses membres ; néanmoins ses pieds, qui étaient subitement devenus d'une lourdeur effrayante, et ses jambes, inertes comme deux masses de plomb, ne pouvaient plus se mouvoir ; il restait cloué sur le sol, dans une immobilité désespérante, et il voyait devant lui son adversaire, non plus le Coquibus bête, gourmand et bonhomme qu'il connaissait, mais un Coquibus terrifiant, épouvantable, haut de six pieds et jetant du feu par les yeux, qui s'agitait devant lui, brandissant une épée sinistre, et qui lui criait avec un ricanement diabolique :

– La pointe de mon épée fait une blessure de deux centimètres de large. Blagomard, combien pourrait-il tenir de trous, sur ton corps, depuis la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux ? Allons, compte Philopémen ; calcule, Blagomard, ou je te transperce comme une limace.

Puis le cauchemar se transformait. Coquibus, armé d'un pistolet énorme, visait le malheureux Blagomard, toujours attaché à la terre par ses jambes de plomb, et s'écriait, en soulignant chaque mot d'un sourire plein d'anathèmes :

– La balle de mon pistolet a quinze millimètres de diamètre. Blagomard, combien puis-je te loger de balles dans la tête ? combien puis-je t'en mettre dans la poitrine ? combien puis-je t'en envoyer dans le ventre ? Allons,

compte, Philopémen ; calcule, Blagomard, ou je te troue comme une écumoire...

Et à côté apparaissait subitement un fossoyeur qui creusait une fosse, dans laquelle Blagomard tombait, poussé par l'infernal Coquibus, et il roulait dans une chute sans fin à travers les entrailles de la terre.

XII

OU COQUIBUS ET BLAGOMARD, PLUS TREMBLANTS QUE
LA FEUILLE DE L'ARBRE BERCÉE PAR LE ZÉPHYR,
ÉPROUVENT LA PLUS GRANDE FRAYEUR QU'ILS AIENT
JAMAIS RESSENTIE.

L'horizon blanchit, déchirant peu à peu le voile de la nuit ; de tous côtés, la nature salua la venue du jour, et le soleil, après avoir touché la cime des arbres, empourpra la campagne et répandit partout sa lumière féconde et brillante.

Coquibus fut tiré de son cauchemar, ouvrit les yeux et jeta autour de sa chambre un regard craintif ; de son beau courage de la veille, il ne lui restait plus que deux impressions distinctes : la frayeur engendrée chez lui par ses réflexions et ses rêves de la nuit, et le ferme propos de ne pas donner suite à sa provocation.

Il était encore dans son lit, toujours absorbé dans des pensées inquiètes et cherchant à sa querelle avec Blagomard une solution plus en rapport avec ses goûts pacifiques, lorsque Charles et Henri pénétrèrent chez lui. Il est bon de dire que Charles avait soumis ses projets à son ami, qui les avait adoptés ; que tous deux s'étaient longuement entretenus de Blagomard et de Coquibus, et que leur visite à ce dernier était la conséquence du plan concerté entre eux.

Comme Coquibus était pâle, sa chevelure hérissée et sa main tremblante, il offrait un spectacle tellement déplorable, que ni l'un ni l'autre ne purent retenir un cri involontaire.

– Bonjour, messieurs, bonjour ! articula Coquibus d'une voix sépulcrale.

Il fallait que le pauvre homme fût bien fortement accablé de préoccupations pénibles pour ne pas ajouter à son bonjour sa phrase habituelle : « L'appétit va bien ? »

– Vous paraissez fatigué, remarqua Charles. Est-ce que vous vous êtes amusé à faire des armes, cette nuit, pour vous refaire la main ?

– Des armes ! s'exclama Timoléon avec un geste d'horreur, Je n'ai jamais touché une épée de ma vie. Est-ce que vous croyez vraiment, messieurs, poursuivit le vieux garçon en broyant lentement ses paroles comme s'il avait eu à les faire sortir d'un moulin rouillé, qu'il est... indispensable... absolument indispensable de... d'aller... de se...

– Comment ! si nous le croyons ! répliqua Charles ; mais c'est de toute nécessité, n'est-ce pas, Henri ?

Celui-ci confirma l'opinion de son ami par un signe de tête des plus affirmatifs et un « certainement » articulé avec une grande énergie.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne pourrai jamais, murmura le pauvre Coquibus en défaillant.

– Allons donc ! Timoléon, fit Charles, soyez donc un homme, sacrédié ? Un duel n'est pas la mer à boire. Que va-t-on penser de vous dans la ville, si vous reculez, surtout après vous être avancé si fort ?

Coquibus s'était levé ; après avoir passé son pantalon, il s'était laissé tomber sur une chaise et, d'un air lamentable, il fixait sur les deux jeunes gens des regards étrangement désolés.

– Le fait est, reprit Henri, que M. Blagomard a gravement insulté votre fiancée, et vous devez, vous le futur, le mari pour ainsi dire, exiger une réparation éclatante. C'est un droit qui n'appartient qu'à vous. Ah ! si j'étais à votre place, je le réclamerais énergiquement.

– Blagomard a insulté... le croyez-vous ? balbutia Coquibus. Moi, je suis sûr qu'il a dit ça sans intention.

– Avec ou sans intention, il l'a dit, poursuivit Charles. La robe d'innocence de Suzette a été souillée, Coquibus. A vous de la laver.

Malgré toute la persistance que Coquibus mettait à les supplier de son œil abattu, les deux complices l'accablèrent d'une foule de raisons toutes également si concluantes, ils lui en jetèrent dans les jambes en si grande quantité, ils lui en chargèrent la tête, ils lui en mirent sur les bras tant et tant et de si excellente qualité, que le pauvre homme vit bien qu'il n'y avait plus à reculer et que la bataille avec Blagomard était inévitable.

– Du courage donc, morbleu ! s'écria Charles. C'est un petit moment désagréable à passer, voilà tout. D'abord, vous êtes l'offensé, vous avez donc le choix des armes. Prenez le pistolet, croyez-moi. A l'épée, on n'en meurt pas souvent, mais on s'attrape toujours ; un maladroit peut parfaitement vous embrocher ; tandis qu'au pistolet c'est une autre affaire : un homme est si petit !

– Et il y a tant de place autour ! prononça Henri. C'est bien le diable si l'on se touche !

– C'est que je suis bien plus gros que Blagomard, fit observer Coquibus tout éploré.

– Baste ! n'ayez donc pas peur, riposta Henri. Voyons, vous ne pouvez pas faire comme Blagomard qui, d'après ce que vous avez dit vous-même, a laissé insulter une femme et qui est aujourd'hui la risée de la ville. Et puis n'oubliez donc pas, sacrebleu ! qu'il s'agit de votre fiancée. Votre désertion aurait des suites incalculables, mon ami. D'ailleurs il n'est pas courageux, Blagomard, et sur le terrain il vous fera certainement des excuses.

– Vous croyez ?

– Je fais plus que de le croire, j'en suis certain.

– Allons, vous avez raison ; 'puisque'il n'y a pas moyen de faire autrement, je me décide, déclara enfin Coquibus, mais avec une intonation tremblante qui contrastait étrangement avec sa déclaration. Va pour le pistolet, si vous croyez qu'il n'y a pas de danger.

– A cet égard, soyez rassuré, dit Charles ; je vous aurai des pistolets qui ratent.

– Mais nous serons bien loin l'un de l'autre, n'est-ce pas ? vous me le promettez ?

– Oui, calmez-vous. Nous allons maintenant chez Blagomard poser les préliminaires de la rencontre. Henri sera votre témoin et moi celui de votre

adversaire ; tout se passera entre nous, et l'honneur de Suzette, votre fiancée et la cousine de mon ami, sera amplement purifié.

– Mais, au fait, insinua Coquibus, illuminé soudain par une idée heureuse et qui essaya de se raccrocher à une branche de salut, puisque M. Henri est le cousin de mademoiselle Coinchotte, pourquoi ne se bat-il pas à ma place ?

– Y songez-vous ? rétorqua Charles ; à votre place, vous qui allez être le mari ! Oh ! monsieur Coquibus ! seriez-vous un lâche ?... Mais c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

Il dit cela avec un grand air de reproche et un regard sévère dirigé, comme une pointe de stylet, sur le pâle visage de Coquibus.

– Allons ! puisque vous le voulez absolument. fit d'un ton soumis et avec un profond soupir Timoléon, qui commençait à avoir presque aussi peur de Charles que de Blagomard.

– Vous allez me laisser tout seul ? gémit-il quand il vit les deux amis se diriger vers la porte.

– Je vais revenir, répondit Henri et je ne vous quitterai plus.

– Oui, n'est-ce pas ?

Le pauvre homme, tout tremblant, sentait qu'il avait besoin d'un appui pour soutenir sa fibre guerrière toujours prête à s'évanouir.

On laissa le malheureux Timoléon achever de s'habiller, et les deux jeunes gens se rendirent de ce pas chez Blagomard.

Philopémen reçut les deux amis avec un tremblement nerveux.

– Ah ! balbutia-t-il, vous... venez... pour... pour... l'affaire ?

– Oui, monsieur, répliqua Charles. Vous avez gravement insulté une honnête jeune fille, et M. Coqui bus vous en demande réparation. Mais nous allons arranger ça en famille, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, c'est ça, en famille, dit Blagomard avec une lueur d'espoir.

– Voilà ! Vous vous battez au pistolet, à dix-huit pas. Si vous le voulez bien, j'aurai l'honneur de vous servir de témoin, car il n'est pas, nécessaire d'aggraver votre insulte d'hier en l'ébruitant davantage par la recherche d'un témoin nouveau.

– C'est ça que vous appelez arranger l'affaire en famille ! se récria Blagomard d'une voix altérée. Mais, messieurs, je vous jure que je n'avais

pas l'intention d'offenser mademoiselle Suzette.

– Nous n'en doutons pas, monsieur ; mais le mal est fait, il faut le réparer.

– Et puis je ne suis pas un spadassin, moi, messieurs ; je ne sais pas me battre.

– Vous n'avez qu'à appuyer sur la gâchette d'un pistolet, c'est bien facile.

– Facile... à dire, oui, objecta le statisticien, dont l'agitation était si profonde qu'il avait peine à parler. Ah ! si M. Coquibus n'en avait pas un aussi, lui, de pistolet, je tirerais bien, parbleu ! Ce n'est pas celui que j'aurai qui me gêne le plus, c'est celui qu'il aura.

– Réfléchissez un peu, monsieur Blagomard, dit Henri ; si vous refusez ce duel, après votre aventure de l'autre jour avec madame Beaupertuis, vous êtes à tout jamais déshonoré,

– Oui, je le sais bien, fit Blagomard de plus en plus lugubre ; mais une balle, c'est bien pis encore ; ça tue, cela, messieurs, ça tue !

– Baste ! répliqua Charles, vous êtes si mince, et il y a tant de place à côté ! Vous ne courez pas grand danger, alle ! Songez qu'il faut accepter ce duel pour laver votre réputation, pour vous réhabiliter dans opinion. Du reste, il n'est pas courageux, Coquibus, sur le terrain il vous fera certainement des excuses.

– Vous supposez qu'il en fera ?

– Il fera plus que d'en faire ; il les multipliera.

– Je dois ajouter, monsieur, dit Henri, qu'à titre de cousin de mademoiselle Coinchotte, si vous refusiez la réparation qu'attend M. Coquibus, je me substituerai à lui pour vous demander raison de vos paroles... Et je suis de première force à toutes les armes, monsieur.

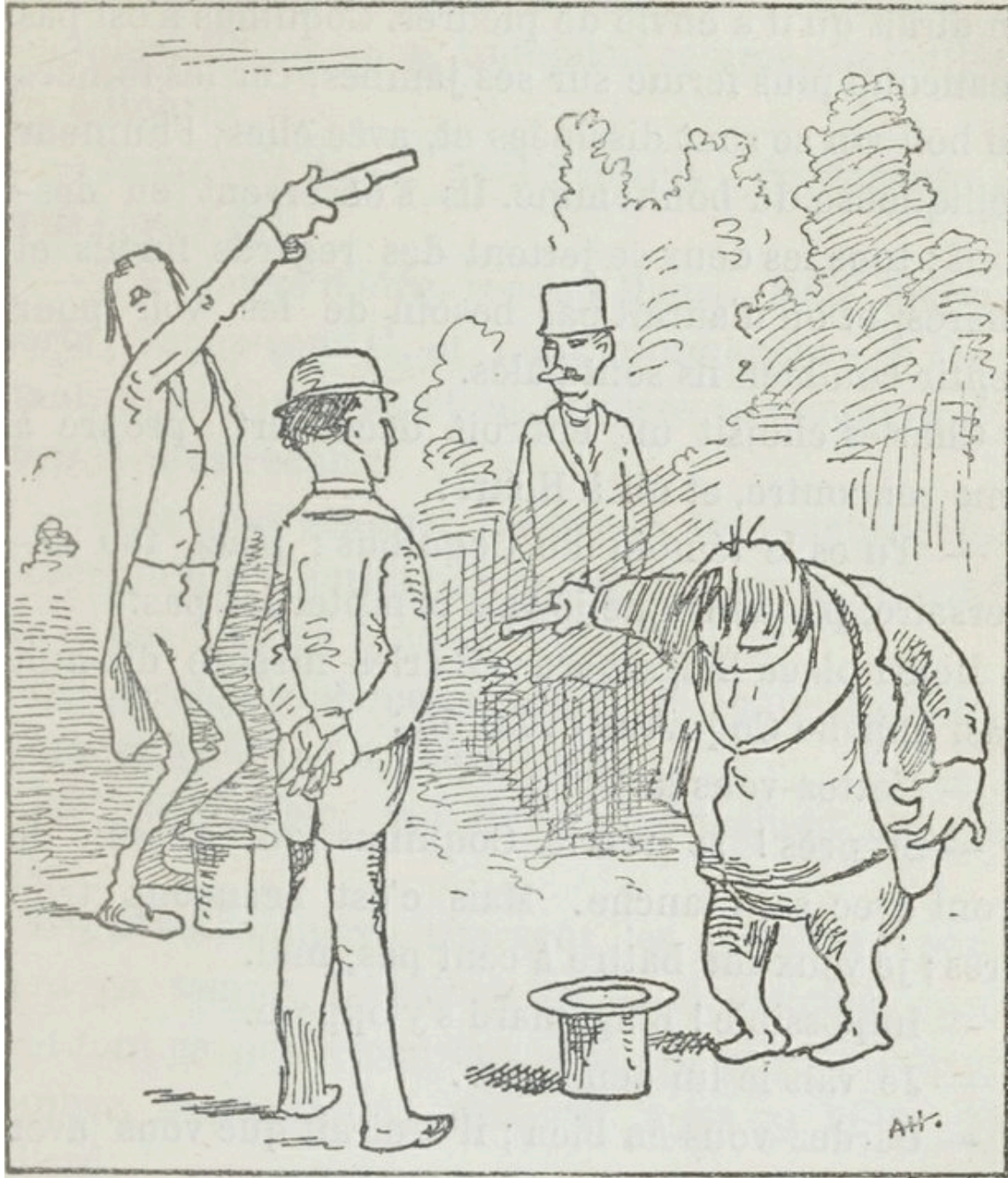
Ces mots, accompagnés d'un geste menaçant et prononcés d'un ton féroce, déterminent Philopémen à accepter le combat qu'on lui propose, car il préfère de beaucoup affronter le pacifique Coquibus plutôt que le terrible Henri.

D'une voix suppliante, il fait encore quelques timides observations, et sur l'assurance qu'on lui donne que l'affaire ne sera pas meurtrière, que tout ira bien et qu'il n'y a pas lieu de trembler si fort, surtout en présence d'un adversaire bien moins courageux que lui Blagomard, celui-ci devient plus

résigné. Le rendez-vous est fixé pour deux heures, à l'entrée d'un bois, au-dessus du petit village de Saint-Quentin, et Charles, qui ne veut pas non plus que Blagomard reste seul jusqu'à ce moment, parce qu'il craint de ne pas le retrouver, lui promet de revenir dans un très court instant pour ne plus le quitter jusqu'à la fin.

Henri déjeune avec Coquibus ; ce dernier, en l'absence des deux jeunes gens, avait fait son testament. Bien qu'on lui ait assuré qu'il ne courra pas grand danger, le vieux garçon n'en est pas moins dans des transes mortelles. Il mange à peine ; mais Henri le fait boire pour lui donner du cœur. En effet, le vin vieux réchauffe et ranime Coquibus, qui devient plus loquace d'abord, plus ferme ensuite, plus belliqueux enfin, au fur et à mesure qu'Henri remplit son verre, si bien qu'au dessert il en arrive à s'écrier :

– Qu'on se batte tout de suite ! Je veux me battre tout de suite !



Le duel. (Ch. XII)

Enfin l'heure vient de sonner aux horloges des clochers voisins ; Coquibus, Blagomard, Charles et Henri sont réunis à l'endroit convenu. Charles est muni d'une paire de vieux pistolets.

Blagomard est lugubre ; il a l'air d'un cadavre et on dirait qu'il a envie de pleurer. Coquibus n'est pas beaucoup plus ferme sur ses jambes, car les

fumées du bon vin se sont dissipées et, avec elles, l'humeur belliqueuse du bonhomme. Ils s'observent en dessous ; tous les deux se jettent des regards furtifs et effarés, et on n'aurait pas besoin de les voir pour sentir combien ils sont pâles.

Charles choisit un endroit découvert, propre à une rencontre, et dit à Henri :

– Tu es le témoin de Coquibus ; place ton adversaire, pendant que je vais compter les pas.

Henri place Blagomard ; Charles mesure dix-huit pas, appelle Coquibus et lui dit :

– Mettez-vous là.

– Si près ! se récrie Coquibus qui s'essuie le front avec sa manche. Mais c'est beaucoup trop près ; je veux me battre à cent pas, moi.

– Impossible ! Blagomard s'y oppose.

– Je vais le lui demander.

– Gardez-vous-en bien ; il croirait que vous avez peur.

– Mais vous m'aviez assuré qu'il ferait des excuses ? gémit le pauvre Timoléon.

– Il ne veut les faire qu'après. Allons, mettez-vous là et ne tremblez pas ; vous allez voir que c'est l'affaire d'une petite minute. Songez à votre mariage.

Pendant que ce colloque a lieu entre Charles et Coquibus, Philopémen, tremblant comme une feuille, dit à Henri :

– Je croyais que... qu'il y aurait... des excuses... vous l'aviez dit.

– Il a changé d'idée, répond Henri. Mais qu'importe ! Tenez-vous là, et nous commençons à l'instant. Réfléchissez que tout Auxerre se moquera de vous si vous reculez.

– Mais nous sommes beaucoup trop rapprochés. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de nous éloigner d'une centaine de mètres ?

Ces paroles, proférées avec un désespoir comique, tombent dans une oreille sourde.

– Inadmissible, fait Henri ; mon client s'y refuse.

Les deux compères chargent les pistolets ; pendant ce temps, Coquibus et le statisticien, qui font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas se laisser tomber,

se regardent avec des yeux en billes de billard.

Henri remet un pistolet à Blagomard, Charles donne l'autre à Coquibus, se place à une courte distance de lui et dit :

– Messieurs, au troisième coup qu'Henri frappera dans ses mains, tirez ensemble.

Les deux adversaires, à peu près convenablement placés par les témoins, étendent le bras et attendent ; Coquibus regarde la terre dans l'attitude désolée d'un condamné à mort, tandis que Blagomard lève vers le ciel des yeux hagards, comme s'il y cherchait le chemin que son âme envolée doit prendre tout à l'heure.

– Un ! dit Henri en frappant ses mains l'une contre l'autre.

– Deux !

– Trois !

Au coup de trois, les deux pistolets, qui ne sont chargés qu'à poudre, partent ensemble ; Charles lance vivement une guigne, dont il a préalablement enlevé le noyau, au beau milieu de la poitrine de Coquibus, sur le gilet blanc duquel apparaît alors une large tache rouge imitant le sang à s'y méprendre.

Coquibus, qui s'est senti touché et qui voit, sur son gilet, le jus de la guigne, se croit mortellement blessé et se laisse tomber sur son derrière en hurlant :

– Je suis mort !

Puis il ferme les yeux et s'évanouit.

Blagomard, qui voit du rouge sur la poitrine de Coquibus étendu par terre, croit avoir tué son adversaire. Il reste immobile, foudroyé, stupide ; puis, tout à coup, il laisse tomber son pistolet, pousse un grand cri, se retourne et enfile de toute la vitesse de ses grandes jambes la route d'Auxerre, pendant qu'Henri et Charles s'occupent du moribond.

XIII

COMME QUOI BLAGOMARD N'AURAIT PAS ÉTÉ
POURSUIVI PAR LE REMORDS ET N'AURAIT PAS PRIS LA
FUIITE S'IL AVAIT LU LE PRÉSENT CHAPITRE.

Lancé à fond de train dans une course insensée, Blagomard, l'œil égaré, la respiration sifflante, quitte la route et court à travers les sentiers, les prés et les champs, sans s'inquiéter des chemins tracés, sans autre préoccupation que celle de fuir, de s'éloigner au plus vite de l'endroit fatal où il a tué son ami ; car il n'y a pas à se le dissimuler, Coquibus est mort, il l'a vu tomber lourdement, la poitrine sanglante ; et cette pensée épouvantable, ancrée dans son esprit, le possède tout entier et court avec lui sans relâche.

Autour de lui, tous les objets, réels ou imaginaires, agités ou immobiles, prennent une voix formidable pour lui crier :

– Meurtrier, assassin, qu'as-tu fait de Coquibus ?

Bien que l'on soit en plein jour et que le soleil verse à flots son heureuse lumière, tout ce qu'il aperçoit sur sa route ne présente à son imagination affolée que des images terribles ; et il se sent de plus en plus envahir par un sentiment de terreur et d'épouvante qui l'ébranlé jusqu'au fond du cœur. C'est ainsi qu'un misérable mannequin, placé dans un cerisier pour effrayer les moineaux, lui fait faire un bond prodigieux, car il s' imagine que c'est un gendarme aposté là pour l'arrêter ; les branches d'arbre touffues et

frissonnant au vent, qui surplombent les bords du chemin, sont à ses yeux les bras de la justice étendus pour lui barrer le passage ; devant une mare, dont l'eau saumâtre reflète les rayons du soleil, ses cheveux se dressent sur sa tête et son sang se glace dans ses veines, car il croit voir dans cette eau, rougie par le soleil, le sang de Coquibus courant à côté de lui pour lui crier : « Assassin, meurtrier, qu'as-tu fait de Coquibus ? » Ces paroles sont tout autour de lui, dans le murmure des arbres, dans le son de la cloche du village voisin, dans le tintement de ses oreilles ; partout et toujours il entend mille voix qui lui crient :

– Meurtrier, assassin, qu'as-tu fait de Coquibus ?

Enfin il arrive à la ville ; il franchit le pont jeté sur l'Yonne, il choisit les rues les plus désertes, qu'il traverse, la tête basse, et il arrive à sa porte ; il entre brusquement, tire le verrou derrière lui, ouvre la trappe de sa cave, se précipite à travers les degrés et va se blottir dans le coin le plus sombre, espérant échapper à ses terreurs et au spectacle de Coquibus sanglant et couché par terre. Mais la vision l'a suivi, le cadavre de Coquibus est là, devant lui, et maintenant que Blagomard est enfoncé dans la solitude et les ténèbres, il est en proie à une terreur inexprimable, tremblant de tous ses membres, une sueur froide s'échappant de tous ses pores, jusqu'à ce que, fou d'épouvante, il se relève pour fuir les ténèbres ; mais, épuisé par tant d'alarmes, il tombe sur un tas de bouteilles et il perd connaissance.

Cependant Coquibus n'était pas mort. Couché sur l'herbe, avec sa terrible plaie sanguinolente au flanc... de son gilet, il n'était qu'évanoui. Charles et Henri, penchés sur lui et retenant avec peine une colossale envie de rire, lui jetaient au visage de l'eau qu'ils étaient allés puiser à un ruisseau voisin. – Ils avaient profité de son évanouissement pour bander avec des mouchoirs sa prétendue blessure.

Ranimé par les aspersions d'eau fraîche, Coquibus pousse un soupir qui paraît lui venir du bas-ventre, tant il est profond, puis il remue une jambe, allonge un bras et ouvre timidement un œil, qu'il referme aussitôt. Il se décide enfin à entr'ouvrir les deux yeux à la fois, arrête un instant son regard sur les jeunes gens, qui cessent de l'asperger quand ils le voient reprendre ses sens, les fixe avec étonnement et murmure d'une voix faible :

– Je ne suis pas mort ?

– Non, pas tout à fait, dit Charles en riant. Allons, revenez à vous ; nous avons pansé votre blessure, elle n'est pas bien grave.

A ce mot de blessure, Timoléon lève la tête, porte ses regards sur son gilet blanc et voit la large tache rouge que la guigney a imprimée en s'aplatissant ; un peu de la chair du fruit adhère encore à l'étoffe. Coquibus prend cela pour un caillot,

– Oh ! s'écrie-t-il, du sang coagulé !

Et il renverse la tête, comme s'il allait s'évanouir de nouveau.

– Rassurez-vous, lui dit Henri, ce ne sera rien ; aucun organe essentiel n'a été atteint.

– Alors je ne suis pas blessé mortellement ? soupire Coquibus qui ne paraît pas encore bien sûr d'être toujours de ce monde.

– Non, au contraire ; vous n'avez presque rien.

– Oh ! messieurs, dans quelle affaire vous m'avez entraîné !... Et Blgomard ? l'ai-je tué ?... est-il mort ?.. où est son cadavre ?

– Blgomard est loin, s'il court encore ; vous ne l'avez seulement pas touché, et quand il vous a vu tomber, il s'est enfui. Mais voyons, relevez-vous, appuyez-vous sur nous.

– C'est que ça va rouvrir ma blessure,

– Non, ne craignez rien.

– Ne craignez rien, ne craignez rien ! marmotte Coquibus, c'est bientôt dit. Tantôt vous m'aviez déjà dit de ne rien craindre, que je ne courrais pas de danger, et cependant j'ai été tué.

– Vous voyez bien que non, puisque vous parlez encore.

– Je ne vais jamais pouvoir marcher. Laissez-moi me reposer encore un peu.

Les deux jeunes gens soulèvent Coquibus, le mettent sur son séant et l'appuient contre un arbre.

– Aussi, poursuit le vieux garçon d'une voix toujours chevrotante, vous nous placez tout près l'un de l'autre, nez à nez ; ce n'est pas ce qui avait été convenu. Aïe ! le côté !

– Cela vous fait mal, hein ! dit Henri affectant un grand air d'intérêt.

– Pardie ! je voudrais bien vous y voir, vous, avec une balle dans le corps !

– Oui, mais vous devez être content, riposte Charles en s’asseyant sur l’herbe à côté du héros malgré lui ; on dira maintenant, en parlant de vous : « Le brave Coquibus, l’intrépide Coquibus. » Et Suzette, la charmante, la douce, la virginale Suzette ! elle est à vous, désormais.

– Je ne l’aurai fichtre ! pas volée.

– A présent que vous avez lavé son précieux honneur.

– Vous croyez ?

– Certainement.

– Ah ! alors, parce que je me suis battu avec Blagomard, qui avait confondu ma fiancée avec une pièce de canon, et que j’ai reçu une balle dans les côtes, l’honneur de mademoiselle Suzette est lavé ? Eh bien ! vous direz ce que vous voudrez, mais, entre nous, c’est une lessive dont je me serais bien passé.

Cette franche déclaration fait rire les compagnons de Coquibus, qui n’en poursuit pas moins :

– Et puisque c’est avec du sang que l’honneur se nettoie, j’aurais bien mieux aimé que ce fût avec celui de Blagomard plutôt qu’avec le mien.

– Le sort des armes vous a été contraire, c’est vrai, dit Henri en roulant une cigarette ; mais au moins vous avez la satisfaction d’avoir obtenu une réparation.

– Oui, mais en attendant, observe judicieusement Timoléon, c’est ma peau qui en a besoin d’une.

– Allons, voyons, dit Charles, nous ne pouvons pas rester ici toute la journée. Essayez de marcher un peu, ça ne vous fera pas de mal.

Les deux amis aident Coquibus à se relever, ils le prennent sous les bras, chacun d’un côté, pour soutenir ses pas ; mais avant ils ont eu soin de boutonner sa redingote sur son gilet, afin de cacher les traces du sang aux gens que l’on rencontrera en route.

Coquibus marche avec difficulté ; la peur qu’il a ressentie l’a privé d’une partie de ses forces, et le malheureux se croit positivement blessé. Soutenu par ses mystificateurs, qui continuent de jouer leur rôle avec un imperturbable sang-froid, Coquibus avance. On gagne ainsi un hameau peu éloigné. Là on demande à un paysan une voiture et un cheval. Nos trois

compagnons s'installent sur des bottes de paille, et on arrive à la maison de Coquibus.

On déshabille le blessé, on le met au lit, car le pauvre diable, brisé par tant d'émotions successives, est incapable de se tenir debout, et les terreurs de la nuit et de la matinée ont déterminé chez lui une indisposition réelle.

– Vous allez chercher un médecin, n'est-ce pas ? murmure-t-il d'une voix défaite.

– Sans doute, à l'instant I affirment les deux compères. En attendant, essayez de dormir un peu-

A présent que le blessé imaginaire est douillettement couché dans un bon lit, son bonnet de coton soigneusement rabattu sur ses oreilles ; que ses yeux se ferment à demi dans une douce somnolence produite par le demi-jour que tamisent les rideaux de la fenêtre discrètement tirés ; que son petit morceau de nez commence à bourdonner les premières notes d'un ronflement de bon augure ; à présent que Coquibus, perdant peu à peu le sentiment de sa blessure, se laisse gagner par un sommeil réparateur, retournons à Blgomard, que nous avons laissé dans sa cave.

La fraîcheur du lieu l'a bientôt tiré de son évanouissement ; il ouvre les yeux, il promène autour de lui des regards étonnés, inquiets ; il ne se souvient plus que c'est lui-même qui est venu se cacher là, et comme il est dans une complète obscurité et qu'il sent l'humidité de la pierre, soudain la mort de Coquibus lui revient à l'esprit, et il s' imagine qu'on l'a arrêté et que le voilà maintenant plongé dans un noir cachot.

Mais son illusion ne dure guère ; une odeur âcre de vin répandu lui monte aux narines, en même temps qu'une douleur aiguë à la fesse excite son attention. Il porte la main au siège de la douleur, il sent des bouteilles à côté de lui ; il se rappelle alors qu'il est venu dans sa cave, qu'il s'est évanoui, et il comprend qu'il s'est blessé le derrière en tombant sur des bouteilles.

Aussitôt les pensées se pressent en foule dans son ! cerveau ; Coquibus est mort de sa main, c'est un fait ? accompli, irrémédiable ; le désespoir le plus amer et tous les regrets du monde ne pourraient faire qu'il ne fût pas ; et la conséquence de ce fait, c'est que lui, Blgomard, le paisible Blgomard, connu jusqu'ici pour sa douceur extrême, Blgomard qui n'a jamais fait de mal à personne, va être poursuivi pour meurtre, recherché, arrêté,

emprisonné, condamné. Son arrestation, son jugement, rien désormais ne peut rendre la vie à sa victime, malheureusement, autrement il se sacrifierait volontiers ; dès lors, pourquoi attendrait-il que la justice vînt poser sa main de fer sur lui ?

La fuite, telle est la pensée finale qui lui apparaît, et c'est vers elle que vont tendre maintenant toutes ses facultés ; c'est l'exécution de cette résolution suprême qui absorbe toutes les ressources de son imagination, pour laquelle il est décidé à accomplir tout ce que son esprit, peu inventif cependant, lui suggérera, même les prodiges les plus étonnants.

Il remonte lentement l'escalier de sa cave, il rentre chez lui et s'enferme à double tour. Il panse d'abord la blessure qu'il s'est faite au derrière en tombant sur des bouteilles, blessure peu grave d'ailleurs ; il se promène ensuite quelque temps dans sa chambre, le bras gauche replié sur sa poitrine et le menton appuyé entre le pouce et l'index de sa main droite, dans l'attitude particulière à l'homme enfoncé jusqu'aux oreilles dans un abîme de réflexions.

– Oui, c'est cela, fait-il, après avoir mûrement pesé dans son esprit toutes les circonstances de son projet. C'est prudent et sûr.

Aussitôt il monte sur une chaise, il prend une toute petite valise placée au-dessus d'une armoire à linge, fourre dans cette valise une chemise, des chaussettes, quelques mouchoirs, de l'argent, différents menus objets, ferme et boucle le sac de cuir et le pose sur une table.

Il coupe rapidement ses cheveux aussi courts que possible, et rase avec soin son collier de barbe clairsemée. Il prend ensuite dans un tiroir un morceau de réglisse noire et le frotte vivement dans une soucoupe pleine d'eau, comme on fait d'un bâton d'encre de Chine, et quand il pense que la solution est arrivée à un degré de coloration suffisant, il se barbouille la figure et dissimule ainsi son horrible pâleur sous une couleur bistrée.

– Pauvre Coquibus ! murmure Blagomard en inspectant son travail de transformation d'un coup d'œil lancé à la glace. Du haut du ciel, ta demeure dernière, pardonne-moi, mon brave ami ; je ne l'ai pas fait exprès, va ! D'abord je ne voulais pas me battre, moi, et sans ces maudits ferrailleurs de Parisiens. Oh ! non, le duel, ça ne me va pas. On sait bien que sur cent duels il faut compter une moyenne de.

Mais sentant qu'il va se perdre encore dans ses insondables calculs, il se hâte de terminer ses préparatifs. Il endosse une étroite et longue redingote, mise au rebut depuis longtemps, qui colle sur son dos et sur ses deux longues jambes à la façon d'une soutane ou d'un fourreau de parapluie, enveloppe son cou d'une immense cravate destinée à cacher le plus possible le bas de sa figure, et choisit parmi la collection de ses coiffures une vieille casquette à visière ébréchée, qu'il ne met que chez lui, quand il est souffrant. Ainsi fagoté, il se regarde dans sa glace et se trouve satisfait de sa transformation.

Il n'a plus qu'à partir. Il enfonce sa casquette sur ses yeux, prend sa valise, baisse la tête de manière à enfouir tout ce qu'il peut de sa figure dans sa vaste cravate, et sort de chez lui après s'être assuré qu'il n'était pas observé.

Le soleil achevait de s'éteindre, et le soir tombait sur la ville, coïncidence heureuse, qui favorisait la fuite.

Il rase les maisons, choisit les rues les plus écartées et gagne la route de Monéteau. Blagomard veut prendre le chemin de fer, mais non pas à la gare d'Auxerre, où il pourrait être reconnu et arrêté ; il se dirige donc à pied vers la gare voisine, Monéteau, situé à une lieue plus loin. Arrivé là, il prend un billet pour Paris et se promène sur le quai en attendant le train.

Une cloche sonne, les employés courent, appellent, donnent des ordres, un grand remue-ménage se fait dans la gare ; c'est le train qui arrive. –

Blagomard va pour s'approcher, lorsqu'il aperçoit deux gendarmes penchés aux portières d'un wagon. Assailli par les incessantes terreurs d'une conscience troublée, Blagomard croit que ces deux gendarmes sont à sa poursuite, il est convaincu qu'on le cherche et, au lieu de monter dans le train, il sort précipitamment de la gare et se jette de nouveau à travers champs.

Un employé qui le voit fuir ainsi avec une valise à la main croit que c'est un homme qui vient de voler un colis, et s'élance à ses trousses en criant :

– Au voleur !

Mais les ombres du soir couvrent la campagne, il est tard déjà, les champs sont déserts, et l'employé crie vainement : « Au voleur ! » nul ne peut l'entendre, et bientôt Blagomard disparaît dans la nuit.

Quand il voit qu'il n'est plus poursuivi, le statisticien s'arrête près d'un épais fourré ; il est essoufflé, haletant, épuisé, il n'en peut plus ; il se couche à l'abri du feuillage et il ne tarde pas à s'endormir, écrasé de fatigue et d'émotions.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, que Blagomard dormait encore.

Il dormait encore, lorsqu'un chien velu, crotté, efflanqué, le compagnon de quelque pauvre voyageur qui passait non loin de là, s'approcha de l'endroit où reposait le fugitif, et, après avoir flairé et reflairé Blagomard, l'outragea en faisant contre son dos ce que les chiens mal élevés ont l'habitude de faire au coin des bornes.

Le chien s'éloigna.

Une sensation de chaleur inusitée réveilla le dormeur. En ouvrant les yeux, Blagomard sentit qu'il avait le dos et le bas des reins tout mouillés ; il pensa immédiatement que sa blessure s'était rouverte et que le sang l'inondait. Aussitôt, nouvelles angoisses : le malheureux est convaincu qu'il perd tout son sang ; et comme il n'ose pas s'assurer de la grandeur du mal, parce qu'il craint de le voir trop considérable. son épouvante se prolonge, jusqu'à ce qu'il se décide à porter un doigt investigateur du côté de son derrière inondé, doigt qu'il soumet ensuite à l'inspection de ses deux yeux et qu'il reporte finalement sous son nez camard ; et seulement alors une partie de la vérité lui apparaît : ce n'est pas du sang, mais ça sent mauvais.

Rassuré du côté de sa blessure, il se lève, et ses remords et ses terreurs se réveillent en même temps.

– Je crois bien que j'ai été reconnu hier soir, se dit-il ; je ne suis pas encore assez déguisé. Dans tous les cas, je ferai bien de ne pas m'aventurer sur la ligne ferrée ; on doit m'y guetter.

Comme il marchait, indécis sur ce qu'il devait faire, il aperçut, derrière un buisson qui bordait un champ, une brouette et une bêche, qu'on avait laissées là, la veille au soir, sans doute afin d'éviter de les ramener le lendemain pour continuer les travaux commencés.

Une idée traversa le cerveau de Blagomard. Il ôta sa redingote et son gilet, qu'il déposa dans la brouette à côté de sa valise, ramassa une forte brassée de bois mort qu'il jeta par-dessus, et se baissa pour saisir les brancards de la brouette.

Mais une réflexion l'arrêta :

– Non, dit-il, ne joignons pas le vol à l'assassinat.

Et, sur ces mots, il tira vingt francs de sa poche, les posa bien en évidence sur le fer de la bêche couchée à terre, afin d'indemniser le propriétaire de la brouette ; puis, sous ce nouveau travestissement, c'est-à-dire en manches de chemise, la peau brunie par la réglisse, ce qui pouvait à la rigueur passer pour le hâle, il reprit la brouette et continua sa route avec les allures tranquilles d'un homme des environs, occupé à transporter chez lui du bois mort qu'il vient de recueillir dans son verger.

XIV

SUITE DU PRÉCÉDENT. – RUMEUR PUBLIQUE. – AFFAIRES DE CŒUR.

Le jovial docteur Tournesol a été mis dans le secret du duel à la guigne, car c'est lui qui soigne le blessé. Le nouveau système de projectile imaginé par le comédien l'a beaucoup diverti, et il est entré tout de suite de bon cœur dans le complot.

Après deux ou trois jours de réelle indisposition, déterminée par la violence des émotions ressenties, Coquibus jouissait d'une aussi excellente santé que vous pourriez le souhaiter pour vous-même ; néanmoins, comme le docteur, pour prolonger sa convalescence, lui a recommandé les plus grands ménagements et le repos le plus absolu, ces prescriptions, jointes à la présence d'une immense bande de toile dont on a eu soin de lui entourer le corps, font croire au malade qu'il n'est pas encore hors de danger, et il obéit avec une foi aveugle à tout ce qu'on exige de lui.

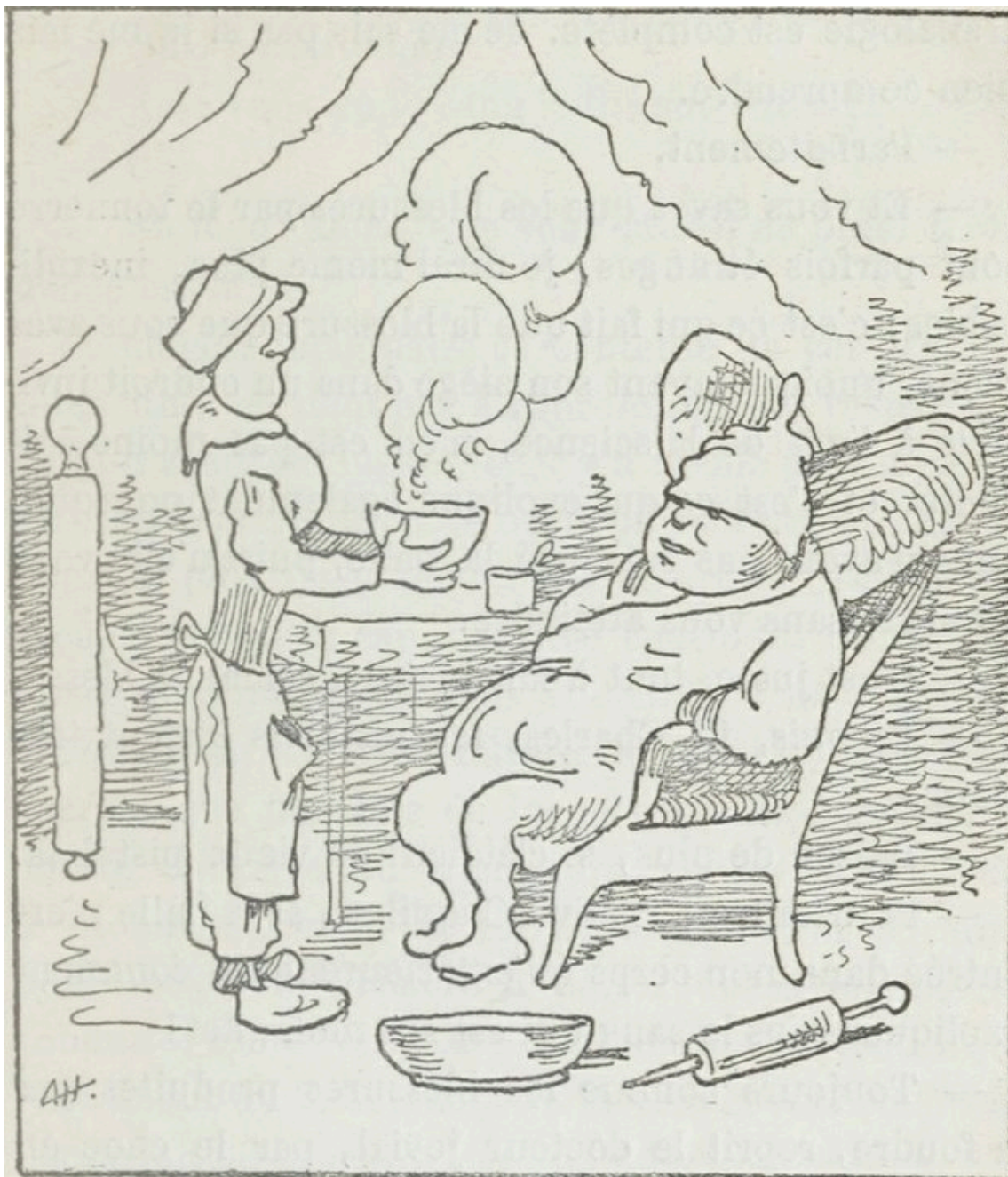
Toutefois il y a une circonstance qui ne laisse pas de le surprendre, et dont il cherche l'explication ; il y a du sang après son gilet, il y a même un trou, – car Charles, mettant à profit le sommeil du malade, avait eu la précaution d'en pratiquer un lui-même à l'endroit du gilet touché par la guigne, – et cependant on ne voit pas une goutte de sang sur sa chemise, la chemise n'est pas percée et la blessure elle-même, qu'il a voulu voir,

malgré les instances de Charles, est tellement peu apparente, qu'il n'en découvre pas la trace.

Mais les mystificateurs ne se laissent pas démonter pour si peu, et, avec le caractère crédule qu'on lui connaît, on lui donne aisément les meilleures explications.

– Votre blessure n'est pas une blessure interne, lui dit le jovial docteur ; vous n'avez été que touché par le projectile, mais non perforé ; autrement, mon bon monsieur, vous seriez un homme mort à l'heure qu'il est.

– Ah ! saprédié ! fait Coquibus avec un frisson ; c'est heureux. – Puis, après une demi-minute de réflexion : – Cependant mon gilet a été percé, et pas ma chemise ; comment arrangez-vous ça, docteur ?



M. Coquibus se remet des suites de sa blessure. (Ch. XIV.)

– C’est bien simple : les armes à feu produisent les mêmes effets que la foudre, et la preuve, c’est qu’on dit bien, en parlant de quelqu’un qui a reçu un coup d’arme à feu : « Il est tombé foudroyé ; » de même qu’on dit également : « foudroyé par le tonnerre. »

L’analogie est complète. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

– Parfaitement.

– Et vous savez que les blessures par le tonnerre sont parfois étranges, je dirai même plus, inexplicables ; c’est ce qui fait que la blessure que vous avez reçue, quoique ayant son siège dans un endroit invisible à l’œil de la science, n’en est pas moins évidente ; et c’est ce qui explique également pourquoi nous n’avons pas retrouvé la balle, puisqu’elle vous a touché sans vous atteindre.

– C’est juste, tout à fait juste ! déclara le blessé.

– Et puis, fit Charles, les pistolets étaient très vieux.

– Raison de plus, si c’étaient de vieux pistolets.

– Pourtant, poursuivit Coquibus, si la balle n’est entrée dans mon corps qu’extérieurement, comment expliquez-vous le sang qui est sur mon gilet !

– Toujours comme les blessures produites par la foudre, reprit le docteur jovial, par le choc en retour ; c’est ce qu’en médecine nous appelons une blessure à effet rétrospectif. Ce sont là, mon cher monsieur Coquibus, des mystères que la science n’est pas encore parvenue à expliquer.

– Cependant... articula Coquibus.

– Il n’y a pas de cependant, riposta le docteur. Avez-vous senti le coup ?

– Oui, parfaitement.

– Avez-vous vu le sang jaillir sur votre gilet ?

– Oui.

– Eh bien ! alors, que vous faut-il de plus ? L’évidence est là.

Le malade imaginaire se contente de ces explications, qu’il ne tient pas à approfondir, du reste. Il lui suffit d’avoir été blessé, et il y a même gros à parier qu’il ne voudrait pas pour beaucoup d’argent, et même pour le plus beau melon des environs, n’avoir pas reçu sa blessure ; car il trouve charmant de se prélasser douillettement dans sa chambre, de grignoter du matin au soir les confitures et les mille raffineries sucrées que ne cesse de lui envoyer madame Coinchotte, d’être rendu intéressant, de savoir que tout le monde s’occupe de lui dans la ville et en aura pour longtemps encore à parler de sa valeureuse conduite, et de recevoir enfin nombre de visites qui l’accablent de témoignages d’intérêt et lui procurent l’occasion de discourir sur son duel avec orgueil.

Madame Coinchotte ne manque pas un seul jour de venir voir l'intéressant malade ; elle amène aussi Suzette, mais rarement, car il ne faut pas établir une intimité trop fréquente entre « une jeune personne innocente » et un homme, même quand cet homme doit être le mari de la jeune personne et qu'il a reçu une balle de pistolet dans les côtes pour l'honneur de sa belle ; ses principes sévères le veulent ainsi. Mais elle dépense pour Coquibus toute la somme d'amabilité dont son caractère la rend susceptible ; elle l'appelle à chaque instant « mon gendre », même devant des visiteurs ; elle est allée jusqu'à le presser de se rétablir bien vite, afin de ne pas différer plus longtemps le mariage ; et après cette délicieuse promesse, qui a fait bondir de joie le cœur et surtout l'estomac du vieux garçon, elle a embrassé le malade sur les deux joues, ce dont pourraient se convaincre les personnes qui en douteraient, à la simple inspection de deux petites taches brunes que le nez de madame Coinchotte a déposées à l'état liquide sur le visage de Coquibus.

Le secret de la guigne a été fidèlement gardé ; personne autre que le docteur Tournesol n'a été mis dans la confidence par nos deux mystificateurs, et tout le monde dans la ville est parfaitement convaincu que le prétendu de Suzette Coinchotte a eu un vrai duel, avec des balles authentiques en plomb véritable, et a reçu une vraie blessure.

Savez-vous bien qu'un duel, dans une petite ville de province, n'est pas chose banale, là où l'événement le plus insignifiant est discuté, commenté de toutes les façons, pressuré comme un citron, jusqu'à ce qu'on en ait exprimé tout ce qu'il contient, et souvent même davantage.

Quand par hasard un incident de quelque importance se présente, vite on s'en empare et il fournit aux langues actives de la localité un canevas illimité, où se brode, au milieu des arabesques d'une fantaisie étonnante, tout un enchevêtrement de conjectures, j'appréciations et de divagations à perte de vue.

Sous ce rapport, Auxerre n'est ni meilleur ni plus mauvais que n'importe quelle autre petite ville de n'importe quel autre département, dont on tirerait le nom au hasard dans un chapeau ; les langues n'y sont ni mieux ni plus mal affilées qu'ailleurs, et les femmes y sont tout aussi curieuses et bavardes, mais non davantage toutefois, que dans toute autre localité que

vous pourriez citer. Donc on ne parle plus à Auxerre que du duel de Coquibus et de Blagomard ; c'est le thème inépuisable de toutes les conversations, dans la rue et dans les maisons, autour des tables d'hôte, sur les bancs des jardins, sous tous les arbres des promenades et surtout, quand vient le soir, sur le seuil de toutes les portes.

Depuis l'événement, ce pauvre malheureux duel a été discuté, interprété par une partie notable de la population. Pas un bavard qui n'en ait fait l'autopsie, On l'a déjà raconté de cent manières différentes, dont pas une n'est la bonne, puisque personne ne connaît l'histoire de la guigne ; on l'a commenté de cent autres, on a trouvé mille et une causes diverses à la rencontre et l'on en a tiré un nombre de conclusions à faire frémir la mémoire du statisticien Blagomard. On écrirait, avec tout ce qui s'est dit sur cet infortuné duel, comme cela, le soir, à la fraîche, sur le seuil des portes, des volumes énormes, dans lesquels l'amateur d'aventures pourrait trouver des éléments suffisants pour échafauder plus de duels qu'il n'y en a peut-être dans la collection complète des œuvres d'Alexandre Dumas.

La disparition de Blagomard est également une source abondante de discours, et les imaginations se sont, à ce propos, jetées éperdument dans un océan de conjectures dont la sonde la plus téméraire ne saurait mesurer la profondeur. Cette disparition mystérieuse et soudaine fait d'ailleurs partie intégrante du récit du duel, et il n'y a peut-être pas huit personnes, à Auxerre et dans les faubourgs, qui n'aient émis une opinion circonstancielle et apporté leur pierre à l'édifice commun des suppositions.

Mais malgré l'inimaginable quantité de paroles dépensées à cette occasion, nul n'a le mot de l'énigme, personne ne connaît le sort du statisticien. Il y a là un point d'interrogation immense suspendu sur la ville. Ces mots : « Qu'est devenu Blagomard ? » voltigent dans l'air, rampent sur les trottoirs étroits, quissent dans les feuilles des arbres, se glissent sous les portes, entrent par les fenêtres ouvertes, pénètrent par le trou des serrures, et ne produisent, dans toute cette agitation qu'ils soulèvent, pas la moindre apparence de lumière.

Une chose seule apparaît clairement, lucide et indéniable : Philopémen Blagomard a disparu, et Philopémen Blagomard est introuvable. Mais pourquoi a-t-il disparu ? Où est-il ? quelle retraite abrite son grand corps ?

Est-il mort ou vivant ? S'il est mort, pourquoi ne retrouve-t-on pas son cadavre ? Toutes ces questions, et bien d'autres encore, se pressent sur les lèvres de chacun, et impriment aux langues une extraordinaire activité. D'autre part, pourquoi encore serait-il mort ? Serait-ce suicide, accident ou crime ? Certes, il y a là un mystère, et on s'étonne que l'autorité judiciaire ne s'en soit pas émue ; mais il faut croire que l'autorité n'a rien vu dans tout ce bruit qui méritât son attention, ou bien les investigations, auxquelles elle s'est sans doute livrée, lui ont-elles appris qu'il n'y avait pas autrement à s'émouvoir sur le sort de Blagomard, pas plus que sur la blessure de Coquibus.

Coquibus, lui aussi, s'inquiète de Blagomard, et à présent que la dette d'honneur a été payée, il voudrait le voir, lui serrer la main. Il dit, avec cet air fanfaron qui grandit peu à peu chez lui, depuis qu'il s'est battu et qu'il a été blessé :

– Eh ! sacrédié ! ce n'est pas parce que deux braves se donnent un coup de torchon qu'ils en sont plus mauvais amis ; ça me ferait plaisir de le voir, moi, ce farceur-là.

Et il faut voir comme, en disant cela, Coquibus fait rouler les *r* dans sa gorge.

Les deux amis, seuls, ne sont pas inquiets sur le sort du statisticien ; ils savent parfaitement que ce n'est pas un homme aussi démesurément poltron que Blagomard qui prendra le parti de finir par une mort violente, et ils ont la conviction qu'il attend quelque part, dans l'ombre, que le bruit de cette déplorable affaire soit apaisé.

Mais, aussi ignorants que tout le monde de l'endroit où se cache Blagomard, il ne leur est pas possible de fournir à Coquibus le moindre renseignement.

Pendant que Coquibus garde la chambre, gorgé de tendresses et de chattering par sa future belle-mère, et que les bruits les plus contradictoires courent la ville, Henri a fait à la belle Pauline une cour assidue ; il a pressé nombre de fois une main tiède et tendrement agitée, il a cueilli plusieurs baisers sur des lèvres plus rouges et plus fraîches que la fleur de la pivoine, mais là se sont arrêtés ses progrès, car c'est à peine s'il a pu se trouver seul

avec madame Beaupertuis dans deux ou trois rencontres seulement et pendant quelques instants trop courts.

Mais une après-midi, c'est le troisième jour après le fameux duel, Henri, venant du dehors, grimpe l'escalier de l'appartement qui a été mis à leur disposition par Coquibus, et s'élance dans la chambre où Charles, étendu sur un canapé dans les douceurs de la ligne horizontale, était occupé à chasser devant lui les bouffées de fumée qu'il tirait nonchalamment de sa pipe.

– Mon cher, lui dit Henri sans autre préambule, il faut que tu me rendes un service.

– Tout de suite, répond l'artiste en se mettant sur son séant. Parle ; quel service Oreste exige-t-il de son Pylade ?

– Un hasard vient de m'apprendre que la bonne des Beaupertuis va voir sa mère ce soir, dans un village ici près. Il faut donc que tu trouves le moyen d'éloigner Beaupertuis, de le retenir deux heures hors de chez lui, afin que je puisse voir Pauline seule.

– C'est cela ; et pendant que M. Henri Moutonnier roucoulera aux pieds de sa belle des virelais d'amour, son ami Charles.

– Mais, mon ami, songe donc, deux heures avec Pauline ! avec Pauline à qui je n'ai encore pu communiquer qu'une faible partie de mon amour immense ! Et j'ai tant de choses à lui dire ! Il me faut mes deux heures, deux heures de paradis terrestre.

– Tu es bon, toi ! réplique Charles ; mais comment veux-tu que je m'y prenne pour escamoter un mari pendant deux heures ?

– Je n'en sais rien, mon petit Charlot ; mais tu es si ingénieux, tu as l'imagination si fertile !

– C'est ça, essaie de me corrompre par une basse flatterie, affreux courtisan... Enfin, si tu es bien sage jusqu'à ce soir, si tu ne me casses pas la tête en me rabâchant pour la cent et unième fois les charmes de la jolie, de la séduisante, de l'enivrante madame Beaupertuis, eh bien ! alors, mais seulement alors, je ferai en sorte que tu aies les deux heures de paradis nécessaires à ton honneur. Pour quand te lés faut-il, ces deux heures de paradis terrestre ?

– Ce soir, de huit à dix.

Après le dîner, pris chez madame Coinchotte, pendant lequel Henri, tout occupé de ses projets du soir, montre Une impatience mal déguisée et donne des preuves d'une distraction portée à ses dernières limites, les deux jeunes gens rentrent chez eux.

Huit heures sonnèrent enfin, et le marteau n'avait pas encore frappé le dernier coup que Charles était déjà parti ; son moyen était trouvé pour éloigner Beaupertuis. Henri resta dans l'appartement et se mit à la fenêtre, derrière les persiennes fermées, de manière à voir sur l'avenue sans être vu lui-même. Pour assurer la réussite du plan de son ami, il ne devait sortir que lorsqu'il aurait vu Charles, accompagné de Beaupertuis, passer devant la maison de Coquibus.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées, lorsque Henri se retira de la fenêtre, prit son chapeau, dégringola l'escalier et s'éloigna rapidement ; il avait vu Charles et Beaupertuis longer la promenade en marchant fort vite, et il s'était empressé d'aller rejoindre la belle Pauline restée seule au logis.

Il passe par les derrières, traverse la haie du jardin, et le voilà dans le salon, où madame Beaupertuis, accoudée à la fenêtre, pensait à lui peut-être, mais à coup sûr ne l'attendait pas. D'un bond, il est aux pieds de celle qu'il aime, et avant que Pauline soit revenue de la surprise que lui a causée cette brusque entrée, il a saisi ses deux mains, qu'il couvre d'ardents baisers.

– Henri ! mon Dieu ! s'écrie madame Beaupertuis, c'est vous !... mais mon mari...

– Je sais qu'il n'est pas ici, fait Henri entre deux baisers.

– Mais s'il rentrait ?...

– Ne craignez rien, mon ange ; il ne sera pas ici avant deux heures. Charles s'en est chargé.

– Comment ! articule Pauline étonnée. Mais alors... M. Charles... vous lui avez donc dit... ?

– Il le fallait bien.

– Indiscret !

Henri obtient un prompt pardon, quoiqu'il n'ait pas dit un seul mot pour le demander ; mais ses actions, paraît-il, valent mieux que des paroles, et madame Beaupertuis ne peut garder rancune à un joli garçon de vingt-trois

ans tout féru d'amour, dont les arguments, pour être silencieux, n'en sont pas moins bien autrement concluants que tous les discours du monde.

XV

COMMENT M. BEAUPERTUIS, QUI CROYAIT TROUVER UN PENDU, RENCONTRA DES COUPS DE BATON

Charles avait usé, pour décider le mari de madame Beaupertuis à s'éloigner de chez lui, d'un stratagème bien simple, pour lequel il n'avait pas dépensé un grand effort d'imagination.

En arrivant chez Beaupertuis, il avait pris cet air essoufflé des gens qui ont marché très vite, porteurs de quelque nouvelle importante, et il avait dit à l'ex-moutardier, sans vouloir même prendre le temps de s'asseoir :

– Monsieur Beaupertuis, je viens vous chercher. Figurez-vous que tout à l'heure j'ai rencontré un paysan qui courait comme un fou ; je lui ai demandé ce qu'il avait, il m'a répondu qu'il venait d'apercevoir, dans un petit bouquet de bois, ici près, le corps d'un pendu accroché à un arbre. Henri est sorti, je ne sais où le trouver ; j'ai pensé à vous, je suis venu vous prendre, afin que nous nous assurions si par hasard ce pendu ne serait pas le pauvre Blagomard.

– Comment donc ! repartit Beaupertuis, mais je cours avec vous... Ce pauvre diable de Blagomard !.... Vous savez où c'est ?

– A peu près ; je me suis fait indiquer la direction par le paysan.

Beaupertuis sort vivement avec le jeune homme ; celui ci le fait passer à la porte Chante-Pinot, devant la maison de Coquibus, où Henri, caché

derrière ses persiennes, guette leur sortie ; il s'engage avec Cyprien dans le faubourg Saint-Amatre, et tous deux se trouvent bientôt en pleine campagne, poursuivant leur course d'un pas rapide.

Sous un admirable ciel parsemé de délicieux petits nuages roses, qui se dissipaient comme une légère fumée pour se reformer un peu plus loin, les feux du jour s'éteignaient peu à peu dans l'adorable clair-obscur d'une belle soirée ; le calme solennel de la nature en repos, calme inconnu de l'habitant des grandes villes, s'étendait sur les coteaux et sur la plaine ; la nuit s'approchait insensiblement, belle, douce et sereine.

– Ce pauvre Blagomard ! fait Beaupertuis, je ne serais pas surpris, tout de même, qu'il se fût suicidé. Écoutez donc, quand on croit avoir la mort d'un homme sur la conscience, ça doit faire un drôle d'effet. Peut-être pas pour vous : un officier de marine, ça en a vu bien d'autres ; mais un simple bourgeois comme Blagomard...

– Que diable me chante-t-il là avec son officier de marine ? se dit en lui-même le jeune homme, incapable de comprendre pourquoi son compagnon le décore de ce titre. Puis tout haut : – Ohh ! mon cher monsieur, que l'on soit marin ou paisible bourgeois, c'est toujours une triste chose que de tuer un homme.

Il y a déjà longtemps que l'on marche ; on est très loin de la ville. Charles remarque à une cinquantaine de pas un petit fourré d'arbres qui se dresse à une faible distance de la route ; il pense qu'en allant jusque-là, en s'arrêtant quelques instants sous les arbres, et en retournant ensuite à Auxerre sans trop se presser, cela sera plus que suffisant pour laisser à Henri les deux heures qu'il a demandées ; il dit donc à Beaupertuis :

– Tenez, voilà l'endroit que le paysan m'a indiqué.

– Là ? cette poignée d'arbres ?

– Parfaitement. Du reste, il n'y a pas à se tromper, il n'y a pas d'autres taillis un peu épais par ici, au bord de la route.

Les deux compagnons quittent le chemin, avancent sous les arbres, qui sont des arbres à fruits, et aperçoivent, à la grande surprise du comédien, un homme perché et immobile dans les branches d'un cerisier.

– Par exemple ! murmura Charles entre ses dents ; est-ce que par hasard j'aurais dit la vérité sans le savoir ? Ce serait fort.

Cyprien qui voit la silhouette d'un corps immobile se détacher en noir dans les branches de l'arbre, sur le fond pur du ciel, croit tout de suite que c'est le pendu dont lui a parlé son jeune compagnon ; il s'élance vers le cerisier ; mais comme il va toucher au tronc de l'arbre, l'homme, qui se retient aux branches, saute à terre, un bâton à la main, et frappe à grands coups sur les épaules de Beaupertuis en criant :

– Ah ! coquin, ah ! brigand, c'est donc toi qui viens me voler mes cerises ! Tiens, filo ! tiens, forçat ! tiens, malhonnête !

Beaupertuis hurle sous la grêle de coups que l'autre lui décharge libéralement sur le dos. Charles se précipite à son secours et arrache le bâton des mains de l'inconnu. Alors on s'explique.

– Pourquoi tapez-vous comme un aveugle sur les gens qui ne vous ont rien fait ? rugit Beaupertuis hors de lui.

– Ce n'est donc pas vous qui venez me voler mes cerises toutes les nuits ? fait le paysan.

– Pour qui nous prenez-vous ? riposte Charles. Est-ce que nous avons l'air de deux voleurs ?

– Mon Dieu ! voilà, reprend le paysan. Depuis quelque temps jem'aperçois qu'on me vole toutes mes cerises. Bon ! que je me fais, je vas me mettre en faction, et gare à mon voleur ! Voilà trois nuits que je monte la garde sans voir personne, quand tout à l'heure je vous aperçois que vous courez dans mes arbres et que vous approchez de mon cerisier. Bon ! que je me fais, c'est mon voleur. Et, ma foi ! sans faire ni une ni deux, je saute en bas et je t'en tape ; et j'y allais de bon cœur.

– Je m'en suis, pardieu, bien aperçu, articule Beaupertuis, qui se frictionne les épaules. Vous n'y alliez pas de main morte.

De leur côté, les deux compagnons racontent que s'ils se sont approchés du cerisier, c'est parce qu'ils sont à la recherche d'un ami qu'on leur a dit être pendu à un arbre dans les environs et que, apercevant une forme humaine dans les arbres, ils ont cru être en présence du cadavre de leur malheureux ami.

Après ces explications qui satisfont tout le monde, sans diminuer en rien la valeur des coups de bâton reçus par Beaupertuis, le paysan fait toutes sortes d'excuses à ce dernier, en regrettant bien de l'avoir tapé si fort et

surtout si malàpropos, puis il remonte dans son cerisier avec sa trique, et nos deux explorateurs reprennent le chemin de la ville,

– Eh bien ! dit Beaupertuis, malgré les coups de cette brute, je suis bien content néanmoins que votre paysan se soit trompé et que nous n’ayons pas trouvé Blgomard pendu.

– Mon cher monsieur Beaupertuis, fit Charles d’un petit air hypocrite, je suis extrêmement désolé de toute cette aventure, croyez-le bien ; c’est moi qui suis la cause involontaire des coups de bâton que..,

– Laissez donc ! interrompit son compagnon, ce ne sera rien, quoiqu’il tapât comme un butor qu’il est, cet animal-là. Cependant je ne pouvais pas me fâcher, n’est-il pas vrai ? car, après tout, il était dans son droit, cet homme, puisqu’on lui vole ses cerises. Mais c’est égal, il y allait bon train ; je parie que j’ai le dos tout bleu.

– Vraiment, je suis peiné.... insinua le jeune homme.

– C’est bon, ne vous tourmentez pas et parlons d’autre chose. Quelle belle soirée, hein ! La mer doit être magnifique par un temps comme celui-là. Vous devez beaucoup aimer la mer, n’est-ce pas ?

– Ah ça ! murmura Charles tout bas, qu’est-ce qu’il a donc à me parler toujours de la mer ?

Et tout haut :

– Beaucoup ; c’est un spectacle grandiose et plein de majesté, dont on ne se lasse jamais.

– Mais dites-moi, poursuivit Beaupertuis qui, considérant plus que jamais le jeune homme comme un officier de marine, tenait absolument à le questionner sur ses voyages, vous avez beaucoup couru la mer. J’aimerais bien faire aussi un voyage sur mer, c’est-à-dire en avoir fait un, en être revenu, car l’eau me fait peur.

Alors Charles, comprenant enfin que son compagnon le prenait décidément pour un navigateur, se mit à raconter au naïf Beaupertuis toutes sortes d’aventures les plus invraisemblables, accompagnées d’un luxe de détails inouïs, que l’autre gobait avec avidité. Puis la conversation s’égarait vers d’autres sujets et l’on en vint à parler d’Henri Moutonnier.

– Quel charmant garçon ! avança Beaupertuis

– Et doux ! dit Charles.

– Et timide ! continua Cyprien.

– Et sage ! poursuivit le bon apôtre. Une vraie demoiselle. Vous ne croiriez pas, monsieur Beaupertuis, qu’Henri n’a jamais eu de maîtresse ?

– Pas possible ! à vingt-trois ans ! s’écria l’ex-moutardier avec étonnement.

– Comme je vous le dis ; une rosière mâle. C’est même trop de sagesse, beaucoup trop ; mais il est si timide avec les femmes, qu’il ne saurait pas seulement comment s’y prendre pour leur faire la cour.

– Vraiment ! Oh ! bien, moi, à son âge, proféra Cyprien d’un air particulièrement conquérant, j’en faisais de belles. Gare aux maris qui avaient de jolies femmes ! Oh ! poursuivit-il de ce ton plein de suffisance que prennent les hommes mûrs qui veulent faire croire à la réalité de leurs succès passés, si votre jeune ami devait rester quelque temps ici, je me chargerais de le déniaiser un peu et je lui ferais faire une petite connaissance, à cet amoureux transi ; car nous ne manquons pas de jolies femmes, à Auxerre, savez-vous ? et fort égrillardes, ma foi !

Tout en causant, on arriva à la ville et à la maison de Beaupertuis.

Celui-ci tire son passe-partout de sa poche, ouvre sa porte et fait passer Charles devant lui. Le jeune homme, par manière de signal à son ami, dans le cas très probable où ce dernier aurait oublié l’heure en conjuguant avec la belle Pauline tous les temps du verbe aimer, entonne à pleins poumons ce passage de la *Dame blanche*.

Chevaliers félons et méchants,
Qui tramez complots malfaisants,
Prenez garde !
Prenez garde !

Et avec une insistance toute particulière, qui frapperait tout autre qu’un mari de la pâte de Beaupertuis, il appuie sur ce « prenez garde », il le répète, il le fait résonner comme s’il avait reçu la mission de réveiller, du fond de la cave aux poutres du grenier, tous les échos de la paisible maison.

– Eh bien ! eh bien ! qu’est-ce qui vous prend donc ? s’écrie Beaupertuis tout étonné de cette subite éruption musicale.

– Ah ! voyez-vous, répond le jeune homme, c’est que je suis si content de ce que ce n’est pas le cadavre de Blagomard que nous avons trouvé là-bas,

que cela me donne une envie folle de chanter.

– Ma foi, vous avez raison, et je chante avec vous.

Et voilà mon Beaupertuis qui accompagne le jeune homme en lançant à son tour dans le corridor des « prenez garde » à faire crouler les murs de Jéricho.

Deux heures passent vite quand, dans un tête-à-tête, on mord à pleines dents au fruit délicieux de l'amour. Cent vingt minutes, éternité pour le malheureux qui souffre et qui pleure, éclair pour celui qui vit dans les enchantements du bonheur ! Ni Henri ni madame Beaupertuis ne s'étaient aperçus de la fuite du temps, ce qui tendrait à prouver qu'ils se sont trouvés parfaitement heureux, et le bruit de la porte de la rue qui s'ouvrait n'était pas arrivé à leurs oreilles, occupées tout entières par le murmure exquis de paroles enflammées. Heureusement la voix de Charles les avertit ; Henri embrasse une dernière fois madame Beaupertuis, prend son chapeau, saute par la croisée et s'enfonce dans le jardin.

Beaupertuis, suivi de Charles, entre dans le salon.

– Tiens ! dit-il à sa femme, tu es sans lumière ?

– Oui, fait celle-ci, je prenais le frais derrière la fenêtre.

Beaupertuis frotte une allumette et allume une bougie.

– Nous voilà de retour, reprend-il. Mais qu'est-ce que tu as donc ! Je te trouve les traits tirés, fatigués, ce soir.

– Cette histoire de pendu qui m'a trotté dans la cervelle. Eh bien ! qu'avez-vous trouvé ?

– Des coups de bâton, répond Charles.

– Oui, dit Beaupertuis, j'ai été battu, mais, quoique battu, je suis content de n'avoir pas trouvé Blagomard pendu.

Et il raconte à sa femme comment il a reçu des coups de bâton d'un paysan monté dans un cerisier, et il termine en ajoutant :

– Ce soir, je suis sûr de mon affaire ; je parie que j'en porte... et que j'en porte même de superbes.

A ces mots d'un vague extrême, mais qui ont pourtant d'ordinaire une signification si précise dans le langage familier, madame Beaupertuis se trouble et balbutie, pendant que Charles fait semblant de se moucher pour cacher son envie de rire.

– Quoi donc, mon ami ?... que veux-tu dire ?... que penses-tu ?

– Des bleus, pardieu ! réplique Cyprien en retirant son paletot et en déboutonnant le col de sa chemise pour mettre ses épaules à nu ; je suis sûr que je suis tout bleu. Tiens ! regarde, ma femme ; n'est-ce pas que je le suis ? Monsieur Charles, je vous parie tout ce que vous voudrez que je le suis.

– Sacrédié, riposte Charles en riant à se tordre, si vous ne l'étiez pas après ce qui s'est passé ce soir, vrai ! qui est-ce qui le serait !

XVI

DANS LEQUEL LA VUE D'UN CERCUEIL DÉCIDE COQUIBUS A REVENIR A LA SANTÉ, ET OU L'OFFICIER DU GOBELET SE FATIGUE DE RACONTER DES HISTOIRES DE SAUVAGES.

Cependant maître Coquibus, qui se trouvait bien de toutes les dorloteries dont il était l'objet, prolongeait sa convalescence, et huit grands jours s'étaient écoulés depuis sa rencontre avec Blagomard, lorsqu'un matin Charles, fumant paisiblement un cigare sur le seuil de la maison de son hôte, vit venir deux hommes qui traînaient une voiture à bras et qui s'arrêtèrent devant lui.

La bonne de M. Coquibus était au marché, et Henri, ayant su que le bon M. Beaupertuis était parti pour une partie de pêche qui devait durer une partie de la journée, s'était empressé d'aller tenir compagnie à la belle Pauline.

L'un des deux hommes consulta un papier qu'il tenait à la main, regarda le numéro inscrit au-dessus de la porte, s'approcha de Charles, parcourut de nouveau son papier et demanda :

– M. Cornibus, s'il vous plaît !

Vous vous rappelez ce major Cornibus qui occupait un petit appartement dans la maison de M. Coquibus. Le major Cornibus était mort à la suite

d'un dernier accès de sa goutte, les deux hommes à la charrette étaient des croque-morts, et ce qu'ils amenaient était la bière destinée à recevoir tout ce qui restait du major.

A cette question du croque-mort, une idée bizarre surgit dans le cerveau de l'artiste.

– Ah ! mon gaillard, pensa-t-il, puisque tu fais le malade, attends un peu, tu vas voir !

Et il répondit à l'homme :

– Vous voulez dire Coquibus ? Voyons votre papier.

Charles jeta un coup d'œil sur la feuille que lui présentait l'homme au cercueil et poursuivit :

– C'est bien Coquibus. Le *q* est mal fait, et vous prenez l'*u* pour un *n*... La première porte à droite dans le vestibule.

Le croque-mort, aidé de son camarade, transporta le cercueil à la porte de Coquibus et frappa.

– Entrez ! s'écria le vieux garçon.

Les deux hommes pénétrèrent avec leur cercueil, qu'ils déposèrent sur le parquet.

A la vue du lugubre colis, Coquibus, qui était occupé à parcourir un livre de cuisine, enfoncé dans un grand fauteuil et douillettement entortillé dans sa robe de chambre, roula de gros yeux effarés, où se lisait un étonnement hors de toute limite.

– M. Coquibus ? c'est-il ici ? demanda celui des deux hommes qui avait déjà parlé.

– C'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Nous venons pour... le corps.

– Comment ! pour le corps ! Quel corps ?

Les deux hommes sentaient le vin abominablement ; leurs nez, qu'ils avaient extrêmement rouges, et leurs petits yeux, qui papillottaient, indiquaient qu'avant de venir ces messieurs avaient pris quelque boisson réconfortante pour les soutenir dans leur pénible mission.

– Voyons ! mon petit père, ne plaisantons pas, hein ! articula celui qui n'avait encore rien dit et qui paraissait avoir absorbé une dose de fortifiants

plus considérable que son compagnon. Nous venons pour le corps du défunt, de M. Coquibus.

– Mais. M. Coquibus, c’est moi hurla celui-ci.

Charles qui était allé se placer dans le jardin, auprès de la croisée ouverte, ne perdait pas un mot de toute cette scène.

Les deux croque-morts finirent par comprendre qu’il y avait quiproquo et que le défunt était à l’étage au-dessus.

– Coquibus ou Cornibus, fit l’un, ça nous est égal ; il nous faut un corps, v’là tout.

– Demande pardon ! ajouta l’autre ; faites excuse du dérangement, bourgeois. A une autre fois !

Et, sur cette annonce engageante, ils se retirèrent avec leur fardeau.

Mais cette aventure a guéri radicalement le malade imaginaire ; la vue de l’odieux cercueil a chassé de sa pensée toute envie de faire davantage le convalescent ; il se décide à reprendre sa vie habituelle, d’autant plus aisément qu’il ne se sent de mal nulle part, pas plus du côté de sa blessure que dans toute autre partie du corps ; et lorsque la bonne revient du marché, il exécute devant elle une brillante cabriole et lui crie :

– Françoise, je suis guéri. Allons vite, aux fourneaux ! faites-nous un déjeuner à... cracher partout.

Coquibus célèbre son retour à la santé par un redoublement d’assiduité auprès des dames Coinchotte ; il fait une cour de tous les instants à sa mère de Suzette, qui a du reste pour lui maintenant des tendresses d’un prix inestimable, venant d’une personne aussi peu prodigue d’amabilités ; car son duel l’a posé admirablement dans l’esprit de la vieille priseuse, et le mariage a été fixé irrévocablement à la première quinzaine d’août, c’est-à-dire dans un mois.

Coquibus trouve encore ce délai bien éloigné, et je ne voudrais pas répondre que Suzette elle-même ne murmurait pas intérieurement contre ces trente jours interminables, interposés entre ses désirs et l’instant mille fois heureux qui devait mettre un terme à son célibat de trente-deux ans. Mais madame Coinchotte fait comprendre à son futur gendre qu’un mariage nécessite une foule de formalités, de démarches et de préparatifs, et que d’autre part, comme elle doit quitter le logement qu’elle habite pour venir

rester dans la maison de son gendre, afin de ne pas quitter sa fille, il faut au moins le temps de prendre toutes les dispositions que vont entraîner ces changements.

Notre ami Henri laisse Coquibus prodiguer ses assiduités aux dames Coinchotte, rouler vers Suzette de gros yeux blancs extrêmement passionnés et se faire l'esclave des mille volontés de la vieille priseuse. Il a d'autres distractions, et pendant que sa tante ne cesse de vanter les qualités de « sa crotte » en puisant d'abondantes prises dans la tabatière d'argent de Coquibus, pendant que Suzette, toutes les fois qu'on parle du mariage, fait une foule de petites manifestations de bonheur, toutes plus drôles les unes que les autres, avec des signes de jouissance anticipée qui animent sa figure d'un vif sentiment de plaisir, Henri passe les meilleurs instants de ses journées auprès de madame Beaupertuis.

Le mari de celle-ci, enthousiasmé des aventures maritimes que Charles lui avait déjà racontées, vient chercher tous les jours celui qu'il persiste plus que jamais à prendre pour un officier de marine, et il l'emmène à la pêche avec lui, pour que le jeune homme lui raconte de nouvelles histoires de sauvages, douce manie à laquelle Charles se prête volontiers, afin de laisser toute latitude à son ami de tenir compagnie à la séduisante Pauline. Et il ne faut pas demander si ce dernier met le temps à profit et s'il brûle de nombreux cierges sur l'autel de l'amour, avec le précieux concours de l'enivrante madame Beaupertuis !

Cependant, comme il faut que tout ait une fin, les joyeux passe-temps de l'amour aussi bien que les conversations maritimes, Charles se fatigua bientôt de la société de l'ancien moutardier et des tas de sornettes qu'il lui débitait sur les peuplades du Nouveau-Monde ; ce qui fait qu'un beau jour il tint à son ami Henri le langage suivant :

– Il paraît que tu ne t'ennuies pas à Auxerre, toi, oh ! pas du tout, n'est-ce pas ? Et tu ne songes pas que je n'ai pas les mêmes motifs que toi pour trouver charmante la vie que nous menons ici. Non, tu ne penses à rien de tout cela ; tu es là au contraire qui piétines de toutes tes forces sur le noble sentiment de l'amitié ; tu.

Henri interrompit son ami par un bruyant éclat de rire qui sonna joyeusement dans la chambre.

– Accusé, taisez-vous, vous n’avez pas la parole, poursuivit l’artiste. Je reprends : oui, tu piétines sur l’amitié, juges-en. Tu descends gaillardement le trottoir de la vie, côte à côte avec une femme fort engageante ; moi je n’ai pas de compagne de voyage dans le sein de laquelle je pourrais verser le trop-plein de mon cœur, et au lieu de compatir à l’horreur de ma position, tu me chantes journellement les perfections de la séduisante Pauline, tu cherches à enflammer l’imagination d’un pauvre garçon abandonné, célibataire sur toutes les coutures. Dis-moi, est-ce bien, cela ? est-ce noble ? est-ce généreux ? Réponds.

– Mais, mon ami...

– Silence, accusé ! n’aggravez pas votre situation par des dénégations mensongères... Non content de cette barbarie, tu me flanques le mari sur les bras et il faut que je le sorte pour faciliter tes joyeux ébats sur les terres d’autrui, abominable braconnier que tu es ; et voilà tantôt huit jours que ça dure. Non, merci, j’en ai assez ! Quand retournons-nous à Paris ?

De cette conversation et des réflexions qui suivirent, par lesquelles Henri comprit que, puisqu’il devait revenir bientôt pour la noce de sa cousine, une séparation de quelques semaines aurait pour effet de donner tous les charmes du renouveau à sa liaison avec la belle madame Beaupertuis, qu’il retrouverait plus amoureuse et plus entraînante que jamais ; de toutes ces considérations, dis-je, sur l’absence qui donne de nouvelles séductions à l’objet aimé, tandis que l’habitude et la satiété attiédissent la passion, il résulta que les deux compagnons firent leurs préparatifs de départ.

Les adieux d’Henri à madame Beaupertuis, faits à huis clos et à l’abri de tout œil curieux, échappent à la description, par suite de leur caractère privé, mais on peut dire toutefois, sans offenser les règles de la discrétion, qu’en reconduisant le jeune homme jusqu’à la porte de la rue, le regard de madame Beaupertuis était humide de bonheur et plein de reconnaissance.

Coquibus fit promettre aux deux jeunes gens, sur les choses les plus solennelles que lui fournit son imagination, qu’ils viendraient assister à ses noces.

– Vous serez tous les deux mes garçons d’honneur, leur dit-il. Et ce sera vous, mon cher du Gobelet, qui détacherez la jarretière de la mariée. Je tiens à cette vieille coutume, et c’est vous qui en aurez le bénéfice.

De son côté, madame Coinchotte exprime l'opinion que ces messieurs lui feront l'honneur de revenir dans un mois, et qu'Henri ne viendra pas cette fois sans son père, car elle ne voudrait pas qu'un seul membre de sa famille ne fût pas là pour accompagner Suzette à l'autel.

– N'est-ce pas ma crotte ? termina-t-elle en s'adressant à sa fille et en appuyant ses dernières paroles d'une prise expressive.

– Mais oui, petite mère, répondit la vierge.

Les deux jeunes gens prennent l'engagement solennel de faire honneur à l'invitation si gracieuse de madame Coinchotte et protestent qu'ils seront à la noce, dussent-ils pour cela affronter les entreprises les plus extraordinaires.

– Du reste, c'est M. du Gobelet qui prendra la jarretière de la mariée, articule Coquibus ; je lui réserve cette distinction.

– Voulez-vous bien vous taire, indécent ? grogne la vieille priseuse en jetant à Coquibus un coup d'œil furibond ; est-ce qu'on parle de ces choses-là ?

– Mais, mon anticipée, c'est une vieille coutume...

– C'est bon, laissez-nous tranquille avec vos horreurs. Ma crotte, s'adresse-t-elle à sa fille, grondez M. Coquibus, et observez-lui que ce qu'il dit là n'est pas convenable.

– Oh ! non, petite mère, riposte Suzette, qui a jeté un regard sur Charles avec un sourire de satisfaction, probablement parce qu'elle estime que le monsieur qui doit lui prendre sa jarretière est beaucoup plus jeune et surtout plus joli garçon que M. Coquibus, et que partant il n'y a rien dans la déclaration de son futur qui mérite des reproches.

On se fait après cela mille protestations de part et d'autre, on se serre les mains, on s'embrasse, on prend les bagages, on se prodigue encore différentes marques d'effusion, les deux jeunes gens remercient une dernière fois la tante Coinchotte, Suzette et M. Coquibus de l'accueil charmant qui leur a été fait, et les voilà partis.

XVII

QUI TRAITE DE DIFFÉRENTES PARTICULARITÉS
CONCERNANT COQUIBUS ET DE LA MANIÈRE
INGÉNIEUSE DONT MADAME COINCHOTTE S'Y PRIT
POUR MONTRER QU'ELLE AVAIT MAL AU DOCTEUR
TOURNESOL.

Trois semaines se sont écoulées ; Coquibus est ravi, transporté de bonheur ; son cœur bondit de joie sous son gilet blanc, et ses gros yeux errants comme deux planètes qui ont des motifs de s'en vouloir et qui s'opiniâtrent à tirer chacune de son côté, ses deux yeux étincellent et disent clairement, dans un langage que le dernier des êtres civilisés comprendrait : « Si vous voulez voir un homme heureux, regardez, en voici un qui s'avance. » Il est dans un état de satisfaction et d'extase où se confond à la fois le plaisir de passer pour un héros depuis son fameux duel, et celui d'épouser, dans huit jours au plus tard, une fille unique, dont la dot lui permettra de se livrer à des jouissances gastronomiques telles que son imagination est impuissante à se les représenter.

Quand il marche dans la rue, on dirait qu'il est enveloppé des pieds à la tête dans une atmosphère d'héroïsme et de grandeur qui plane autour de lui, qui s'insinue sous ses vêtements, qui s'infiltré par tous les pores de son individu, pour le gonfler comme une vaste éponge imbibée de vanité ; et si

les étincelles de son regard indiquent un homme heureux, toute sa prestance crie à tous et partout : « Voici celui qui s'est battu en duel ! Place à Coquibus ! »

Le chapeau légèrement incliné sur l'oreille, le nez provoquant, le jarret tendu et son beau petit ventre pointu en avant, il se dandine en installant fièrement sa tête dans sa cravate, il tourne ses hanches en ayant l'air d'exécuter un roulement de tambour triomphal en son honneur, il a la voix et le geste pompeux, et les petits garçons, dans la rue, pétrifiés d'admiration, le regardent avec saisissement, pendant que, dans les maisons, les gens intrigués se penchent aux fenêtres pour voir quel est ce monsieur qui fait ainsi résonner le pavé sous le talon de ses chaussures.

Un jour, Beaupertuis a voulu savoir ce qu'était devenu la balle qui avait perforé Coquibus. Celui-ci répondit qu'au milieu de l'émotion bien légitime où étaient tous les acteurs de la scène, le projectile avait disparu.

– Votre chemise n'a pas été percée, vous me l'avez dit, insista Beaupertuis.

– Non, elle n'a pas été percée.

– Comment se fait-il donc que vous ayez reçu une balle dans les côtes, que votre gilet ait été troué et taché de sang et qu'on n'ait rien vu sur la chemise ?

– Cela vous étonne, très cher ? dit Coquibus avec un sourire de commisération pour la pauvre intelligence de son interlocuteur.

– Certainement, car enfin, pour passer à travers la chemise, la balle a dû faire un trou, une déchirure.

– Oh ! mon cher Beaupertuis, répondit Coquibus en se rengorgeant d'un air de dédaigneuse supériorité, comme on voit bien que vous ne connaissez rien aux armes ! Vous ignorez donc combien les blessures produites par les armes à feu sont parfois étranges et surprenantes ? Tenez, moi qui vous parle, j'ai un ami qui, en Crimée, a eu les deux yeux emportés par une balle, et je vous jure qu'il n'y avait pas le moindre trou à sa tunique.

Beaupertuis se contenta de cette explication et ne fit plus dès lors aucune question à Coquibus sur les circonstances de son duel.

Pour en revenir aux dames Cninchotte, la mère de Suzette n'avait jamais déclaré quelle somme elle avait l'intention de donner à sa fille en la

mariant, aucun chiffre n'avait été prononcé ; la vieille priseuse s'était bornée à dire :

– Quand Suzette se mariera, la chère enfant, le jour des noces, je lui ferai un joli cadeau.

Et l'adjectif joli était sorti de ses lèvres avec une telle expression de vigueur et d'intentions caractéristiques, qu'il avait instantanément porté dans le cœur de Coquibus une joie délirante.

Ce dernier n'en avait pas demandé davantage ; de telles paroles, répétées plusieurs fois et en présence de beaucoup de personnes, pensait-il, indiquaient évidemment chez madame Coinchotte une envie de bien faire les choses ; du reste, il n'osait pas aborder d'une manière précise une question aussi délicate, de peur de froisser la vieille dame, et il attendait avec confiance l'ouverture du coffre-fort de son anticipée.

Il n'était poursuivi que d'une seule pensée, il n'avait qu'une idée dans la tête, le soin de son prochain mariage ; et pour que rien ne vînt, au dernier moment, retarder ce bienheureux jour, il s'occupait des préparatifs de la noce avec une activité dévorante. – Il se multiplie, il fait tout, il voit tout, il est partout, pas un détail ne lui échappe ; jamais aucun époux n'a déployé autant de soins et de surveillance, jamais fournisseurs n'ont été traqués, poursuivis, talonnés comme ceux qui travaillent pour la noce de mademoiselle Coinchotte. Coquibus court chez chacun d'eux, essayant de stimuler leur zèle par l'étalage de ses grands airs belliqueux : le voici chez la couturière et chez la modiste, au milieu d'un assortiment de jeunes femmes occupées à coudre, à tailler, à ajuster ; le voilà maintenant chez le tailleur, chez le cordonnier, et quand il n'est pas dehors, il est chez lui qui presse les peintres occupés à remettre à neuf, dans sa maison de la porte Chante-Pinot, l'appartement qu'il doit occuper avec sa femme. Comme, depuis la mort du major Cornibus, sa maison est entièrement vide, c'est chez lui que la noce doit se faire et que doivent coucher les MM. Moutonnier père et fils, ainsi que l'officier du Gobelet.

– Allons, sacrebleu ! s'écrie-t-il toutes les fois qu'il arrive sur le dos des ouvriers. Dépêchons-nous, hein ! Si ça ne va pas plus vite, tas de lambins, je vous crève la paillasse à tous !

Mais, à la fin, un peintre, fatigué des rodomontades du faux brave, qui gesticulait avec une badine qu'il tenait à la main d'une manière tout à fait conquérante, ne put s'empêcher de riposter.

– Qu'est-ce que c'est ? fit-il de ce ton traînant et profondément goguenard que sait prendre l'ouvrier quand il veut se moquer d'un bourgeois ; nous voulons faire le malin, gros papa ; nous voulons manger les camarades tout vivants ?

– Monsieur, exclama Coquibus en prenant une pose majestueuse, si vous n'êtes pas plus poli, je serai forcé de vous demander raison...

– Voilà, bourgeois, voilà ! je suis votre homme, reprit vivement le peintre, qui se mit aussitôt en position de combat, comme s'il voulait tirer la savate.

– Monsieur, articula le belliqueux Coquibus, je ne me bats pas à coups de poings, moi, c'est bon pour les manants ; je me bats au pistolet... ou à l'épée... je croise le fer.

– Parfait ! mais comme nous n'avons pas d'épées, rétorqua le peintre en riant, nous allons croiser autre chose ; ce sera moins dangereux. Prenez votre badine, moi je me sers de mon pinceau ; vous avez l'avantage, votre arme est deux fois plus longue que la mienne. Allons, en garde !

Et sans attendre, le voilà qui pousse un vigoureux coup de pinceau droit au gilet blanc de Coquibus.

L'infortuné Timoléon, qui justement ce jour-là avait revêtu à cause de la chaleur un costume complet de coutil blanc, essaya vainement de parer avec son innocente badine les coups terribles du peintre ; l'énorme pinceau, tout chargé de couleur verte, avec lequel l'ouvrier accomplissait toutes sortes de choses extravagantes, voltigeait tout autour de Coquibus, insaisissable et rapide, et s'appliquait tantôt sur la figure, tantôt sur le ventre, le bras, l'estomac du pauvre vieux garçon, à la grande confusion de celui-ci et pour la plus grande joie des autres ouvriers, qui faisaient cercle autour des combattants, et qui riaient depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds.

– Touché, gros papa ! crie le peintre chaque fois que son pinceau va s'aplatir sur son adversaire, touché ! vous n'êtes pas de force... Encore touché... bon ! c'est le nez... Si vous voulez, je vous donnerai des leçons...

v'lan ! dans le ventre... si nous avions des épées, il y a longtemps que vous seriez en hachis.

Si bien qu'en quelques minutes le pauvre homme est tacheté du haut en bas de plaques vertes, avec lesquelles il a l'air si parfaitement ridicule et la figure tellement piteuse, que l'homme morose en aurait ri aux larmes.

Cette aventure refroidit beaucoup les allures guerrières de Coquibus, qui continua de s'occuper des préparatifs de son mariage, mais sans menacer désormais plus personne de lui crever la paillasse. On remarqua également que, depuis ce moment, son chapeau affecta une position moins tapageuse et que le talon de sa chaussure eut une démarche moins retentissante sur le pavé de la rue.

Pendant que Coquibus donne tous ses soins à ce qui est maintenant la plus grande préoccupation de ses jours et de ses nuits, une légère indisposition retient madame Coinchotte dans sa chambre ; ce qui ne laisse pas d'inquiéter son futur gendre, non pas qu'il ait grand souci de la santé de la vieille priseuse, mais il craint que cette indisposition ne vienne retarder son mariage ; et c'est dans huit jours la cérémonie.

– C'est un peu d'échauffement occasionné par tout ce tracas de mariage, dit madame Coinchotte à madame Beaupertuis qui était venue la voir ; ce ne sera rien, mais ça m'a fait venir un gros clou dans un endroit bien désagréable.

Madame Coinchotte remplaça par un geste ce que sa pudeur l'empêchait de prononcer, et sa main, dirigée vers le bas de son dos, indiqua suffisamment où le clou était placé.

– Vous devriez voir un médecin, pour vous débarrasser de cela avant la noce, avança son interlocutrice.

– C'est ce que tout le monde me disait, mais je ne pouvais pas m'y décider, reprit 'a vieille priseuse à cheval sur ses principes austères comme un chasseur d'Afrique sur son coursier. Songez donc, montrer cet endroit-là à un homme.

– Un médecin n'est pas un homme.

– Ça ne fait rien, je n'aurais jamais osé. Mais j'ai trouvé un moyen de tout concilier... J'ai eu une idée étincelante... je me suis fait arranger ça par

Suzette. Le médecin peut venir maintenant ; je l'attends ; du reste, mon gendre est allé le chercher.

Bientôt Coquibus revint, annonçant que le docteur Tournesol le suivait.

– Ma crotte, demanda madame Coinchotte à sa fille en jetant un regard derrière son dos, ça ne se décollera pas ?

– Non, petite mère ; ça tient parfaitement, sois tranquille.

– Très bien ; je ne voudrais pas qu'un homme pût se vanter d'avoir vu...

Le docteur Tournesol arriva. Il tâta le poulx, examina la langue, ne découvrit pas grand'chose de ce côté, et la vieille dame lui dit :

– Docteur, j'ai un gros clou au... à... où... je m'assoie.

– Il faut me faire voir ça, chère dame.

– C'est bien nécessaire ?

– Si vous voulez que je vous guérisse ?

Madame Coinchotte se résigna donc à montrer son clou à M. Tournesol ; mais avant, on pria Coquibus de passer dans la pièce à côté ; et madame Beaupertuis quitta également la malade pour [retourner chez elle.

– Et dites à la bonne, observa le docteur en s'adressant à Coquibus, de faire chauffer un peu de lait... tiède seulement, c'est pour un lavement ; c'est très rafraîchissant, un lavement au lait. Vous apporterez l'instrument tout prêt quand on vous appellera.

Madame Coinchotte se mit alors en devoir d'exhiber son clou à M. Tournesol. Elle se retourna sur son fauteuil, baissa le dos, appuya la tête sur le siège et releva ses jupes.

– Que diable me montrez-vous là ? s'écria le docteur, en saluant d'un grand éclat de rire ce que lui montrait la malade.

Il y avait en effet de quoi soulever l'hilarité d'un personnage beaucoup plus sérieux que ne l'était le docteur Tournesol, car au lieu du postérieur de madame Coinchotte, que ce dernier s'attendait à voir, il n'aperçut qu'une sorte de mappemonde recouverte d'une quantité de petites images fixées les unes à côté des autres. Pour ne pas montrer son indispensable au médecin, la pudibonde dame avait imaginé de faire découper par Suzette, dans de vieilles brochures, et de se faire coller sur les fesses une foule de petites gravures, qui ne laissaient pas à découvert la moindre parcelle de peau humaine.

– Mais ce n’est pas un derrière, poursuivit M. Tournesol, c’est un musée ! Où est donc ce fameux furoncle ?

– Sous Jean Bart, articula la vieille dame, sous Jean Bart, docteur.

Le docteur chercha, parmi la multitude de dessins réunis sur le postérieur de la malade, le portrait du célèbre marin, et quand il l’eut trouvé, il le décolla délicatement et découvrit le clou dont se plaignait la vieille.

Le pansement est bientôt fait ; M. Tournesol remplace Jean Bart par un emplâtre d’onguent de la Mère, rabat les jupes de la vieille priseuse, et dit :

– Ce ne sera rien du tout ; vous allez prendre votre lavement au lait et dans trois jours tout sera fini.

Coquibus, appelé par le docteur, rentre dans la chambre en portant une grande seringue pleine de lait tiède, qu’il tient avec dévotion, la pointe en l’air, comme s’il portait le Saint-Sacrement à un moribond.

En glissant tout doucement au milieu de la chambre, il aperçoit au bout de la seringue une goutte de lait qui pointe ; soit que l’approche de son mariage le préoccupe, ou que l’instinct de la gourmandise se réveille subitement en lui au contact du lait chaud et lui fasse prendre pour une cuiller la seringue qu’il tient à la main, toujours est-il que Timoléon considère un instant la goutte blanchâtre, approche l’instrument de sa bouche, puis, par un mouvement irréfléchi, tire la langue et lèche le lait qui s’évade.

Le docteur, en voyant cette manœuvre, ne peut s’empêcher de rire et de s’écrier :

– C’est par là que vous prenez les lavements, vous. Eh bien ! est-il à point ?

– Pas assez sucré, docteur, répond Coquibus, qui tient la seringue sans s’apercevoir de la méprise qu’il vient de commettre.

Timoléon s’éloigne de nouveau. Le docteur s’en va et madame Coinchotte, aidée de la virginale Suzette, prend la médecine.

XVIII

BLAGOMARD EST RETROUVÉ ET CÉLÈBRE SA JOIE PAR UNE FOULE D'EXTRAVAGANCES.

Trois jours avant la noce, la bonne de Coquibus, appelée par un coup de sonnette de l'extérieur, introduisit auprès de son maître un grand monsieur d'apparence timide, et deux exclamations retentirent en même temps.

– Blagomard !

– Coquibus !

C'était en effet le grand Blagomard, timide et repentant, revenu à Auxerre depuis une heure à peine, et dont la première pensée était pour Coquibus. – Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Depuis le duel, Coquibus ne manifestait pour le statisticien que les meilleurs sentiments, et on a pu voir par ce qui précède que, loin de lui garder rancune, il lui eût plutôt voté des remerciements, puisque c'était cette rencontre sanglante qui avait mis autour de son front comme une auréole de célébrité, que notre héros n'aurait pas cédée pour beaucoup d'argent ; pour tout dire en un mot, Coquibus considérait maintenant Blagomard comme son meilleur ami.

– Ah ! mon cher ami, que je suis donc aise de vous revoir ! s'écria Coquibus en donnant toutes les marques d'une grande effusion. L'appétit va bien ?

Blagomard s'informa timidement si Coquibus était complètement remis de sa blessure.

– Allons ! ne parlons plus de ça, représenta ce dernier. Bagatelle !

– Croyez bien, mon cher ami, affirma le statisticien avec un accent de sincérité profonde, que je ne l'ai pas fait exprès, je vous le jure !

– Je le sais, mon ami, je le sais pardieu ! parfaitement. Mais dites-moi, vous arrivez à merveille, je me marie dans trois jours : vous êtes de la noce. Ah ! ne dites pas non ; j'aimerais presque autant ne pas me marier si vous ne deviez pas y être.

– Mais madame Coinchotte, articula Blagomard prodigieusement touché de cette marque d'attachement, n'est-elle pas furieuse contre moi ?

– N'ayez souci, je vous ferai faire votre paix avec elle. Mais je ne vous ai pas encore demandé où vous vous étiez fourré, depuis notre affaire. Vous avez disparu tout d'un coup, et ça a donné beaucoup d'inquiétude à tout le monde.

Blagomard avoua qu'il se cachait à Paris, afin d'échapper aux poursuites de la justice, puisqu'il croyait avoir tué son adversaire.

– Pauvre ami ! s'exclama Coquibus fort ému.

Et tous deux se pressèrent les mains dans une chaleureuse accolade.

Comme il est bon que le lecteur sache par quel concours de circonstances Blagomard apprit qu'il n'avait pas tué Coquibus et se décida à revenir à Auxerre, tandis que les deux amis échangent leurs confidences, retournons d'un jour en arrière et transportons-nous à Paris, pour quelques heures seulement.

Vers les dix heures du matin, Henri Moutonnier et Charles Longueval remontaient le boulevard de Sébastopol, revenant du Châtelet, lorsqu'ils remarquèrent, de l'autre côté de la chaussée, un individu long et efflanqué, d'une tournure peu commune. Son accoutrement se composait d'une très longue redingote marron, usée, râpée et d'aspect fort mélancolique, d'un pantalon trop court, d'un immense chapeau gris à poils effarouchés, très haut, très large, pourvu de rebords de grande dimension, le tout fortement incliné en avant, et d'une vaste cravate où son menton et ses oreilles avaient totalement disparu. Son costume se complétait d'une paire de lunettes bleues et d'une perruque blonde, dont les mèches, étonnamment roides,

descendaient sur le collet de la redingote. L'homme paraissait mal habitué à cet accoutrement et il marchait d'un air contraint et avec un malaise évident.

– Qu'est-ce que c'est que cet olibrius-là ? insinua Henri. Il me semble que je connais cette tournure.

– Mais oui, observa son compagnon ; attends donc !... on dirait... Mais oui, parbleu !

– N'est-ce pas ?

– C'est lui, pour sûr.

– Pardieu ! il n'y a pas deux perches comme ça en France.

– Surprenons-le, mais prenons garde qu'il nous voie.

Les deux jeunes gens traversèrent le boulevard, se glissèrent derrière le grand monsieur en chapeau à longs poils, et Henri fit tout bas cette remarque à Charles :

– C'est fichtre ! bien lui, tout de même.

Puis il s'approcha tout doucement, leva le bras et laissa brusquement retomber sa main sur l'épaule du promeneur en s'écriant :

– Blagomard, je vous tiens !

C'était bien en effet le nez camard de Blagomard, ses grands pieds, ses genoux malheureux, en un mot, toute la personne disgracieuse du statisticien.

Il jeta un cri d'épouvante, et une pâleur livide qui témoignait d'une profonde terreur se répandit sur son visage ; car, depuis le duel, il croyait toujours que l'on était à sa poursuite. En sentant la main d'Henri s'appuyer sur son épaule, il s'est figuré que c'est un agent de police qui l'a reconnu et qui l'arrête ; ses jambes flageolent et il chancelle à demi mort de frayeur dans les bras de Charles.

– Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? fait celui-ci en aidant le statisticien à se remettre sur ses pieds. Est-ce que vous allez vous trouver mal ?

Blagomard jette autour de lui des regards effarés ; mais en reconnaissant les deux amis, il reprend un peu d'assurance.

– Ah ! c'est vous, mess... messieurs ! balbutie-t-il, Seigneur ! vous m'avez fait une peur !

– Qui pensiez-vous donc que c'était ? demanda Henri avec un sourire.

– Je pensais, je croyais... que c'était un agent de police... qui m'arrêtait.
– Vous arrêter ! et pourquoi ?
– Vous savez bien, pour... pour...
– Pour ? interrogent les deux compères, qui s'amusent de la terreur de Philopémen et qui en devinent parfaitement la cause.

– Pour. la chose. pour l'affaire, vous savez ? murmure Blagomard encore tout tremblant et en regardant d'un air morne ses interlocuteurs.

Son chapeau énorme, aux poils ébouriffés, sous lequel sa face maigre et pâle, ravagée par la terreur, atteignait à un effrayant comique, était effroyable à voir et donnait, à lui seul, une idée de l'épouvante insensée du malheureux.

– Expliquez-vous, Blagomard, objecta Charles avec un bruyant éclat de rire ; est-ce que par hasard vous auriez abandonné les nobles travaux de la statistique pour vous livrer à la recherche de l'énigme ?

– Pour... le meurtre de Coquibus, murmura Philopémen d'une voix étranglée et en regardant autour de lui avec égarement.

– Coquibus ! s'écria Henri ; mais il n'est pas mort.

Ce mot tomba comme un baume sur le cœur de Blagomard et suffit pour illuminer son visage altéré par le chagrin.

– Il n'est pas m...

– Vous l'ignoriez donc ?

– Alors, je ne l'ai pas tué ?

– Au contraire, observa Charles ; mais vous ne l'avez pas mal arrangé. Songez donc, une balle à trois pouces du cœur.

– Et comment va-t-il, ce cher ami ? demanda Blagomard.

– Mais très bien, tout à fait bien, répondit Henri. Il se marie dans quatre jours, et nous allons retourner là-bas pour sa noce.

– Il demande de vos nouvelles à tout le monde, poursuivit Charles ; il voudrait vous serrer la main.

– Pauvre Coquibus ! marmotta le statisticien. Oh ! Dieu m'est témoin que je ne lui en veux pas.

– C'est bien, ça, Blagomard ; voilà un sentiment qui vous honore. Le pardon du mal... qu'on a fait.

– Mais alors, fait le pauvre Philopémen, qui paraît livré à un travail mental des plus profonds, si Coquibus n’est pas mort, s’il est guéri, s’il veut me serrer la main, on ne me cherche donc pas ?

– On s’est beaucoup inquiété de votre disparition subite, mais voilà tout.

– Je ne suis pas poursuivi ?

– Pas le moins du monde.

Le gigantesque soulagement qui, alors, inonda le cœur de Blagomard d’une joie folle, se traduisit aussitôt chez le statisticien par un brusque changement de manières.

– Et moi, i, s’écria-t-il, qui me cachais comme un malfaiteur, qui ne sortais que déguisé ! Mais puisqu’il en est ainsi, je redeviens Blagomard.

Ce disant, il retira ses lunettes de son nez, souleva son vaste chapeau, arracha sa perruque blonde et la jeta en l’air, au hasard, à la grande surprise de deux ou trois passants, qui s’arrêtèrent étonnés devant cet original.

La perruque décrivit une courbe du côté des maisons et s’en fut retomber sur la figure d’une grosse femme en marmotte et en camisole d’indienne, qui était en train de prendre une prise et qui avait encore sa tabatière ouverte à la main. La grosse femme, très étonnée de cette perruque qui lui arrive sur le nez, fait un brusque mouvement de recul, à la suite duquel elle vient tomber sur les genoux d’un jeune homme assis avec d’autres personnes à une table devant un café. Sans perdre une minute, le jeune homme repousse vivement la grosse femme par les épaules et l’envoie s’aplatir le nez sur le ventre d’un autre consommateur en face de lui, pendant que, par une coïncidence fatale, tout le contenu de la tabatière de la femme en marmotte vole dans les yeux d’un garçon de café qui arrivait en même temps avec un plateau chargé de consommations ; et voilà mon garçon, aveuglé par le tabac, qui pousse des hurlements en même temps qu’il laisse échapper son plateau. Aussitôt tout ce qui était sur celui-ci est brisé, répandu sur le trottoir, et la grosse femme, repoussée de nouveau par le monsieur sur le ventre duquel elle a été précipitée, s’empâture dans la petite table qu’elle culbute avec tout ce qui est dessus et la voici enfin, le derrière par terre, au milieu des débris de verres et de carafes et d’un véritable ruisseau de liquides variés.

Mais comme c'est une femme nullement timide et de caractère décidé, aussitôt qu'elle s'est relevée, le plus vivement qu'elle a pu, et qu'elle a rajusté sa volumineuse poitrine dérangée par toutes ces poussées, elle se met à vomir un torrent d'injures et de doléances avec une grande volubilité et une abondance prodigieuse d'expressions toutes plus pittoresques les unes que les autres, mais peu académiques, en s'adressant aux consommateurs qui l'avaient mutuellement repoussée, aux nombreux garçons de café accourus, aux passants arrêtés qui rient de l'aventure, à tout le monde enfin, excepté au véritable auteur de tous ces désastres, à Blagomard, que les deux jeunes gens s'étaient empressés d'entraîner quand ils avaient vu la tournure que prenaient les choses.

La foule s'amasse rapidement ; alors chacun s'en mêle, les uns prennent parti pour la grosse femme en marmotte, d'autres soutiennent les gens du café ; tout le monde parle à la fois, on crie, on jure, on s'exclame, les vociférations se mêlent aux éclats de rire, les plaisanteries aux injures, et pour augmenter le tumulte un mauvais plaisant a ramassé une pierre et l'a lancée au milieu du rassemblement ; seul, le garçon de café qui a reçu le tabac dans les yeux ne dit rien, parce qu'il a couru à l'office du limonadier, où il est en train de se tremper la tête dans un seau plein d'eau fraîche, dont on va servir tout à l'heure pour rincer les verres.

La foule grossit de minute en minute ; on se serre, on se presse, on est heurté, bousculé, on se marche sur les pieds, on se coudoie, les questions vont leur train ; ceux qui ne savent rien s'informent, et ceux qui n'ont rien vu racontent ce qu'ils ne savent pas ; les voleurs profitent de l'occasion pour fouiller dans les poches, les vieux polissons pour tâter tout ce qui leur paraît dodu, et les pompiers arrivent au pas de course avec une pompe, parce qu'un imbécile trop zélé, comme il s'en trouve toujours en pareille circonstance, est allé les chercher en leur disant qu'il y avait le feu dans le sous-sol d'un limonadier.

Mais laissons le rassemblement tel qu'il est et rejoignons Blagomard et ses deux compagnons, qui sont déjà sur le boulevard du Temple.

– Puisque nous vous avons retrouvé, Blagomard, nous ne vous lâcherons pas comme ça, dit Henri ; vous allez venir déjeuner avec nous.

– Ma foi, ce n'est pas d'effus, fit le statisticien ; il y a longtemps que je n'ai fait un bon dîner. Figurez-vous que je n'osais même pas entrer dans un restaurant.

Les deux amis conduisent Blagomard chez Bonvalet ; là on s'installe devant une table bien garnie, et Philopémen, dont on ne laisse jamais vides ni l'assiette ni surtout le verre, fonctionne des mâchoires avec une activité merveilleuse.

Sur leur demande, il raconte aux deux jeunes gens les divers incidents de sa fuite, après qu'il eut blessé Coquibus et qu'il l'eut laissé pour mort, et comment il s'empara d'une brouette avec laquelle il continua sa route jusqu'à Paris.

Cette narration met les jeunes gens en gaieté, et Charles demande :

– Et vous êtes venu comme cela jusqu'à Paris, en poussant votre brouette ?

– Oui, à petites journées, suivant toujours le bord de la route. J'avais l'air d'un paysan du voisinage allant à son travail ou en revenant, selon l'heure. J'ai rencontré deux fois des gendarmes, et ils ne m'ont rien dit. Si jamais vous assassinez quelqu'un, messieurs, poursuit Philopémen en vidant son verre qu'on a soin de remplir aussitôt, je vous recommande ce moyen de fuite ; il est immanquable.

De là, Blagomard passe au récit de son existence à Paris ; il s'était caché dans un petit hôtel garni, vivant d'un peu de pain et de charcuterie et ne sortant que rarement et toujours déguisé, perpétuellement dans des transes, croyant, au moins de bruit, que l'on venait l'arrêter, et dominé du matin au soir par une frayeur incessante.

On reste longtemps à table, et Blagomard boit comme une éponge. Sous l'influence des vins capiteux qu'il absorbe sans discontinuer, il devient très sentimental et d'une gaieté sans borne ; il rit, il chante, il pleure, il embrasse ses deux compagnons qu'il appelle ses sauveurs, et il déclare qu'il va partir pour Auxerre tout de suite, à l'instant même, sans perdre une seconde, afin de revoir plus tôt son vieil ami Coquibus, les Beaupertuis, les dames Coinchotte, pour les embrasser tous, pour chanter et danser avec eux et faire des rondes interminables. Puis il fourre dans les vastes poches de sa grande redingote, et même dans son vaste chapeau, un peu de tout ce qu'il trouve

sur la table : des olives, des anchois, des petits pois, une cuisse de volaille, des morceaux de gâteaux, des fruits, de la moutarde et jusqu'à du fromage à la crème, tout cela pêle-mêle et formant un horrible gâchis.

– C'est pour Co.quibus, fait-il remarquer en articulant difficilement ses paroles. Tout ça...c'est pour mon cher ami Co...quibus... Il va j...oliment se régaler, Co... quibus. Et quand je pense que j'ai failli le tuer !

Là-dessus, nouvel accès d'attendrissement ; Blagomard pleure, s'essuie les yeux avec ses mains pleines de sauce, et se remet à rire et à vouloir embrasser derecheles deux jeunes -gens.

Enfin on quitte le restaurant ; il est cinq heures du soir. Blagomard, avec cette ténacité des gens qui ont laissé leur raison dans les flacons, veut absolument prendre le chemin de fer pour filer dès maintenant sur Auxerre ; mais ses deux amis lui font observer qu'il aut d'abord qu'il passe à son hôtel pour y régler ses dépenses, parce qu'ils voient bien que le pauvre homme est totalement incapable d'entreprendre quelque voyage que ce soit, et qu'ils comptent bien qu'une lois rentre dans sa chambre il y restera. On prend donc une voiture, Blagomard parvient à donner l'adresse de son logement, et on ramène le statisticien chez lui.

Charles et Henri l'engagent à se coucher d'abord et à ne songer à partir que le lendemain, et comme Blagomard semble maintenant décidé à les écouter, les deux amis le quittent sans défiance. Mais ils se sont à peine éloignés, que notre homme, revenu subitement à son idée fixe de départ, quitte à son tour l'hôtel et s'engage dans toutes sortes de rues, qu'il prend au hasard, avec la certitude intime que chaque pas qu'il fait le rapproche de la gare.

Par quels endroits passa-t-il ? Combien de fois s'arrêta-t-il en chemin ? Quelle série de désagréments l'assaillit sur sa route ? on ne sait ; mais à neuf heures du soir, à la barrière des Fourneaux, des sergents de ville dispersèrent une douzaine de polissons qui s'acharnaient, comme une nuée de mouches sur un trognon de pomme, après un malheureux horriblement pris de boisson, dont la tenue du reste était bien faite pour ameuter tout ce qu'il y avait de polissons à la barrière des Fourneaux. Il avait la figure toute barbouillée de sauce et de toutes sortes de matières gluantes, qui découlaient de l'immense chapeau dont il était couvert ; sa grande redingote

avait eu sans doute des démêlés avec quelqu'un, car elle avait perdu l'un de ses pans ; et de la poche de l'autre pan qui restait, on voyait sortir une paire de grands bas de soie rose, comme en mettent les femmes de théâtre.

C'était Blagomard.

Dans quelle intention le statisticien, titubant à travers les rues de Paris, avait-il acheté des bas de femme en soie rose ? Encore une idée saugrenue comme il en naît dans la cervelle des ivrognes, que personne, pas même eux, ne saurait expliquer et que nous nous chargerons encore bien moins d'éclaircir.

Les sergents de ville questionnent l'ivrogne. On lui demande où il va ; il répond qu'il va voir Coquibus. On cherche à savoir où il reste ; il répond : « A côté de Coquibus. » On l'interroge pourquoi il a de la sauce et de la crème dans son chapeau, il du que c'est pour Coquibus. On lui demande ce qu'il veut faire des bas roses qui pendent derrière sa redingote, il dit toujours que c'est pour Coquibus.

Enfin, comme il est impossible de tirer de lui le moindre éclaircissement, et qu'on ne veut pas le laisser exposé aux insultes des polissons et à la rencontre des voitures, on le remise pour la nuit au violon.

Le lendemain, complètement dégrisé, Philopémen Blagomard fait mille humbles excuses aux sergents de ville, refuse obstinément les bas roses, parce qu'il ne se rappelle plus qu'il les a achetés et qu'il ne sait pas à quel usage ils pourraient lui servir, et il se rend à la gare de Lyon, où il prend le train qui le dépose sans nouvel incident à Auxerre.

XIX

LES NOCES DE COQUIBUS. – LE PARFUM DE L'ENCENS N'EST PAS CE QUI DOMINE DANS LA CÉRÉMONIE NUPTIALE.

Le grand jour est arrivé. Le soleil, brillant et radieux, au milieu de la voûte azurée d'un ciel pur de la moindre apparence de nuage, resplendit de son plus joyeux éclat, comme s'il était invité à la fête qui s'apprête.

Tout est sens dessus dessous chez madame Coinchotte. On habille la mariée, ce qui n'est pas une petite opération, et Blagomard lui-même, l'invincible statisticien que ne saurait effrayer aucune combinaison de chiffres, demanderait du temps avant de pouvoir dire quelle longueur de fil de laiton serait nécessaire pour la fabrication du nombre d'épingles indispensable à la toilette d'une mariée, ou combien il faudrait de nez d'invalides pour contenir les innombrables prises qu'enferme madame Coinchotte dans ses insondables narines, pendant que l'on pare sa fille.

Chez Coquibus également tout est fracas, car c'est là qu'on dînera le soir ; toute la maison est parfumée d'une odeur de cuisine qui se répand même dans le voisinage, et que les passants aspirent avec délices en dilatant leurs narines. Tout en se parant de sa toilette de marié, Coquibus surveille encore les apprêts du festin, donne des ordres, s'inquiète d'une chose, veille à une autre, quitte sa place pour courir à la cuisine, interrompt les soins

qu'il donne à son nœud de cravate pour venir inspecter si rien ne manque à la belle ordonnance de la salle à manger.

MM. Moutonnier père et fils, et Charles, qui sont arrivés de la veille et qui ont couché dans la maison de Coquibus, sont habillés et descendent, et Françoise, la bonne, annonce que le chocolat est servi. Pendant que Coquibus met la dernière main à sa toilette, Charles entre le premier dans la salle à manger et verse vivement dans la tasse réservée à Coquibus le contenu d'un petit paquet en papier qu'il avait dans la poche de son gilet.

Le chocolat est avalé en un clin d'œil, et on se rend chez madame Coinchotte, où les invités ne vont pas tarder à arriver. Le grand Blagomard, que Coquibus a réconcilié avec sa belle-mère, est déjà là, ' solitairement enfoncé dans un fauteuil, en train de se mettre la cervelle à la torture pour composer un à-propos en vers qu'il veut réciter le soir aux nouveaux mariés ; mais rompu aux calculs de la statistique, son esprit est rebelle aux beautés de la poésie, et le pauvre homme, depuis deux jours qu'il travaille à son compliment, n'a pu produire encore que les trois premiers vers. Pour cette solennité le statisticien a revêtu un vieil habit bleu d'une forme étrange, pour ne rien dire de plus, et rajeuni par des boutons dorés neufs, et son cou est étranglé dans une cravate blanche qui lui fait sortir les yeux de la tête.

Voici venir le jovial docteur Tournesol, madame Moisi, veuve d'un inspecteur de la salubrité, M. Pimpon-Laguiche, le liquoriste, que Coquibus a invité parce que cet industriel a promis d'envoyer du Champagne. Voilà encore M. Tabouret, architecte, qui se prévaut d'un défaut de prononciation pour ne jamais appeler Timoléon autrement que M. Coquibus, ce qui fait enrager ce dernier, surtout au moment de convoler ; l'avoué Toupinel, avec son fils, affreux garnement de dix ans qui fait le désespoir de son maître de pension ; l'employé de la préfecture Binoche, et son épouse, cette dernière affligée d'un peniflement perpétuel très désagréable dans les rapports sociaux.

M. Beaupertuis est là aussi avec sa femme ; il tient à la main un pot de moutarde colossal, qu'il veut offrir aux futurs époux ; et quand je vous aurai cité encore la vieille dame Voinchet, sourde d'une oreille, M. Soufflet et sa famille, des gens qui ont fait leur fortune dans les cuirs, et, pour finir,

madame Caverne et ses deux grandes demoiselles, dont jusqu'ici elle n'a pu encore trouver le placement, je crois que je n'aurai oublié aucune des personnes appelées à embellir de leur présence les noces de Suzette Coinchotte. Et tout ce monde est pommadé, vernis, lustré, les dames couvertes d'articles de bijouterie luxueux et de chapeaux étonnants, les hommes roides comme des quilles dans leurs chemises abondamment chargées d'empois, tous revêtus de prodigieuses toilettes et de beaux atours que l'on ne sort que dans les occasions solennelles.

Lorsque Suzette, portant à son virginal corsage le traditionnel bouquet de fleurs d'oranger, fit son entrée, suivie de sa mère qui s'était insinuée dans une robe de soie jaune d'une forme surprenante avec une variété infinie d'ornements en zigzag autour des épaules, ce ne fut qu'un cri parmi la société pour vanter les charmes de la mariée, une exclamation générale soulevée par la bonne mine de Suzette ; car il est convenu, dans tous les mondes, que le jour de ses noces une mariée est toujours jolie, charmante, adorable, chargée, jusqu'à en plier, de tous les attraits imaginables.

– Est-il heureux, ce Coqu-ibus ! murmure M. Tabouret à l'oreille de l'avoué Toupinel, lequel glisse aussitôt sa main droite dans son gilet, lève la gauche en l'air et dit :

– Qu'est-il de plus brillant au monde que ces chauds rayons qui s'échappent en scintillant des flammes de la torche de l'hyménée ?

– Bonjour, mon anticipée ! bonjour, mon adorable future ! s'écrie Coquibus qui, les traits éclairés d'un sourire, fait toutes sortes de pirouettes et tortille son corps en une foule de révérences très réjouissantes à voir. Le voilà donc arrivé, ce beau jour, ce moment précieux où... auquel... qui... L'appétit va bien ?

– Allons, mon gendre, soyez décent, glapit madame Coinchotte, surtout le jour où je vous confie le bonheur de ma Rose mystique.

Les présentations faites et les compliments à la mariée, convenablement enveloppés dans les expressions les plus élégantes, ayant été servis tout brûlants, par tous les messieurs et toutes les dames qui étaient là, le cortège descendit l'escalier.

Il y avait foule devant la porte ; les gens du voisinage s'étaient amassés en un rassemblement curieux, où dominait l'élément féminin avec un

contingent notable d'enfants de tous les sexes et de tous les âges ; il s'agissait de contempler la mariée, d'analyser les articles éblouissants de la toilette des gens de la noce, pour se murmurer ensuite, les unes aux autres, quelques observations critiques sur la robe de la mariée, sur sa coiffure, sur ses traits, sur toute sa personne, occupation importante à laquelle aucune des voisines n'aurait voulu faillir.

Les héros de la cérémonie, c'est-à-dire les dames Coinchotte, Coquibus et le papa Moutonnier, montèrent dans une voiture de louage ; les invités prirent place dans les omnibus du chemin de fer, que l'entrepreneur loue, entre deux trains, pour les transports nuptiaux, et l'on parvint à la mairie.

Maintenant voici la noce devant M. le maire. Le magistrat municipal, ceint de son écharpe, se dispose à unir dans des liens indissolubles le bienheureux Coquibus à la chaste Suzanne. Madame Coinchotte, en proie à une émotion violente, verse d'abondantes larmes dans son vaste mouchoir ; son frère la rappelle à la fermeté.

– Tu ne sais pas, lui répond-elle avec force soupirs, non, tu ne sais pas ce que c'est que de se séparer d'un enfant qu'on est habitué à conduire dans le sentier de la vertu ; tu ne te figures pas ce que ça me fait de jeter mon Vase de prédilection dans les mains impudiques d'un homme. Non, tu ne peux pas le savoir.

– Mais, ma chère Pélagie, objecte M. Moutonnier, il faut pourtant en passer par là ; on doit à ses enfants de leur assurer un avenir, de leur créer un foyer.

Le « Vase de prédilection » était tout pâle aussi, à l'exception de son nez, qui ne changeait jamais de couleur ; le marié n'avait pas non plus ses couleurs ordinaires, mais chez lui c'était plus que l'émotion naturelle causée par le grand acte qu'il allait accomplir, et pendant que le magistrat lisait aux conjoints les articles de la loi, il était évident, pour tous ceux qui avaient les yeux fixés sur Coquibus, que celui-ci devait être tourmenté par quelque horrible malaise.

En effet, sa figure contractée prenait successivement toutes sortes de nuances extraordinaires, jaune, rouge, bleu, violet ; il se tortillait, il se frottait le ventre avec ses mains gantées de blanc, si bien qu'au moment précis où le maire prononçait ces paroles solennelles :

– Jacques-Timoléon Coquibus, prenez-vous pour épouse Suzette-Ursule Coinchotte ?

Coquibus fit une grimace épouvantable qui résuma en elle seule toute une agonie, et il se sauva en criant :

– Oh ! là ! je n’y tiens plus !. et pas de papier !... Attendez-moi une seconde.

Cette fuite intempestive occasionne un grand tumulte ; Suzette ouvre des yeux effarés et consulte sa mère du regard pour savoir ce que cela veut dire ; madame Coinchotte se fourre dans le nez une prise indignée et roule des yeux terribles du côté de la porte par où son gendre a disparu ; le maire, le Code ouvert devant lui, reste bouche bée ; M. Moutonnier, l’oncle de Suzette, court après Coquibus, et des murmures d’étonnement éclatent de toutes parts parmi les invités.

Charles se glisse à côté d’Henri et lui murmure à l’oreille :

– Je lui ai mis ce matin du jalap dans son chocolat.

– Oh ! le jour de ses noces !

– Tiens ! c’est justement pour ça.

Coquibus reparaît bientôt. Son visage, qui a repris des teintes rosées, n’exprime plus que ce calme souriant de l’homme qui s’est débarrassé d’un fardeau importun, et il dit en balbutiant :

– Excusez-moi, monsieur le maire... une indisposition subite... Oui, certainement, je prends pour femme mademoiselle Suzette Coinchotte. Sans papier, c’est très incommode. Je jure de lui donner aide et protection. mais c’est bien désagréable.

Le mariage civil s’achève sans autre incident, au milieu des rires étouffés de l’auditoire ; Coquibus empoche alors une sévère mercuriale de sa belle-mère, qui ponctue son admonestation de prises courroucées, et de là on se rend à l’église.

Mais la cérémonie religieuse à peine commencée, voici que les roses et les lis s’effacent de nouveau du teint de Coquibus. Charles et Henri, qui l’observent, remarquent qu’il fait des efforts inouïs pour se contraindre ; mais cette fois, soit qu’il n’ose plus sortir comme tout à l’heure à la mairie, ou que le jalap se soit montré d’une rapidité irrésistible, l’infortuné reste là, immobile, consterné, la figure lamentable, occupé en apparence de tout

autre chose que de son mariage. Un dernier espoir lui reste, c'est que l'encens qui brûle dans les encensoirs noiera dans sa vapeur embaumée le secret de ses désordres intestinaux ; mais ni le parfum de l'encens, ni les énormes bouquets dont sont pourvues les demoiselles de la noce ne parviennent à dissimuler les effets désastreux du jalap, et presque aussitôt une senteur inusitée dans les cérémonies nuptiales vient affecter désagréablement les narines des assistants.

– Diable ! murmure le docteur Tournesol, qui se trouvait assez rapproché de Coquibus. Est-ce qu'il y aurait encore de l'assa-fœtida quelque part ?

Le prêtre, qui ne se sent pas à son aise dans le voisinage de cette odeur, et qui soupçonne qu'elle doit provenir des gens de la noce, fronce le nez d'une façon tout à fait expressive, et se hâte de bénir les époux pour se débarrasser d'eux.

Enfin tout est fini à l'église, on remonte en voiture. Coquibus veut absolument se placer sur le siège à côté du cocher, parce qu'il se tiendra debout et qu'il craint que dans l'intérieur on devine que c'est lui qui est le foyer de cette odeur incompréhensible dont la noce est poursuivie ; sur les observations de madame Coinchotte et de M. Moutonnier, il se décide à s'asseoir dans l'intérieur ; mais, tout le long du chemin, il se montre très loquace et il parle très haut, dans l'espérance que le bruit des paroles empêchera les narines de percevoir l'odeur.

– C'est singulier ! dit M. Moutonnier ; on empoisonne ici comme à l'église. Sentez-vous ?

Madame Coinchotte, qui a le nez bourré de tabac, proteste qu'elle ne sent rien ; Suzette, qui par maintien applique contre sa bouche son mouchoir brodé inondé d'eau de Lubin, ne se plaint d'aucune mauvaise odeur, et Coquibus, décidé à payer de toupet, affirme audacieusement qu'il ne sent que le bonheur d'être enfin l'époux d'une adorable enfant.

Aussitôt qu'on est arrivé, Coquibus s'éclipse et court chez lui aussi rapidement que le lui permet le désagréable surcroît de bagage qu'il a dans le fond de son pantalon. Quand il a réparé les outrages du jalap et qu'il s'est changé de fond en comble, pantalon, chemise et chaussettes, il retourne avec empressement auprès de celle qui est devenue sa femme, et madame Coinchotte lui dit :

– Maintenant, mon gendre, suivez-moi, ainsi que Suzette. Le temps est venu de remettre à ma fille, en votre présence, le trésor que je lui destine.

Les yeux de Coquibus brillent de convoitise, il pense qu’il va toucher la dot de sa femme, et tous les trois passent dans la chambre à coucher de madame Coinchotte. Celle-ci fait d’abord à son gendre – qui, pendant ce temps-là, ne songe qu’aux écus de la vieille – une allocution morale sur les nouveaux devoirs qui lui incombent ; puis elle se dirige vers son secrétaire, un meuble vénérable qui avait dû recéler dans son sein bien des secrets depuis qu’il était sorti des mains de l’ouvrier, et y prend un coffre et.

Le cœur de Coquibus bondit de joie et de bonheur, ses gros yeux louches, agrandis par le désir, plongent dans le secrétaire béant, avec une ardeur capable de faire fondre instantanément toutes les pièces d’or et d’argent qui y seraient enfermées.

– Tiens ! ma crotte, ma chère fille, mon Vase d’amour, articule madame Coinchotte qui, tout en parlant, a extrait du coffret une de ces tabatières de corne que l’on trouve pour un franc cinquante dans tous les bureaux de tabac, tiens, ma crotte, voici ce que je t’ai promis. Cette tabatière est bien simple, bien modeste. Mais c’est un trésor inappréciable, car c’est un trésor de famille ; elle m’a été donnée par ton pauvre père, un jour, en gage de réconciliation, après une grave discussion que nous avons eue ensemble. C’est alors que j’ai pris l’habitude de priser, et j’ai toujours trouvé dans cette boîte la consolation et un des plus vifs bonheurs de ma vie. Je t’ai conservé cette tabatière, ma crotte, pour le jour de ton mariage, pour le jour terrible où un homme viendrait t’arracher de mes bras. La voici. Hier soir je l’ai garnie de tabac frais ; tu y puiseras quand ton mari te causera des chagrins, car il t’en causera, crois en mon...

– Permettez, belle-maman ! voulut interrompre Coquibus.

– Il t’en causera, poursuivit la vieille priseuse en imposant le silence à son gendre par un geste virulent, il t’en causera ; tous les hommes se ressemblent : le meilleur ne vaut pas le tabac de mon mouchoir. Tu y puiseras, mon enfant, et tu y trouveras, comme moi, la consolation, le calme, une satisfaction de tous les instants, des jouissances toujours piquantes et un remède infailible contre le rhume de cerveau. Vous aussi,

Timoléon, inspirez-vous de ces paroles et tirez-en profit. Allez, mes enfants, allez, et soyez heureux !

– Mais, belle-maman, insinua Coquibus absolument abasourdi par cette solution inattendue, ce n'est pas tout, je pense. Et... et la dot ?

– Quelle dot ? fulmina madame Coinchotte en faisant un bond qu'on n'aurait pas dû attendre de ses vieilles jambes. Osez-vous bien me parler de dot, quand je me dépouille pour vous de mon plus précieux trésor, de mon Vase de prédilection, de ma Rose mystique ! ajouta-t-elle en pressant tendrement sa fille sur son sein. Ah ! Timoléon, je n'aurais jamais cru cela de votre part. Quelle cupidité ! C'est donc pour son argent que vous me demandiez ma Suzette, ma Tour d'ivoire ! C'est indigne. Allez, monsieur, allez rejoindre les invités, et ne parlons plus de ça, n'est-ce pas ? écartons cette ignoble question d'argent ; ne m'en parlez plus jamais.

Coquibus, tout décontenancé et sourdement travaillé, du reste, par le jalap qui n'avait pas encore dit son dernier mot, n'osa pas insister ; il sortit tout penaud en mâchonnant entre ses dents des excuses embrouillées.

– Belle-maman, certainement... je pensais. je croyais... désolé... vous avez mal compris... mon intention n'était pas. L'appétit va bien ?

XX

QUI TRAITE DE LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE ET DU PANTALON DE COQUIBUS, AINSI QUE DE LA PREMIÈRE NUIT DES NOCES.

On ne devait se mettre à table qu'à six heures, pour occuper le temps jusque-là, on fit d'abord une très légère collation, car il ne fallait pas trop manger, afin de conserver tous ses 'moyens pour le grand festin du soir, et la noce s'en fut se promener dans la campagne.

On dirigea la promenade du côté des endroits les plus ombrés, et là, sous les arbres, la compagnie prit ses ébats. Mais vu la composition particulière de la société, formée presque exclusivement de personnes d'un âge mûr, pour ne rien dire de plus, les ébats ne furent ni bruyants ni bien échevelés ; on fit quelques gambades sur l'herbe, – les plus jeunes bien entendu, les autres se contentant de regarder ; – on joua un peu à colin-maillard, et finalement on abandonna les jeux pour se livrer aux délices de la conversation. Les plus âgés s'assirent paisiblement à l'ombre, les dames en retroussant leurs jupes de soie, les hommes après avoir déposé préalablement sous leur derrière leur mouchoir de poche déployé ; les autres s'éparpillèrent par petits groupes et se mirent à se promener, sans s'écarter trop loin du centre de la réunion.

Blgomard s'était retiré à l'écart et entretenait de mystérieux pourparlers avec la muse de la poésie, pour obtenir enfin le quatrième vers de son compliment, qui ne voulait toujours pas venir. On devinait, à la contraction de ses traits, les souffrances que l'infortuné devait endurer.

Coquibus aussi était très calme et c'était lui, après Blgomard, qui se donnait le moins de mouvement ; cela tenait au nouveau pantalon qu'il avait revêtu après son accident de l'église, lequel le serrait extraordinairement du derrière et de l'entre-jambes et lui était ainsi toute liberté d'action. Détail à noter, il ne s'asseyait pas, la tension de son pantalon ne lui permettant pas cette posture ; il se couchait tout de son long, soit sur le dos, soit sur le ventre, et quand il voulait se relever, ce n'était qu'avec mille précautions nécessitées par la facture malheureuse du maudit pantalon. Par instants, il s'éloignait de la compagnie, et il se retirait discrètement derrière un buisson, ce qui permet de supposer que ce mauvais plaisant de Charles n'avait pas épargné le jalap.

Par exemple, vous auriez vainement cherché au milieu des personnes assises sur l'herbe, ou parmi les différents groupes disposés çà et là, pour y trouver madame Beupertuis ; cette dame n'y était pas plus, du reste, que le jeune Henri Moutonnier. Peut-être ces deux personnes formaient-elles à elles deux un groupe perdu par là, quelque part, mais évidemment dans un endroit inaccessible aux regards. M. Beupertuis, engagé avec Charles Longueval dans une conversation palpitante d'intérêt sur les sauvages de l'Amérique espagnole, ne s'inquiétait nullement de ce qu'était devenue sa femme : dès lors, je ne vois pas pourquoi nous nous en occuperions plus que lui.

Le petit Toupinel n'était pas là non plus. Personne ne l'avait vu depuis au moins une heure. M. Toupinel, qui n'avait pas, comme le mari de la belle Denise, toute son attention prise par des histoires de sauvages, commençait à se montrer inquiet de la disparition de son précieux rejeton, lorsque celui-ci ne tarda pas à fournir des preuves réelles et indubitables de son existence ; on entendit des clameurs extravagantes qui s'approchaient derrière un buisson, et bientôt on vit apparaître le jeune Toupinel, les cheveux ébouriffés, sa veste toute salie de terre des champs, son pantalon déchiré aux deux genoux, le nez affreusement barbouillé de sang, et avec

tout cela poussant des hurlements à effrayer les oiseaux dans le feuillage des arbres.

L'héritier des Toupinel, averti par son instinct de fils d'avoué qu'il devait bien se trouver quelque verger dans les environs, était parti à la découverte, avait rencontré ce qu'il cherchait, avait maraudé des prunes, et finalement avait eu à cette occasion une discussion orageuse avec un jeune fils de paysan, lequel lui avait fait comprendre, à l'aide d'une solide tripotée, toute la malpropreté de sa conduite.

Attirés par les cris du petit Toupinel, tous les groupes se rapprochèrent du reste de la société restée sous les arbres. Madame Beaupertuis et Henri se montrèrent à leur tour, mais très loin, derrière tous les autres et du côté où les taillis étaient le plus touffus, et quand ils approchèrent, M. Pimpon-Laguiche fit à M. Beaupertuis, qui se trouvait à côté de lui, cette obligeante remarque :

– Tiens ! madame Beaupertuis est bien rouge, et M. Henri Moutonnier aussi !

Le fait est qu'ils étaient tous les deux rouges comme des coquelicots ; leurs yeux humides brillaient de je ne sais quel feu, et l'harmonie de la coiffure de madame Beaupertuis était sensiblement dérangée.

Charles vit tout cela d'un coup d'œil et sourit.

– Ma femme est toujours comme ça quand elle prend du plaisir à quelque chose, répondit Beaupertuis à M. Pimpon-Laguiche. J'ai beau lui dire : « Sois donc raisonnable ! ne cours pas comme ça au soleil ! après, on a froid et on attrape du mal. » Mais ouiche ! ma femme s'actionne trop, elle ne fait rien à demi ; aussi vous la voyez tout en nage.

Après cela, suivant un autre courant d'idées, il glissa mystérieusement ces paroles à l'oreille de Charles :

– Croyez-vous que je le suis assez !

– Oh ! totalement, riposta vivement l'artiste sans réfléchir. – Puis, au bout de deux secondes : – Vous dites que vous êtes quoi ?

– Curieux d'histoires de sauvages, répliqua le bon M. Beaupertuis en riant de tout son cœur.

A ce moment, Blagomard se leva et vint rejoindre la compagnie ; tous ses traits étaient rayonnants ; il avait trouvé son quatrième vers.

A six heures, le dîner réunit tous les convives ; un instant avant, Blagomard avait couru chez lui pour écrire ses vers sur une belle feuille de papier immaculé et de sa plus magnifique écriture. En dépliant sa serviette, la jeune mariée – jeune non par les années, mais parce qu'elle était nouvellement mariée – y trouva le papier de Blagomard, que celui-ci y avait placé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Coquibus qui, étant à côté de sa femme, jeta un coup d'œil sur la feuille. Ah ! un compliment !

Suzette rougit et tout le monde vit bien que le compliment était à son adresse ; on la pria de lire, elle rougit plus fort, si bien que son nez était maintenant de la même nuance que le reste de la figure, et Coquibus, lui prenant alors le papier des mains, se leva et lut :

A LA CHASTE SUZETTE

Pour compter le nombre authentique
De vos innombrables vertus,
Il faudrait à la statistique
Des chiffres encore inconnus.

– C'est de la poésie, ajouta Coquibus.

– Bravo ! admirable, ravissant ! cria toute l'assemblée trépignant d'enthousiasme. On demande l'auteur de cette chose charmante.

– C'est signé Blagomard, proféra Coquibus, qui dirigea en même temps du côté du statisticien un sourire aimable, accompagné d'un geste du bras droit tout chargé de grâces et de remerciements.

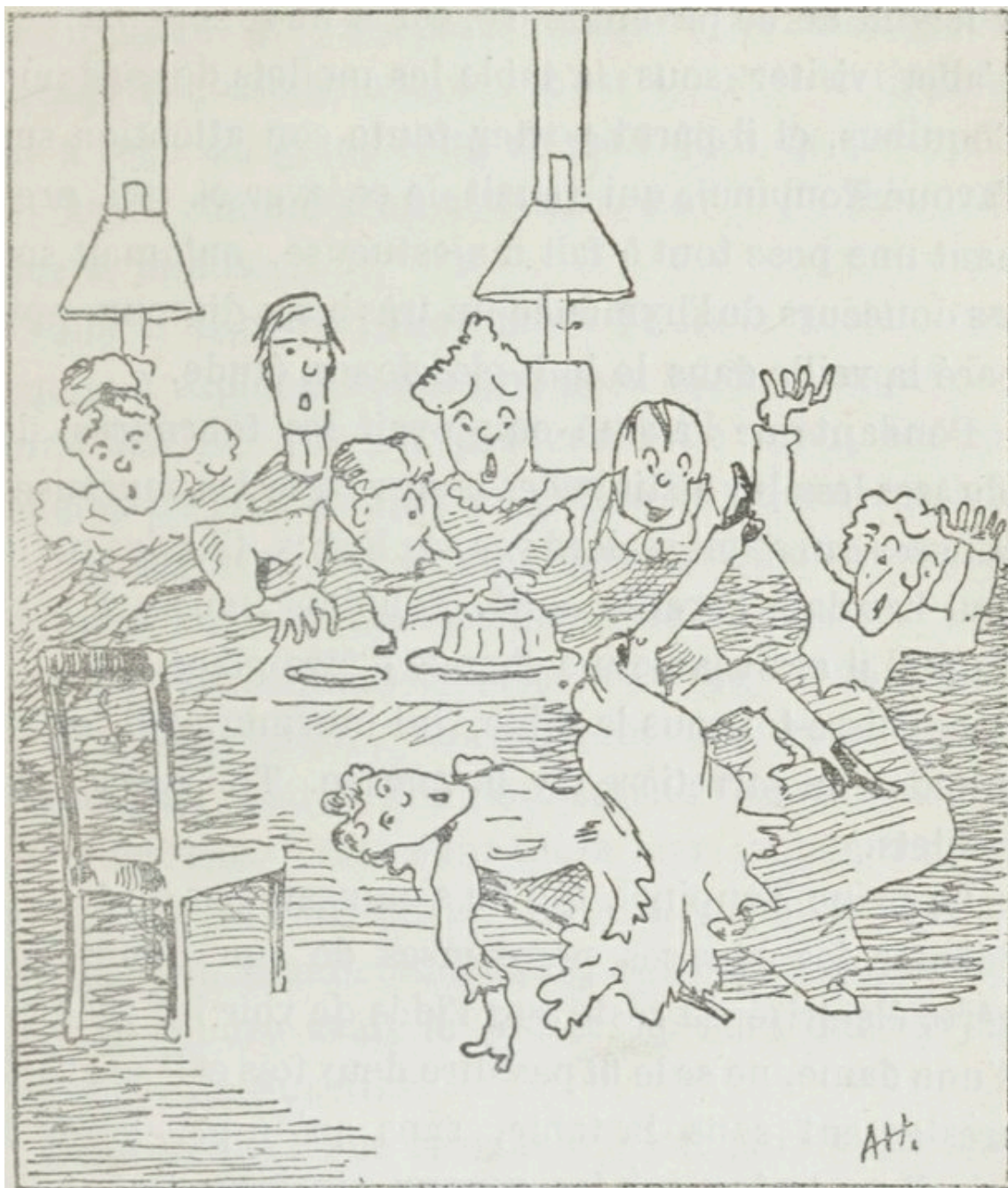
– C'est pas de la poésie, insinua M. Pimpon-Lagniche à l'oreille de son voisin de table ; dans la poésie il y a toujours des amours et des toujours qui riment avec *flamme et mon cœur*. Pas du tout de la poésie.

Pendant qu'on applaudissait Philopémen Blagomard, tout confus de la bordée de félicitations dont on le mitraillait, madame Coinchotte arrachée brusquement de sa chaise par un mouvement irrésistible de reconnaissance, se précipita sur le statisticien ; celui-ci, croyant réellement que la vieille dame voulait l'étrangler pour quelque raison inconnue, se rejeta violemment sur son voisin avec tous les signes d'une terreur manifeste. Madame Coinchotte lui donna sur les joues deux baisers retentissants, pour

le remercier d'avoir célébré la vertu de sa fille en vers ; puis elle revint à sa place, s'administra une prise d'importance et le dîner commença.

Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé de faire la description du festin, avec l'énumération exacte des plats qui se succédèrent et des propos qui furent échangés ; nous laisserons donc les convives manger à leur faim, boire à leur soif et même au delà, causer, rire, dire bon nombre de bêtises sans s'en douter, et nous épargnerons ainsi à ceux de nos lecteurs à imagination gourmande la peinture d'une foule de choses étonnamment délicieuses, dont l'idée seule pourrait leur faire venir l'eau à la bouche.

Quand on fut au dessert, Coquibus fit un signe à Charles. C'est le moment où, dans les noces qui tiennent encore à perpétuer l'usage de la cueillette de la jarretière, s'accomplit cette importante opération. Coquibus qui, le matin encore, avait promis cette faveur à son ami Charles, fit donc un signe à celui-ci.



La jeune mariée tombe, en exhibant deux jambes pudiquement voilées par un pantalon à sous-pieds. (Ch. XX.)

Charles comprit très bien de quoi il s'agissait, mais il feignit de ne pas entendre, car il ne se souciait pas d'aller visiter sous la table les mollets de madame Coquibus, et il parut porter toute son attention sur l'avoué Toupinel, qui venait de se lever et qui, prenant une pose tout à fait

majestueuse, entamait sur les douceurs de l'hyménée un très beau discours préparé la veille dans le huis-clos de son étude.

Pendant que l'avoué employait les tournures de phrases les plus distinguées pour revêtir les heureuses pensées qui se pressaient sur ses lèvres, Charles parla tout bas dans l'oreille de M. Toupinel *junior*, à côté duquel, il avait la bonne chance d'être placé.

– Glisse-toi sous la table, lui murmura-t-il, et va prendre la jarretière de la mariée. Tu verras ses mollets.

Le jeune Toupinel, qui ne s'amusait pas du tout à écouter les phrases pompeuses de son honorable père, électrisé du reste par l'idée de voir les mollets d'une dame, ne se le fit pas dire deux fois et il se glissa prestement sous la table, sans qu'on prît garde à lui ; il se traîna sur les genoux, insinua ses mains dans plusieurs crachats et arriva aux jambes de madame Coquibus.

L'effet ne fut pas long à se produire. La jeune mariée, surprise des manœuvres mystérieuses qui se pratiquent autour de scsjambes, se récrie, se renverse sur le dos de sa chaise et se met à gesticuler furieusement avec ses pieds ; aussitôt des cris affreux partent de dessous la table ; c'est le petit Toupinel qui a reçu un grand coup de pied dans la joue et qui hurle comme si on était en train de l'assassiner pour le moins.

Voilà le discours interrompu. Toute la société se dispose à explorer le dessous de la table, lorsque la jeune mariée, qui n'a pas cessé de crier, de se pencher de plus en plus en arrière et de faire aller ses jambes avec une énergie indomptable, comme si elle avait envie de les décoller et de les jeter en l'air, perd à la fin l'équilibre, et la voilà qui tombe par terre avec sa chaise, en exhibant aux yeux de la compagnie, pétrifiée d'étonnement, deux jambes pudiquement voilées dans toute leur longueur par un pantalon à sous-pieds ; précaution due à l'esprit inventif de madame Coinchotte, qui n'avait pas oublié que son gendre avait le projet de faire enlever la jarretière de Suzette.

En présence de ce spectacle inattendu, beaucoup de personnes se fourrent leur mouchoir dans la bouche pour s'empêcher de trahir leur gaieté par des éclats de rire, car il n'est pas donné souvent de contempler une jeune mariée

vêtue le jour de ses noces d'un pantalon à sous-pieds, et chacun devine bien que cette idée ingénieuse est le fait de madame Coinchotte.

Coquibus, en voyant sa femme par terre, quitte vivement sa chaise, se baisse, et relève avec empressement la « Rose mystique » ; on extrait également de dessous la table le jeune Toupinel, à qui son père administre en surplus un soufflet gigantesque, ce qui n'est pas fait pour arrêter les hurlements de l'aimable enfant, puis la noce passe à d'autres exercices.

On va finir la soirée au salon. Mais alors on s'aperçoit que le marié, dans la vivacité de ses mouvements pour relever sa femme, a opéré une tension si violente sur le fond de son pantalon beaucoup trop étroit, que l'étoffe protectrice s'est déchirée dans toute sa largeur, accident dont Coquibus ne s'est pas douté ; et comme il s'ubstine à faire une multitude de pirouettes pour témoigner de la joie qui déborde de son âme, et que son babit, insuffisant déjà pour cacher son postérieur, voltige d'une manière tout à fait amusante, on remarque fort bien que M. Coquibus n'a pas de caleçon et que sa chemise est remontée.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fi ! quelle horreur ! s'écrie madame Coinchotte à cette vue.

Les dames font semblant de baisser les yeux pour ne pas voir ce que montre Coquibus ; mais leurs bouches, moins effarouchées que leurs yeux, ne dissimulent pas les sourires ; les hommes ne se gênent pas pour laisser voir leurs joyeuses impressions, quelques-uns battent des mains, et de bruyants éclats de rire emplissent le salon. Coquibus, encouragé par toute cette gaieté, dont il est loin de soupçonner la véritable cause, croit au contraire que ce sont ses évolutions qui mettent la société en belle humeur, et il se trémousse de plus belle, exécutant toutes sortes de gambades étourdissantes, pendant que son habit, voltigeant comme un désespéré, livre aux regards tout ce que le pantalon déchiré devrait pudiquement cacher. Et les risées de redoubler ; et plus on rit, plus il cabriole et plus il montre son derrière.

– Hein ! belle-maman, fit-il à madame Coinchotte quand il se fut enfin arrêté, voyez-vous comme je montre ma joie !

– Il est possible que vous ayez de la joie, riposta aigrement madame Coinchotte ; mais tout ce que je sais, c'est que vous montrez votre derrière.

– Mon derrière ! s'exclama Coquibus au comble de la surprise, mon derr...

– Votre pantalon est déchiré dans le fond, lui dit M. Moutonnier. Vous avez tout montré.

Coquibus porta rapidement les deux mains à l'endroit indiqué.

– Sapristi ! cria-t-il, je n'ai pas de chance aujourd'hui avec mes pantalons. Et je ne pensais plus que celui-ci était trop étroit.

Et il se sauva pour changer une deuxième fois de culotte, poursuivi par les éclats de rire de toute l'assistance.

En cet endroit, il est bon de constater que madame Beaupertuis et Henri Moutonnier n'avaient pu jouir de cette scène, car ils avaient l'un et l'autre disparu du salon.

Coquibus, une bougie à la main, court donc à sa chambre, son ancienne chambre de garçon qui s'ouvre sur le vestibule du rez-de-chaussée ; mais il s'aperçoit, en tournant le bouton, que la porte est fermée à clef. Comme il est étonné de cette particularité, se demandant quelle idée on a eue de retirer la clef de la serrure, tout d'un coup la porte s'ouvre brusquement, quelqu'un que Coquibus n'a pas le temps de reconnaître, rapide comme l'éclair, lui souffle sa bougie, le repousse avec force ; le nouveau marié est renversé par la violence du choc, et il entend des pas précipités et comme le frôlement d'une jupe de soie ; il appelle à son aide, on accourt avec des lumières et on trouve Coquibus couché par terre devant sa porte ouverte, sa bougie éteinte, et personne dans la chambre.

On le relève, il raconte qu'il y avait des gens enfermés dans sa chambre, peut-être des malfaiteurs. Là-dessus Blagomard émet l'opinion que ce sont des voleurs qui ont essayé de s'introduire dans la maison à la faveur de l'encombrement de la noce. Cette idée est immédiatement soutenue avec une grande énergie par Henri Moutonnier, qui est au premier rang et qui déclare qu'il faut faire des perquisitions, et je ne sais si c'est cette déclaration qui donne de l'animation à sa physionomie, mais il a les yeux brillants et la figure extrêmement rouge.

Aussitôt les dames se retirent dans le salon ; cette fois madame Beaupertuis se trouve avec elles, et Charles, en jetant un regard de son côté, ne peut s'empêcher de faire intérieurement la remarque qu'elle est non

moins rouge qu'Henri et beaucoup plus agitée. Blagomard reste avec les dames pour les protéger, ainsi que le petit Toupinel, qui a peur des voleurs, et les hommes parcourent la maison du haut en bas.

On ne trouve personne ; c'est signe que les malfaiteurs se sont sauvés, et on rentre auprès des dames. Coquibus n'a plus songé à changer de pantalon, et personne maintenant ne fait plus attention qu'il montre son derrière, car ce dernier incident tient tout le monde en haleine. Du reste, la soirée est très avancée et la société, ayant eu assez de divertissements, manifeste l'intention de se retirer.

Les invités s'en vont un à un ; déjà madame Coinchotte a emmené sa fille, et bientôt il ne reste plus avec Coquibus que M. Moutonnier, Henri et Charles, lesquels, ainsi que nous le savons, couchent à la maison.

Le marié jette des regards fréquents sur la pendule, et laisse échapper divers signes d'impatience, car il trouve qu'il est grand temps d'aller se coucher. Certes Coquibus ne s'est pas marié par tendresse, tant s'en faut ; l'amour de la table a seul guidé ses pas dans le sentier fleuri du mariage ; c'est l'espoir de voir l'argent de madame Coinchotte augmenter ses jouissances gastronomiques qui, seul, a fait battre son cœur. Insensiblement cependant, en faisant sa cour à Suzette, le vieux gourmand s'est senti entraîné par quelque chose d'étrange ; un sentiment nouveau, qui est déjà presque de l'amour, s'est emparé tout doucement de son âme, et maintenant, c'est avec des désirs d'autant plus vifs qu'ils ont plus tardé que Timoléon, impatient d'entrer en pleine possession de ses droits d'époux, attend que la solitude et le mystère soient venus avec leur cortège de plaisirs et d'amoureuses promesses.

Enfin, il est seul, tout le monde est parti. Sans tarder, il prend un flambeau, et le cœur bondissant de joie, il se dirige allègrement vers la chambre qui a été préparée au premier étage pour les nouveaux époux et où, suppose-t-il, madame Coinchotte a conduit elle-même Suzette. Il ouvre la porte doucement ; pas de lumière. Il entre sur la pointe du pied, il referme la porte, pose son flambeau sur la commode et plonge sur le lit un regard affamé de désirs.

La forme d'un corps se dessinait sous la couverture ; on ne voyait pas la figure, la personne couchée était tournée du côté de la ruelle.

– Elle est là, murmure Coquibus ; elle ne dort pas, la chère petite, mais elle n’ose pas bouger ; la pudeur, la timidité... Que de choses charmantes, ô ma Suzette, nous allons échanger !

En un tour de main, Coquibus est déshabillé, et le voilà dans le lit. Il murmure de douces paroles, il étend le bras pour presser sa femme sur son cœur... mais il pousse une formidable exclamation, et il découvre brusquement le lit.

– Un traversin ! s’écrie-t-il avec horreur. Le jour de mes noces, on me fait coucher avec un traversin !

En effet, c’est bien un traversin, dont l’extrémité supérieure a été recouverte d’un bonnet de femme, que l’on a mis dans son lit à la place de Suzette.

B’ême de fureur, Coquibus se précipite vers la porte en criant :

– Où est Suzette ? où est ma femme ? je veux ma femme.

Mais la porte ne peut plus s’ouvrir. Quelqu’un qui, disons-le tout de suite pour ne pas faire de mystère où il n’y en a pas, n’était autre que madame Coinchotte, laquelle voulait garder sa fille pure de tout contact avec un homme, et qui épiait Coquibus, avait fermé du dehors la porte à double tour, tandis que le malheureux époux, tout enflammé de désirs, se mettait au lit avec les intentions les plus conquérantes.

– Ma femme, mille dieux ! je veux ma femme ! hurle Coquibus en donnant de violentes poussées contre la porte pour l’enfoncer ; mais la porte inexorable reste insensible aux attaques du pauvre homme, et nulle voix ne répond aux appels désespérés de l’infortuné mari.

– Qui est-ce qui m’a fait cette farce-là ? poursuit-il toujours écumant de rage. Veut-on me rendre ma femme, oui ou non ?

Il appelle tout le monde, M. Moutonnier, Charles, Henri et jusqu’à madame Coinchotte, et il ne cesse de pousser la porte.

Voyant enfin que ses efforts étaient inutiles, que ses cris n’auraient d’autre effet que de se rendre enroué comme s’il n’avait été nourri que de sciure de bois depuis son enfance, il se résigna à coucher seul. Il se jeta sur son lit comme un furieux, ne ferma pas l’œil de toute la nuit, et quelqu’un qui aurait appliqué l’oreille contre le trou de la serrure l’aurait entendu qui répétait à tout instant :

– Mille dieuy ! coucher seul le jour de ses nocces, c'est roide !... Mais demain... gare !

XXI

UN LENDEMAIN DE NOCE. – SUR LES CHEVAUX DE BOIS. DEUXIÈME NUIT

Coucher seul le jour de ses noces, se retourner sur sa couche solitaire comme une anguille sur le feu, et pousser des soupirs à faire tourner un moulin à vent, n'est pas absolument le dernier mot de la félicité pour un nouveau marié, et il n'y a rien là qui puisse engager à rester au lit ; aussi Coquibus fut-il sur pied de bonne heure. Il attendit patiemment qu'on vînt lui ouvrir,

On mit enfin la clef dans la serrure, la porte s'ouvrit, belle-maman rendait la liberté à son prisonnier. Ce fut seulement alors que le pauvre mari comprit que c'était à elle qu'il devait sa misérable nuit.

– C'est vous qui m'avez enfermé ? cria-t-il, le cœur gonflé de colère. Pourquoi m'avez-vous empêché de coucher avec ma femme ?

Pour toute réponse, madame Coinchotte se contenta d'aspirer une prise sonore en lançant à son gendre des yeux sévères.

– Mille dieux ! poursuivit Coquibus à qui l'indignation donnait une résolution qu'il n'avait pas d'habitude devant sa belle-mère, me direz-vous pourquoi vous m'avez enfermé ici, pourquoi jen'ai pas couché avec ma femme ?

– Voulez-vous bien vous taire, affreux indécent ! articula madame Coinchotte de l'air le plus indigné du monde. Suzette est un Vase de

prédilection, ajouta-t-elle en appuyant avec une énergie particulière sur ces derniers mots, et vous devriez comprendre...

– Je ne comprends qu’une chose, répliqua Coquibus, c’est que ce Vase-là c’est ma femme, et que je veux.

– Taisez-vous ! vous êtes ignoble, s’écria la vieille priseuse avec un redoublement d’énergie ; vous ne respectez ni la douleur d’une mère ni la pudeur de l’innocence.

– Cependant, commença Timoléon, il me semble que mes droits...

– Vous êtes bien pressé, monsieur, interrompit-elle violemment, de jouir de ce que vous appelez vos droits. Jephté a donné un an à sa fille pour pleurer sa virginité ; ne sauriez-vous.?

– Sacrebleu ! s’écria le malheureux Coquibus exaspéré par l’idée que sa belle-mère avait peut-être la prétention d’imposer à Suzette une année de virginité, comme à la fille du héros juif. Vous croyez que je vais attendre jusque...

– Laissez-moi donc finir, monsieur, poursuivit madame Coinchotte. Ne sauriez-vous pas attendre un peu et ne pas vous jeter sur cette enfant, comme une baleine sur sa proie ? Est-ce que c’est pour ça que je vous ai donné ma fille !

– Mais, mille dieux ! quand on est marié, c’est pour...

– C’est pour respecter la virginité de sa femme, monsieur. Seriez-vous content qu’un autre vînt lui ravir ce trésor précieux ? Non, n’est-ce pas ? Pourquoi prétendez-vous l’en dépouiller ? Vous êtes donc un cannibale ?

– Mais vous-même pourtant, belle-maman, objecta Coquibus, vous avez passé par là.

– Assez, monsieur, assez, se récria madame Coinchotte en se dressant toute roide comme une barre de fer ; ne faites pas rougir votre belle-mère par des souvenirs impurs... Je vous le répète, je ne vous ai pas donné ma Rose mystique pour que vous en fassiez l’objet de vos turpitudes.

– Mais enfin, belle maman, entre mari et femme...

– Assez. Je vous l’ai déjà dit, ma fille est un Vase d’ivoire, ne l’oubliez jamais ; un Vase.

– C’est bon, murmura, à part lui, l’infortuné mari. Vase d’ivoire tant qu’on voudra, mais la nuit prochaine, j’aurai ce Vase-là, ou nous verrons

bien.

La conversation finit là, et Timoléon fut admis à venir présenter ses hommages à sa femme, sous l'œil vigilant de madame Coinchotte.

Il était facile de lire dans les regards que Suzette jetait sur son mari des marques non dissimulées de mécontentement, comme si, point du tout satisfaite d'avoir passé seule sa première nuit de noce, elle reprochait à Coquibus de n'avoir pas fait des effort pour se rapprocher d'elle. Ses yeux étaient même si rouges, qu'on eût dit qu'elle avait pleuré ; c'est ce que remarqua très bien son oncle Moutonnier, ainsi que Charles et Henri, qui attribuèrent aussitôt une toute autre cause que la véritable à l'altération des traits de la jeune mariée.

– Eh ! eh ! petite, fit le papa Moutonnier en prenant le menton de sa nièce, nous avons les yeux bien battus, ce matin.

– Veux-tu bien te taire, Dieudonné ! marmotta madame Coinchotte ; tu fais rougir tout le monde avec tes sottes remarques.

– Eh bien, quoi ! rétorqua le brave homme ; on sait bien qu'un lendemain de noce...

Il n'acheva pas sa phrase, qui se perdit dans un rire joyeux.

– Et vous, maître Coquibus, comment ça va-t-il ? reprit-il en s'adressant au marié et en lui donnant sur le ventre une petite tape amicale. La figure fatiguée aussi, hé ?

Le fait est que le pauvre Coquibus, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, en proie à une colère abominable, avait le visage aussi altéré que possible.

– Mais que diable aviez-vous donc à crier cette nuit ? continua le papa Moutonnier.

– Moi, j'ai crié ! fit Coquibus simulant la surprise, parce qu'il ne tenait pas à avouer à M. Moutonnier de quelle étrange façon s'était passée sa nuit de noce.

– Du moins, il m'a semblé que ça venait de chez vous, poursuivit l'oncle.

La chambre nuptiale étant située à l'extrémité de la maison tout à fait opposée aux deux pièces où M. Moutonnier et les deux jeunes gens avaient passé la nuit, les cris de Coquibus n'étaient parvenus aux oreilles de ceux-ci que fort imparfaitement.

– Des ivrognes, probablement, expliqua l’infortuné mari, qui passaient dans la rue.

L’air profondément embarrassé de Coquibus n’échappa pas à Charles ni à Henri ; ils lui en firent la remarque. Coquibus, qui se gênait moins avec eux, les prit dans un coin et leur dit mystérieusement :

– Je n’ai pas couché avec ma femme.

Vous auriez donné beaucoup pour voir la mine extraordinairement piteuse qu’il avait en faisant cette révélation.

– Ah bah ! s’exclamèrent les deux jeunes gens.

– Hélas ! soupira le pauvre homme.

Il raconta sa mésaventure ; les deux amis riaient de tout leur cœur.

– Ce sera pour ce soir, allez, lui dit Charles.

– Je l’espère bien, gémit Coquibus.

Comme il n’y a pas de jour de nocce sans lendemain, il avait été convenu que ce jour-là, qui était un dimanche, on irait se promener après le déjeuner jusqu’au village de Périgny, à une petite lieue d’Auxerre ; les époux Beaupertuis, le grand Blagomard et Charles étaient les seuls étrangers à la famille qui devaient faire partie de l’expédition.

Les premières réflexions de Beaupertuis et de Blagomard, en arrivant chez Coquibus, furent naturellement pour remarquer les traits profondément tirés des nouveaux époux, leurs premières paroles pour exprimer ces judicieuses remarques.

– Bonjour, madame la nouvelle épouse, fit Beaupertuis. Comment allez-vous ce matin ? Êtes-vous remise un peu des fatigues de.. la nocce ? Non, n’est-ce pas ? Un peu abattue, je vois ça. Et Coquibus, en êtes-vous satisfaite ?

Suzette baisse les yeux sans répondre, mais en rougissant extrêmement, pendant que madame Coinchotte, révoltée des questions de M. Beaupertuis, essaie de contenir son indignation par des prises répétées, et que Coquibus, furieux intérieurement, envoie de bien bon cœur Beaupertuis à tout ce qu’il y a de diables dans les régions infernales.

– Bien, bien, continue ce dernier, glissons, n’appuyons pas. Quant à vous, mon ami, fait-il plus bas en se tournant vers le nouveau marié, tâchez de

dormir davantage cette nuit-ci, c'est un conseil que je vous donne ; vous avez besoin de repos, je vois ça à votre figure.

Coquibus a envie de lui tirer la langue ; il ne répond que par un sourire qui cache de sourdes amertumes.

Blagomard s'approche également de Coquibus et lui souffle à l'oreille :

– Eh bien !... hé !... vous avez butiné dans les jardins de Cythère, hein !... comme l'abeille qui se pose sur les fleurs, hé !

– Comme l'abeille, tout à fait, riposte Coquibus en grinçant des dents. Merci, vous êtes bien bon !

– Heureux coquin, fait Blagomard, je ne me sens pas de force à évaluer même approximativement la somme de votre félicité.

Tout le monde est prêt, on va pour sortir, lorsque madame Beaupertuis aperçoit au corsage de la jeune mariée le bouquet de fleurs d'oranger qui, dans l'ordre des choses, devrait depuis la veille être accroché au clou des illusions perdues.

– Comment, ma chère, fait-elle observer à Suzette en pouffant de rire et en désignant du doigt le bouquet emblématique, vous mettez ça aujourd'hui ! Mais à quoi pensez-vous ? vous n'en avez plus le droit...

– Et pourquoi n'aurait-elle pas le droit de porter cet emblème de son innocence ? interrompt madame Coinchotte qui a entendu la remarque de madame Beaupertuis. Ma fille est un temple de virginité, et j'espère qu'elle ne fera rien qui puisse l'empêcher de l'être longtemps encore, n'est-ce pas, ma crotte ?

La crotte ne répond rien, sans doute parce qu'elle ne veut pas avouer que ses propres désirs sont en opposition directe avec les prétentions de sa mère ; mais cette riposte de madame Coinchotte fait naître de singuliers sourires sur les lèvres de tous ceux qui sont là, à l'exception pourtant de Coquibus et de la Crotte, le premier surtout, profondément vexé de ces révélations inopportunes de la vieille priseuse.

On se mit en route ; Timoléon avait sa femme au bras et se redressait tout fier. La belle-mère ne put voir d'un cœur content ce rapprochement des deux époux ; elle en fut tellement émue, qu'elle se fourra une prise dans la bouche au lieu du nez, et aussitôt elle courut prendre l'autre bras de son gendre, pour être plus à même de surveiller ses actes et jusqu'à ses paroles ;

si bien que le pauvre Coquibus dut faire ainsi tout le chemin, encadré entre sa femme et sa belle-mère, abominablement vexé, mélancolique, présentant sur tous les traits de sa physionomie et dans toute son attitude les marques de la contrainte la plus absolue, sous l'œil implacablement tutélaire de madame Coinchotte.

Cependant, avant de pénétrer dans le village, la société manifesta le désir de se reposer un instant, et on fit halte sous les arbres. Coquibus, débarrassé alors de sa belle-mère, et voyant que celle-ci paraissait avoir toute son attention occupée dans une conversation générale, crut pouvoir échanger avec sa femme quelques communications d'un intérêt tout particulier. Suzette ne se fit pas prier pour lui indiquer la chambre où sa mère l'avait enfermée la nuit précédente, et dans laquelle vraisemblablement elle l'obligerait à coucher encore la nuit prochaine ; et sans que son mari l'en priât, elle exprima le désir de voir sa seconde nuit de noce moins solitaire que la première.

– A merveille ! lui murmura Coquibus, les yeux enflammés d'une amoureuse résolution. J'irai vous trouver ce soir, dussé-je pour cela passer jusque dans la lune !

Là-dessus, il annonce à sa femme que sa première pensée, en rentrant à la maison, serait d'aller retirer la clef de cette chambre, pour que son dragon de belle-mère ne pût pas y enfermer de nouveau Suzette ; si la clef était enlevée par madame Coinchotte, il en trouverait bien une autre qui ouvrirait ; et le moment venu, il monterait directement dans cette chambre où Suzette, seule dans son lit, l'attendrait. Ce plan lui promet une nuit tout autre que la précédente, et sous l'influence d'une foule de pensées extraordinairement voluptueuses écloses dans son imagination triomphante ; il prend une expression de physionomie souriante, animée par les plus douces promesses.

Mais si le pauvre homme avait pu lire dans l'esprit de madame Coinchotte, il aurait vu que l'affreuse belle-maman, en apparence très attentive à la conversation des autres membres de la société, n'avait pas perdu un mot de l'entretien de sa fille et de Coquibus. Les confidences de Suzette, quand elle dit dans quelle chambre on l'avait enfermée, ses désirs, les recommandations et les projets de Coquibus, tout cela avait été

avidement recueilli par l'oreille ouverte de la vieille priseuse ; et tandis que Coquibus échafaudait dans son imagination tout un plan d'opérations pour la nuit suivante, madame Coinchotte pouvait très bien de son côté préparer des combinaisons nouvelles destinées à déjouer les espérances de son gendre.

La halte avait assez duré ; la compagnie entra dans le village.

Il y avait justement sur la place, au milieu d'un cercle de naturels du pays des deux sexes et de tout âge, un manège de chevaux de bois qui tournait, aux accords horriblement sauvages d'un orgue de Barbarie.

– Tiens ! une idée ! s'écria Charles ; si nous montions sur les chevaux de bois ?

– Oh ! oui, sur les chevaux de bois, appuya la jeune mariée. On s'amusera, n'est-ce pas, maman ?

Depuis que sa mère l'avait empêchée de coucher avec son mari, elle ne prodiguait plus à l'auteur de ses jours l'appellation affectueuse de *petite mère*.

Nous n'avons plus à revenir sur l'étrange manie de la vieille priseuse de traiter constamment sa fille en petite pensionnaire ; aussi ce fut avec une satisfaction non déguisée qu'elle vit Suzette, malgré son mariage, témoigner encore de la joie à l'idée de ce naïf et puéril plaisir ; elle donna donc son assentiment sans réserve.

Toute la société, à l'exception de M. Moutonnier et de madame Coinchotte, « que leur grandeur attachait au rivage, » enfourcha les coursiers de bois, de pair et compagnie avec un notable contingent de galopins déjà hissés sur plusieurs chevaux. Suzette et madame Beaupertuis se mirent bravement en selle, jambes de ci, jambe de là, Coquibus s'installa sur le cheval placé immédiatement derrière sa femme, l'orgue se prit à moudre l'air immortel des *Pompiers de Nanterre*, et la machine se mit en branle, sous les regards des paysans arrêtés en cercle pour regarder.

Tout alla bien pour commencer ; madame Coinchotte faisait d'incessantes recommandations à sa fille pour l'engager à ne pas laisser voir ses jambes ; madame Beaupertuis montrait sans scrupule les formes opulentes de ses mollets aux paysans ravis, M. Moutonnier dévorait des yeux les jambes agaçantes de la séduisante Pauline, toute la société

s'amusait de tout son cœur ; cavaliers et spectateurs, il y avait du plaisir pour tout le monde ; une vraie fête.

Mais à la fin, la jeune mariée, étourdie par le mouvement de rotation, perdit l'équilibre, exécuta un demi-tour sur elle-même et se trouva couchée, pliée en deux, sur le cheval, la tête d'un côté, les jambes de l'autre, le derrière faisant face au public ; et dans cette évolution ses jupes furent rabattues sur son dos, exhibant dans toute sa rotondité la pleine lune de la pauvre Suzette, qui cette fois n'avait pas mis le moindre pantalon.

A la vue du péril de sa fille, madame Coinchotte pousse un cri d'agonie, l'homme du manège se hâte de ralentir la machine, et Coquibus se précipite à bas de son cheval pour aller arracher sa femme de sa position scabreuse ; mais en courant à côté du cheval de Suzette, il trébuche et la fatalité veut qu'il tombe si malencontreusement, que sa figure vient s'appliquer en plein sur la rotondité précitée. Par un sentiment instinctif, il a étendu les bras et il s'est raccroché d'une main à la tête du cheval, de l'autre à la queue, de sorte qu'il se trouve entraîné ainsi par le mouvement du manège, qui n'est point encore arrêté, le nez toujours fiché sur le cadran solaire du Vase de prédilection.

Et pour compléter le tableau, voici madame Coinchotte qui, au milieu des huées, des rires et des clameurs assourdissantes des curieux amassés, court avec les chevaux de bois, en frappant à coups redoublés avec son ombrelle sur le dos de son gendre et en lui criant d'une voix étranglée par l'indignation :

– Polisson, intrus, dégoûtant, voulez-vous vous ôter ? et une foule d'autres apostrophes également furieuses.

Enfin on arrête la machine, Coquibus reprend son équilibre, on décroche Suzelte, tout le monde descend, on apaise madame Coinchotte qui, tout en pressant sa fille dans ses bras, foudroie son gendre du regard, parce qu'elle ne peut lui pardonner d'avoir eu le nez collé sur les parties charnues de la Rose mystique, puis l'orgue imperturbable se remet à moudre les *Pompiers de Nanterre*.

– C'est égal, murmure Coquibus à l'oreille de Charles en regardant le Temple de virginité avec des yeux à incendier une scierie mécanique ; c'est égal, j'ai vu sa rotondité ; c'est toujours ça.

Cet incident mit fin à la promenade, et on reprit le chemin de la ville, Coquibus ayant sa femme au bras gauche et sa belle-mère au bras droit, dans le même ordre et avec la même gêne que pour l'aller, avec cette différence en plus, que madame Coinchotte ne desserra pas les dents de toute la route, tant elle était furieuse de l'aventure des chevaux de bois.

Aussitôt arrivé, Coquibus courut à la chambre où Suzette avait dormi la veille. La clef était dans la serrure ; il la retira, et assuré dès lors de pouvoir entrer quand il le voudrait dans la pièce où il ne doutait pas que la vieille priseuse ne conduisît encore sa fille, il montra au dîner et pendant toute la soirée toutes les marques extérieures d'une satisfaction sans limite ; il souriait silencieusement, il se frottait les mains, il pirouettait sur ses talons en chantonnant des petits airs joyeux, il inondait sa femme de regards chargés à mitraille, auxquels, de son côté, Suzette répondait par des regards extrêmement langoureux. Mais madame Coinchotte les observait ; elle étudiait leur manège, aucun des signes qu'ils échangeaient ne lui échappait, et la vieille priseuse, mise en éveil par toutes ces remarques et éclairée déjà par l'entretien qu'elle avait surpris le tantôt, n'était pas femme à se laisser détourner de la vigilance avec laquelle elle veillait sur la virginité de sa Rose mystique.

Comme la veille, lorsque le moment fut arrivé, elle emmena sa fille. Coquibus lança derrière elle un regard sardonique et dit tout bas à son ami Charles :

– Elle ne m'attrapera plus, mon plan est fait.

Une demi-heure après, les deux jeunes gens et M. Moutonnier montèrent dans leurs chambres, laissant Coquibus seul.

– Bonne chance ! lui dit Henri.

– Et bon courage ! ajouta Charles.

– Soyez tranquilles, riposta Coquibus ; j'en fais mon affaire.

A son tour, il prit sa lumière, alla regarder d'abord dans son ancienne chambre de garçon, au rez-de chaussée ; il n'y trouva personne, comme il s'y attendait d'ailleurs, et il monta gaillardement l'escalier avec l'air d'un triomphateur romain qui monte au Capitole.

Le voici arrivé à la chambre où Suzette a couché la veille ; il entre sans difficulté, il parcourt les lieux d'un regard rapide et interrogateur, et il

pousse un immense soupir de béatitude ; dans le lit, cette fois, ce n'est plus un traversin, mais une femme, dont le bras, sorti des draps, repose sur la couverture ; sur une chaise, des vêtements de femme, ceux de Suzette, il les reconnaît.

Il tire la clef de sa poche et ferme la porte en dedans, afin que nul ne vienne le déranger, il se déshabille rapidement et il se glisse dans son lit, chaud déjà de la chaleur d'un corps humain.

– Ma chère Suzette, s'écrie-t-il en s'approchant pour enlacer sa femme, cette fois ta mère ne m'empêchera pas.

Sa phrase expire dans un immense cri de stupeur, car il vient de recevoir sur la joue le soufflet le plus monstrueux et en même temps le plus retentissant qu'il soit possible d'imaginer. C'était le bras de madame Coinchotte qui entraînait ainsi en scène, c'était la personne sèche et anguleuse de la vieille priseuse qui était couchée là où le pauvre mari croyait trouver sa femme ; c'était madame Coinchotte tout entière, avec sa tyrannie, sa colère, son bras terrible et son odeur infecte de tabatière, c'était elle avec son bonnet de nuit d'une grandeur prodigieuse, qui avait eu l'inférieure idée de venir se mettre dans ce lit à la place de sa fille, et de disposer sur une chaise les vêtements de Suzette, afin de mieux tromper Coquibus.

– Tiens, dégoûtant ! s'écrie-t-elle, voilà pour avoir vu tantôt le postérieur de ma fille ! Et tiens ! continue-t-elle en appliquant à l'infortuné une seconde taloche non moins solide que la première, voilà pour avoir voulu coucher avec elle 1 Et puis tiens ! dit-elle encore avec une nouvelle application de sa main plus vigoureuse que les deux autres, voilà pour avoir couché avec moi !

Puis, se précipitant hors du lit, pendant que Coquibus atterré se frottait les joues d'un air dubitatif, elle ouvre vivement la porte, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et court s'enfermer dans l'appartement qui était le sien dans la maison Coquibus, et où elle avait eu soin de mettre sa fille sous clef.

Lorsque Coquibus sortit de l'anéantissement où l'avait plongé ce coup de théâtre, il se précipita à son tour, en chemise, et vint s'arrêter, fou de rage, devant la porte verrouillée de sa belle-mère.

– Je veux ma femme, à la fin, mille dieux ! cria-t-il de toute la force de ses poumons. Je veux l’avoir !

En même temps, il dirigeait sur la porte une avalanche de coups de pied et de coups de poing de nature à faire trembler la maison.

– Voulez-vous me donner ma femme, tonnerre ! ne cessait-il de hurler.

Et les coups de tomber dru comme grêle sur le bois de la porte.

Charles et Henri entendaient bien tout ce vacarme, mais ils n’avaient garde de bouger. A la fin, M. Moutonnier apparut sur le carré, en chemise et son bougeoir à la main, et demanda à Coquibus pourquoi ces vociférations et tout ce tapage.

– Vous ne savez pas, gémit le pauvre homme avec des larmes plein la voix, que voilà deux nuits que ma belle-mère m’empêche de coucher avec ma femme.

– Voyons, Pélagie, sois donc raisonnable ! fit à travers la porte M. Moutonnier, ému de compassion pour Coquibus qui lui avait raconté en quelques mots toute son infortune.

Charles et Henri, aux écoutes derrière leur porte entr’ouverte, se tordaient dans les convulsions d’une vaste envie de rire étouffée à grand’peine. Et certes. le spectacle de ces deux hommes parlementant, en chemise, à la porte d’une belle-mère inexorable, pour obtenir qu’elle permît à sa fille de coucher avec son mari, ce spectacle était fait pour exciter chez l’homme le plus sérieux du monde la plus violente explosion d’hilarité qui eût secoué le ventre et les joues de quelqu’un.

– Oh ! elle ne répondra pas, allez ! gémit Coquibus. Je vois bien que je coucherai encore tout seul cette nuit-ci.

En effet, madame Coinchotte ne donnait pas signe de vie.

– Écoutez, dit M. Moutonnier à Coquibus, retournez tranquillement vous coucher ; prenez patience jusqu’à demain...

– Prendre patience ! se récria Coquibus ; je voudrais bien vous y voir !

– Demain vous vous expliquerez avec votre belle-mère.

– Ah ! monsieur, s’exclama le pauvre homme, ce n’est pas une belle-mère que j’ai là, c’est un gardien du sérail !

M. Moutonnier rentra se coucher, Coquibus resta là encore un instant, et quand il se fut satisfait par une grande variété de coups de pied et de coups

de poing administrés vigoureusement dans la porte de sa belle-mère, il se décida à redescendre chez lui.

Rentré dans sa chambre solitaire, il trépigna avec fureur, il rugit, il écuma, il se roula par terre dans des accès de rage impuissante ; et après qu'il eut donné un libre cours à l'atroce fureur dont son âme était remplie, il reprit ses sens, mais en se jurant bien de la manière la plus ferme, la plus énergiquement accentuée et sur toutes sortes de choses les plus solennelles du monde, que c'était la dernière fois qu'on l'empêcherait de coucher avec sa femme. Il appuya cette résolution par un coup de poing énergique, appliqué dans le vide, du côté de la porte, sur un nez imaginaire qui, dans l'esprit de Coquibus, devait avoir la forme réelle du nez écorniflé de madame Coinchotte, et il accompagna son coup de poing d'une quantité d'interpellations virulentes lancés dans la même direction que le susdit coup de poing.

– Vieille tabatière à musique, proféra-t-il, vieux tiroir de commode défoncé, abominable seringue mal astiquée, que le diable t'étrille !... Que la peste t'étouffe, vieille serrure rouillée, vieille bottine sans élastiques, cloche à fromage !

Après cette apostrophe vigoureuse à l'objet de son courroux, il se jeta sur son lit, se creusant la tête pour trouver le moyen de coucher enfin avec sa femme.

XXII

TROISIÈME NUIT, PLUS TOURMENTÉE QUE LES PRÉCÉDENTES.

Le lendemain, Coquibus voulut avoir une explication sérieuse avec sa belle-mère ; il s'agissait de savoir si, décidément, il était condamné, de par la tyrannie de madame Coinchotte, à rester, quoique marié, aussi célibataire que Robinson Crusoé dans son île. Il aborda sa belle-mère avec tous les symptômes d'une résolution désespérée, et il exprimases exigences et sa volonté avec de grands frais de gestes et de paroles acerbes.

- Enfin, cria-t-il pour terminer, je veux coucher avec ma femme !
- Coucher avec ma fille ! rugit madame Coinchotte. Jamais !
- Mais c'est ma femme, mille dieux !
- Elle est ma fille avant d'être votre femme, monsieur.
- N'importe, je veux coucher avec elle ; c'est mon droit, je l'exige.
- Jamais ! répéta madame Coinchotte avec un redoublement d'indignation, mille fois jamais !
- Mais, mille dieux ! riposta Coquibus poussé à bout par l'entêtement de la vieille priseuse, il y a des lois, à la fin, et si vous m'y forcez, je serai obligé.

Madame Coinchotte ne le laissa pas finir.

– Si vous vous avisez de ça pour me prendre ma fille, cria-t-elle au comble de l'exaspération, je m'en irai d'ici, avec mon argent, et vous n'aurez pas un sou, vous entendez, pas un sou !

Paralysé par la violence avec laquelle cette terrible menace avait franchi les dents serrées de madame Coinchotte, il resta là, bouche béante, sans plus répondre qu'un gros boyau de pompe ou tout autre objet inanimé. Revendiquer devant les tribunaux ses droits d'époux, rien de mieux ; coucher avec sa femme, c'était bien ; mais tout cela valait-il qu'il s'exposât à perdre sa part des avantages pécuniaires de sa belle-mère, alors même que ces avantages étaient les seuls qu'il avait rêvés dans son mariage ? Madame Coinchotte, à la vérité, ne voulait se dessaisir de rien en faveur de son gendre, mais ces cinq mille livres de rentes n'en devaient pas moins passer dans le ménage commun, et la chose était à envisager. Il pesa rapidement ces considérations dans son esprit, et le résultat de ce travail mental fut qu'il garda prudemment le silence.

M. Moutonnier, qui entra sur ces entrefaites, entreprit de faire entendre raison à sa sœur.

– Mais, ma pauvre Pélagie, tu es folle ! fit-il. Alors, si tu ne veux pas que ta fille couche avec son mari, pourquoi l'as-tu mariée ? Est-ce que tu t'imagines que c'est pour gratter des cuirs à raser ?

– J'ai marié Suzette, répondit la vieille priseuse, pour faire taire les mauvaises langues, qui prétendaient que ma fille ne se mariait pas parce qu'elle ne trouvait pas ; ce n'est pas quand on aura cinq mille livres de rentes à la mort de sa mère qu'on ne trouve pas à se marier. Voilà pourquoi j'ai marié Suzette. Et si j'ai fait à M. Coquibus l'honneur d'être mon gendre, c'est parce qu'il était connu pour un homme rangé, qui n'avait jamais couru les femmes, et que je pensais qu'il se contenterait d'être mon gendre, sans chercher à profiter de ce qu'il appelle ses droits et troubler l'innocence de Suzette.

– Il fallait me dire tout ça avant le mariage, objecta Coquibus.

– Je vous le dis maintenant, il est encore temps.

– Mais enfin, dit M. Moutonnier, tu n'ignores pas que la femme doit suivre son mari ; c'est dans la loi, ça, et le mariage n'est pas institué pour que le mari couche au grenier et la femme à la cave.

– Laisse-moi tranquille avec ta loi ! Ma fille est un Temple de virginité, vous entendez, un temple, et je n’ai pas veillé pendant trente-deux ans sur ce Temple de prédilection, pour que M. Coquibus vienne en briser les portes ; il me brisera plutôt le cœur. Et qu’on ne me parle plus de la loi, ou pas un sou ne sortira de ma poche, pas un liard.

Après avoir écrasé Coquibus et son frère par cette réponse triomphante, elle sortit.

– Mon pauvre ami, dit alors M. Moutonnier au mari désolé, vous n’avez plus qu’une chose à faire, c’est d’employer la ruse.

– J’y songeais, murmura le pauvre Coquibus.

Mais allez donc compter sur la surprise avec une terrible belle-mère comme madame Coinchotte, qui ne quitte pas sa fille d’une semelle, qui la suit partout, qui l’escorte sans cesse, qui ne la lâche pas un instant. Il faut toujours qu’elle l’ait à ses côtés ; si elle a une course à faire au dehors, elle emmène la Rose mystique pour ne pas la laisser seule avec Coquibus ; si c’est Suzette qui a besoin d’aller quelque part, dans quelque retraits mystérieux où seule il faut qu’elle aille, sa mère l’accompagne et monte la garde devant la porte. Jamais gardien farouche n’a veillé avec un soin plus jaloux sur le trésor confié à sa vigilance, et vous iriez loin pour trouver un chien de berger qui pût être comparé à madame Coinchotte. Coquibus eût beau rôder une partie de la journée dans le voisinage du Vase de prédilection, il en fut pour ses manœuvres, et la terrible madame Coinchotte ne se relâcha pas une minute de son impitoyable surveillance.

M. Moutonnier, à qui le caractère de son aimable sœur, devenu plus aigre depuis le mariage de Suzette, ne procurait pas beaucoup d’agréments, et qui, d’un autre côté, était sollicité encore par un reste d’admiration pour les jambes incomparables de madame Chasuble, que le lecteur a eu le loisir d’admirer au chapitre premier de cette véridique histoire, se décida tout d’un coup à retourner à Paris, et il partit le jour même. Charles parlait également de s’en aller, mais Henri, qui avait repris ses assiduités auprès de la belle madame Beaupertuis, le supplia de rester encore quelques jours.

– Mais que veux-tu que je fasse ici ? dit l’artiste.

– Amuse-toi, fais des farces à Coquibus.

Cependant, à force de chercher un expédient pour arriver à coucher avec sa femme, Coquibus avait fini par trouver.

– Pourquoi, s’était-il dit, ne ferais-je pas ce que tant d’autres font pour des motifs moins légitimes ? pourquoi ne louerais-je pas une chambre en ville, où je donnerais rendez-vous à Suzette ? C’est bien le diable si, dans la soirée, ma femme ne trouve pas une occasion de s’échapper. C’est Cupidon lui-même qui m’inspire cette idée.

Aussitôt il se mit en quête et il trouva son affaire ; une petite pièce modestement meublée, au deuxième étage d’une maison de la place des Fontaines, une maison chétive, d’aspect timide, habitée par des petits ménages ; puis il écrivit un billet destiné à Suzette, pour lui donner toutes les indications nécessaires, avec recommandation de sortir furtivement, la nuit venue, et d’aller l’attendre dans cette chambre facile à trouver par la description détaillée qu’il faisait de la maison. Il enveloppa la clef de la chambre dans le billet et, profitant d’un rapide instant où la vieille priseuse avait le dos tourné, il glissa le paquet dans la main de Suzette, en portant son index au bout de son nez, pour ajouter plus de force aux recommandations marquées dans la lettre. Plein de confiance, il attendit le soir.

La journée s’écoula avec une pesante lenteur. Le soir arriva, la nuit se fit peu à peu. Pour éloigner les soupçons de madame Coinchotte, Coquibus était resté constamment assis dans le salon, à côté de la vieille priseuse, en apparence plongé dans la lecture d’un gros livre. Rassurée par l’immobilité de son gendre, madame Coinchotte avait laissé sa fille sortir du salon, sans la suivre comme toujours ; mais lorsqu’au bout d’une demi-heure elle n’eut pas vu Suzette revenir, elle commença à concevoir des inquiétudes. Elle grillait d’envie de quitter le salon à son tour et d’aller voir ce que faisait sa fille ; mais elle réfléchit que si elle sortait Coquibus pourrait aller rejoindre sa femme, s’enfermer avec elle dans une chambre, car cette disparition de Suzette était peut-être un plan concerté entre eux, et cette affreuse pensée la retint.

Il était presque minuit, Suzette n’avait pas reparu ; madame Coinchotte était horriblement inquiète ; mais à aucun prix elle ne voulait quitter son

gendre, dont l'attitude tranquille, en présence de cette absence prolongée de sa femme, ne lui semblait pas naturelle.

– Ils ont comploté quelque chose ensemble, c'est sûr, pensait-elle ; elle est cachée quelque part, et il attend que je m'en aille pour aller la rejoindre.

A la fin cependant, Coquibus, voyant que sa belle-mère persistait à rester là, et craignant que sa femme ne perdît patience dans la chambre de la place des Fonlaines, où elle l'attendait depuis plus de deux heures, se décida à employer les grands moyens. Il éteignit brusquement la lampe, courut à la porte en ayant la précaution de renverser deux chaises derrière lui, et pendant que sa belle-mère, qui s'était précipitée à ses trousses, s'empêtrait dans les chaises et s'étendait par terre, il gagna la rue et se perdit dans la nuit.



M. Moutonnier et Coquibus parlementent à la perte de madame Coinchotte pour qu'elle rende Suzette à son mari. (Ch. XXI.)

Il s'arrêta une seconde pour s'assurer que sa belle-mère n'était pas sur sa trace ; aucune apparence de madame Coinchotte ne se montrant derrière lui, il reprit sa course.

En s'engageant dans la rue des Belles-Filles, qui conduit à la place des Fontaines, il vit un homme arrêté sous un réverbère, penché vers le sol et paraissant chercher quelque chose. Coquibus allait passer, lorsque l'homme l'arrêta en le priant de venir à son aide. Coquibus répondit qu'il n'avait pas le temps aujourd'hui, parce qu'il allait coucher avec sa femme, et que ce serait pour une autre fois. Il se dispose à passer outre.

Mais cette fin de non-recevoir ne fait pas l'affaire de l'homme, qui poursuit :

- Y en a pas pour longtemps, aidez-moi donc.
- Enfin, qu'est-ce que vous voulez ? demande Coquibus.
- Aidez-moi à chercher ma montre, je l'ai laissée tomber là tout à l'heure.
- Eh ! je me moque bien de votre montre ! je vais coucher avec ma femme, réplique Coquibus, qui s'aperçoit que son interlocuteur est ivre.

Il veut s'éloigner ; mais l'ivrogne, tenace comme tous ses pareils, lui saisit le bras et l'adjure, avec force sollicitations, de l'aider à retrouver sa montre. Coquibus, impatienté, repousse l'ivrogne.

– Au fait, crie ce dernier, puisque vous ne voulez pas chercher ma montre avec moi, c'est que c'est vous qui me l'avez volée.

Et, partant de cette idée, il se cramponne avec une nouvelle force sur Coquibus ; celui-ci secoue l'homme pour se dégager ; le pochard perd l'équilibre et tombe, mais comme il n'a pas lâché Coquibus, il l'entraîne avec lui et en même temps il se met à hurler de toutes ses forces :

– Au voleur ! à l'assassin !

Coquibus essaie de se dépêtrer, l'autre se cramponne de plus belle après lui. Timoléon, pour faire entendre raison à son antagoniste, emploie de nouveaux arguments sous forme de coups de poing ; ce qui fait que l'ivrogne réitère avec une énergie toujours croissante ses hurlements et ses appels. Des fenêtres s'ouvrent, des gens descendent dans la rue et en voyant deux hommes qui se roulent par terre, dont l'un ne cesse de crier *au voleur !* on ne doute pas que l'autre ne soit un malfaiteur. On se saisit de Coquibus, des agents de police surviennent, et l'ivrogne affirme plus que jamais qu'il lui a volé sa montre.

– Eh ! j'ai bien le temps de m'amuser à voler des montres ! crie ce dernier. Je vais coucher avec ma femme.

Alors il se fait reconnaître, car il espère que son nom seul le mettra à l'abri de tout soupçon.

– Je suis M. Coquibus, dit-il ; vous me connaissez bien, je ne suis pas un voleur.

Les agents répandent que tout cela s'expliquera au poste, et on emmène Coquibus et le plaignant.

Arrivés au poste, ce dernier persiste dans son accusation, Coquibus proteste en vain et demande à grands cris qu'on le laisse aller coucher avec sa femme et on va le garder, lorsque l'ivrogne dit tout à coup :

– Tiens, qu'est-ce que j'ai donc dans mes bottes ?

Disant cela, il retrousse son pantalon, fouille dans la tige de sa botte et en extrait sa montre, qu'il croyait avoir mise dans son gousset et qu'il avait insinuée entre la ceinture de son pantalon et sa chemise, d'où elle avait glissé dans la botte. L'innocence de Coquibus est palpable, et on l'engage à porter plainte à son tour contre son accusateur ; mais Coquibus a bien d'autres soucis en tête : il a hâte d'aller coucher avec sa femme, et sans s'occuper davantage de l'ivrogne que l'on fourre au violon, il court à la chambre de la place des Fontaines.

Enfin il est arrivé. Suzette commençait à perdre l'espoir de le voir venir. Il lui raconta brièvement les divers incidents qui l'avaient retardé, tout en se déshabillant avec une extraordinaire vélocité. Il ne lui reste plus que son pantalon et ses chaussettes à retirer, et dans une minute il va être au lit à côté de Suzette, loin cette fois de la surveillance importune de la terrible belle-mère ; une minute à peine le sépare des joies délirantes dont son imagination exaltée lui retrace le tableau depuis trois jours. Cette minute va disparaître à son tour dans le gouffre du passé, lorsque Suzette pousse un cri.

– Quoi donc ? qu'est-ce qu'il y a ? demande vivement Coquibus en train de retirer ses chaussettes.

– Un rat ! s'écrie sa femme, qui court là-bas, le long du mur. J'ai peur des rats.

Coquibus regarde et aperçoit en effet un gros rat blotti derrière le pied d'une chaise. Il court sur l'animal, celui-ci se sauve sous le lit. Coquibus fait alors observer à sa femme qu'il n'y a pas lieu de s'occuper tant que cela

d'un rat, et que ce n'est pas le voisinage de ce petit animal qui doit empêcher un nouveau marié de coucher avec sa femme.

– Non, se récrie Suzette, je ne serai pas tranquille avec un rat sous mon lit.

Pour tranquilliser sa femme, voilà donc Coquibus qui décroche une tringle de rideaux pour s'en faire une arme, qui se met à quatre pattes et qui insinue sa tête et son bras sous le lit, en agitant sa tringle dans toutes les directions. Le rat, chassé de sa retraite par la baguette menaçante, court tout au travers de la chambre ; Coquibus se jette à sa poursuite, bouscule les chaises, dont quelques-unes sont renversées, donne de violents coups de talon par terre quand il croit tenir l'animal à portée de son pied ; distribue à droite, à gauche, partout, sur les meubles, contre la porte et sur le plancher, de furieux coups de sa baguette de fer, et rompt le silence des heures de la nuit par un vacarme tel, que les locataires du dessous se mettent à cogner au plafond pour faire cesser le bastingue qui se pratique sur leur tête.

Mais Coquibus, surexcité par l'épouvante de Suzette, qui s'est enfouie sous les couvertures en poussant de petits cris d'effroi, est tout entier à la poursuite de l'insaisissable animal ; il ne fait nulle attention aux témoignages de mécontentement des voisins, et le tapage se complique bientôt de la chute d'une table de toilette, que Coquibus a renversée avec tous les ustensiles de porcelaine qui la garnissaient et qui viennent se briser avec retentissement sur le plancher.

Les esprits chagrins du dessous grimpent alors l'escalier et viennent exprimer leur colère par une grande variété de cris et de coups de poing administrés dans la porte de Coquibus. Suzette, effrayée au possible, pousse des clameurs désordonnées ; son mari ouvre la porte et se trouve en présence de deux voisins, peu vêtus mais fort en colère, qui l'invitent, avec nombre de menaces proférées furieusement, à tenir dans son domicile la conduite paisible de tout honnête citoyen préoccupé du soin de laisser dormir les autres locataires. Coquibus, déjà de fort vilaine humeur à cause du rat, les envoie promener ; aussitôt, clameurs, injures, violences, tumulte, et finalement bataille générale, tout cela au milieu des cris extravagants de la pauvre Suzette, folle d'épouvante.

Sur ces entrefaites, quelqu'un, dans la chambre à côté, se met à la fenêtre et juge à propos de crier à *la garde !* avec une énergie foudroyante. La police accourt, les mêmes agents que ceux qui ont arrêté déjà Coquibus une heure avant.

– C'est encore vous ? crient-ils à ce dernier.

Les voisins exposent leurs plaintes et prient la police de les débarrasser de ce monsieur si tapageur ; les agents font immédiatement droit à leurs désirs. Coquibus les supplie vainement de le laisser coucher avec sa femme ; tout ce qu'on lui permet, c'est de se rhabiller, et on le fait sortir de la maison.

Toutefois, par égard pour lui, on voulut bien ne pas le conduire au violon ; on se contenta de lui adresser une admonestation sévère en l'engageant à retourner paisiblement dans son domicile de la porte Chante-Pinot, avec cette réserve conditionnelle que si quelqu'un avait encore à se plaindre de lui, cette fois il pourrait lui en cuire.

Dès que la police eut évacué la chambre poussant devant elle Coquibus, Suzette, effrayée de passer le restant de la nuit toute seule dans cette chambre, se hâta de s'habiller aussi, et toute tremblante, quitta cette maison maudite pour retourner dans la demeure de son mari. Elle y trouva sa mère, qui ne s'était pas couchée et qui rôdait dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, comme une lionne en furie, nourrissant sa rage d'une innombrable quantité de prises de tabac. Il y eut une scène terrible entre la mère et la fille ; Suzette fut obligée de raconter tout ce qui s'était passé, puis madame Coinchotte l'envoya au lit, et déclara qu'elle attendrait son gendre pour lui laver les oreilles.

Au lieu de rentrer directement chez lui, quand les agents l'eurent relâché, Coquibus avait préféré marcher au grand air pour calmer ses esprits et rafraîchir son cerveau exalté par tant d'événements. Il se promena longtemps sur la route, comme un désespéré, furieux, perdu de rage, enveloppant dans une égale malédiction les rats, la police, les voisins, madame Coinchotte et jusqu'à lui-même, jetant de temps à autre vers les étoiles du ciel des regards désolés, et penchant vers la terre la plus lamentable expression de physionomie qui eût jamais assombri les traits d'un nouveau marié de trois jours.

Au lever de l'aurore, il rentra enfin chez lui ; madame Coinchotte était dans le jardin qui l'attendait. Il aurait fallu voir alors quel débordement d'amertumes, de colère, d'aigres reproches, s'échappa des lèvres de la vieille priseuse, comme elle accabla le pauvre homme de toutes les sottes injures qu'elle puisait dans sa fureur, l'appelant Débauché, Libertin, Dégoûtant, l'enveloppant, pour ainsi dire, des pieds à la tête, dans une véritable atmosphère de plaintes, de menaces, d'épithètes, de récriminations et d'exclamations, le traitant comme un gobelotteur et un culotteur de pipes, l'accusant de découcher, de mener une vie de polichinelle, en un mot, de faire toutes les atrocités nécessaires pour briser le cœur d'une mère.

Coquibus ne répondit pas un mot et fut s'enfermer dans sa chambre, abîmé dans le découragement le plus absolu.

XXIII

QUATRIÈME NUIT. – SINGULIÈRES AVENTURES ARRIVÉES DANS UNE CHAMBRE NUPTIALE NON MOINS SINGULIÈRE.

Après le déjeuner, qui se passa le plus lugubrement du monde, grâce à la situation respective de Coquibus, de sa belle-mère et de Suzette, repas où, à part quelques paroles articulées de loin en loin par Charles et Henri, on n'entendit guère d'autre bruit que le cliquetis des ustensiles de table et le ronflement formidable que faisait le nez de madame Coinchotte en absorbant de nombreuses prises, Coquibus prit à part les deux jeunes gens, et leur dit avec cet air profondément piteux qui lui était habituel depuis son mariage :

- Je n'ai pas encore couché avec ma femme.
- Si c'est possible ! s'écria Henri.
- Les deux premières nuits, c'est vrai, ajouta Charles ; mais hier vous n'avez pas couché à la maison, votre femme non plus. Qu'avez-vous fait ?
- Rien du tout, gémit le pauvre homme, qui se mit à raconter la manière tourmentée dont sa troisième nuit de noce s'était passée.
- Parlez pour tout de bon à ma tante, lui conseilla Henri, quand il eut fini son triste récit.

– Et faites valoir vos droits, suggéra Charles ; sacrebleu ! montrez que vous êtes un homme.

– Que je montre, que je montre... mais, mille dieux ! je ne demande pas autre chose ! s'écria Coquibus ; mais ma belle-mère ne veut absolument pas entendre raison. Je suis désespéré.

Et le mot désespéré tomba de ses lèvres lourdement, comme si cet adjectif voulait s'enfoncer dans la terre pour y creuser un trou où le pauvre homme n'aurait plus qu'à cacher sa malheureuse existence.

– Ne cherchez donc pas à noyer votre vaste intelligence dans des flots de désespoir, lui objecta Henri.

– C'est aisé à dire, retourna Coquibus. Voyons, mon cher cousin, et vous, mon cher monsieur Charles, leur dit-il avec une physionomie des plus suppliantes,

sortez-moi de là, je vous en prie ; vous qui êtes des jeunes gens de Paris, il faut que vous m'aidiez à coucher avec ma femme.

– Eh bien ! ça peut se faire, dit Charles après un instant de silence. Consolez-vous, j'ai trouvé, fit-il en appuyant le bout de son index sur son front. je tiens une idée, et ce soir, mon vieux Coquibus, nous nous moquons de la belle-maman et nous couchons avec la petite femme.

Dans l'après-midi, pendant que madame Coinchotte était sortie avec sa fille, Coquibus, aidé de son cher ami Charles, procéda rapidement à un déménagement d'une espèce particulière, lequel consistait à transporter dans la cave un vieux lit de sangles, une paillasse, un matelas, des draps, en un mot, tout ce qui constitue un lit ; c'était Charles qui avait suggéré à Coquibus l'idée originale d'établir sa couche nuptiale dans le fond de la cave, où certes madame Coinchotte ne penserait guère à aller chercher les tourtereaux. – Henri, se souciant fort peu des intentions conjugales de son cousin Coquibus, au lieu d'aider à l'emménagement, avait préféré occuper auprès de la belle madame Beaupertuis les derniers instants qui lui restaient à passer à Auxerre.

Le coin de la cave choisi à cet effet fut donc convenablement transformé en nid d'amour, et quand tout fut terminé et qu'on eut même placé deux chaises à côté du lit pour les habits de Suzette et pour ceux de son mari, Charles ne manqua pas de recommander à Coquibus de monter chez lui

quelques bouteilles de vieux bourgogne, comme un spécifique merveilleux pour donner de l'entrain et ragaillardir les idées.

– Je n'ai pas besoin de stimulant, fit remarquer Coquibus, mais votre recommandation est bonne tout de même ; on n'est jamais trop stimulé. Nous allons donc monter trois bouteilles, que vous m'aidez à vider, avec des biscuits, clandestinement après dîner, dans ma chambre.

– Avec plaisir.

Le reste de la journée se passa sans incident.

Après le dîner, Suzette, à qui son mari avait pu donner ses instructions, comme la veille, par un billet, parvint à s'échapper, malgré l'inflexible vigilance de sa mère, et descendit à la cave où elle se déshabilla tout de suite, bien sûre que cette fois rien ne viendrait déranger l'entretien conjugal après lequel elle soupirait ; et par surcroît de précaution, afin de ne pas être trahie par la lumière à travers les soupiraux, elle éteignit la lanterne dont elle s'était munie et se mit au lit à tâtons.

Madame Coinchotte ne fut pas longue à s'apercevoir de la disparition de sa fille, et il n'y avait pas cinq minutes que celle-ci était sortie, que la vieille priseuse courait après elle dans toutes les chambres de la maison, se livrant aux perquisitions les plus minutieuses ; mais il ne lui vint pas à l'idée d'aller traquer sa fille jusque dans les profondeurs de la cave.

Pendant qu'elle parcourait ainsi toute la maison, Coquibus pensa que le moment était bon pour s'éclipser à son tour, mais Charles le retint.

– Une minute, hé ! fit-il observer. Et le bourgogne qui nous attend.

– Je n'en ai pas besoin du tout, objecta Coquibus. Laissez-moi profiter de l'éloignement de la vieille pour.

– Les trois bouteilles sont là, insista l'artiste, il faut les boire.

– Buvez-les sans moi.

– Non pas.

– Suzette m'attend à la cave.

– Justement, le bourgogne vous donnera de l'entrain.

L'intention du jeune homme, intention peu charitable, s'il en fut, était de retenir Coquibus jusqu'au retour de madame Coinchotte, afin d'augmenter les embarras du pauvre homme retombé sous la surveillance implacable de sa belle-mère ; bref, il fit tant que Coquibus fut obligé de rester. – Quant à

Henri, il y avait longtemps qu'il était retourné auprès de madame Beaupertuis.

On passa dans la chambre de Coquibus, et les trois bouteilles de bourgogne furent attaquées furieusement, Coquibus, qui avait hâte, buvant coup sur coup, Charles l'imitant, si bien que les bouteilles furent vidées en un instant, avant que madame Coinchotte fût de retour, et que le jeune homme ne savait plus comment faire pour retenir encore Coquibus.

Enfin la vieille priseuse reparut ; il était temps. Timoléon était déjà dans le vestibule, prêt à courir à la cave.

– Eh bien ! monsieur Coquibus, où allez-vous donc ? fit-elle à son gendre avec son air pincé et en dirigeant sur lui un regard imposant, en même temps qu'elle s'administrait une prise.

– Je... nous allons prendre l'air dans le jardin, répondit Coquibus, consterné par le retour de sa belle-mère.

– Alors, messieurs, insinua cette dernière, affectant un grand air d'affabilité, si vous voulez bien, je serai des vôtres. Toi, pensa-t-elle en elle-même, tu ne m'attraperas pas comme hier ; je me cramponnerai après toi jusqu'à demain, s'il le faut.

Cependant le vin de Bourgogne avait produit de singuliers effets sur le cerveau de Charles, qui du reste en avait bu beaucoup plus que Coquibus, de sorte que ce qui devait donner du stimulant au pauvre mari avait échauffé extraordinairement les idées de l'artiste, et mettant en combustion les ardeurs de sa jeunesse, avait allumé dans son esprit des pensées du caractère le plus anacréontique. Sous l'empire de ces idées folles, un désir aussi bizarre qu'inattendu s'empara tout à coup de la pensée du jeune homme et la domina tout entière ; désir éclos sous les fumées du bourgogne, disons-le pour l'excuse de Charles, et que dans un moment plus calme il eût assurément repoussé loin de lui : c'était d'aller remplacer Coquibus auprès de la virginale Suzette,

– Ce sera ma meilleure farce, se dit-il.

On passa donc au jardin ; Coquibus marchait devant ; le jeune homme en profita pour souffler ces mots dans l'oreille de madame Coinchotte :

– Méfiez-vous, il a un plan, ne le quittez pas.

La vieille priseuse n'avait pas besoin de cette recommandation pour surveiller son gendre avec la plus farouche rigueur ; elle répondit au jeune homme par un regard qui avait l'air de dire :

– Soyez tranquille, il ne s'en ira pas, je l'étranglerai plutôt.

Charles saisit le premier prétexte venu pour se retirer, et pendant que l'infortuné Coquibus, assis sur un banc à côté de sa belle-mère, se morfond en se creusant inutilement la tête pour savoir comment il échappera à son tyran, le jeune homme descend à la cave. L'obscurité est profonde, mais comme il a aidé Coquibus à organiser la couche nuptiale, il croit qu'il lui sera facile de se diriger vers l'endroit où Suzette est couchée.

Mais il a mal calculé sa direction, il se trouve dans une partie de la cave qui n'est pas celle qu'il cherche, son chemin est obstrué par toutes sortes de choses ; il comprend qu'il s'est égaré. Dans ses efforts pour s'orienter, il marche sur une bouteille vide ; la bouteille roule sous son pied, il trébuche et il tombe dans un vaste baquet plein d'eau destinée à rincer les bouteilles.

Cette immersion subite rafraîchit considérablement les idées et les désirs de notre artiste, en même temps qu'elle le rend absolument ridicule à ses propres yeux. Aussi se hâte-t-il de sortir de la cave tant bien que mal et aussi vite que possible. Il remonte l'escalier furtivement et s'en va se glisser, honteux et confus, dans la chambre commune à Henri et à lui. Le premier n'était pas encore rentré.

– C'est juste, fait Charles en lui-même, il m'a prévenu tantôt que M. Beaupertuis était parti pour un voyage de deux jours. Tant mieux ! il est inutile qu'Henri me voie dans cet équipage et surtout qu'il sache ce que je voulais faire à ce pauvre diable de Coquibus.

– C'est égal, poursuit-il en ôtant ses habits mouillés qu'il étendit sur des chaises pour les faire sécher, voilà une farce dont je ne me vanterai pas.

Puis il partit d'un joyeux éclat de rire en songeant à la mine piteuse qu'il devait avoir dans le baquet, et il se mit au lit.

Pendant ce temps-là, Coquibus gémissait intérieurement, surveillé comme un forçat par l'implacable vieille priseuse. Qui pourrait décrire le tourbillon d'amères et brûlantes pensées qui se succédèrent dans son esprit durant cette veillée ? Quelles expressions trouver pour rendre suffisamment la rage dont suffoquait le pauvre diable, les malédictions épouvantables

dont il chargeait mentalement la tête odieuse de madame Coinchotte. Tout en lui n'était que colère et désespoir ; il n'y avait pas un muscle de son visage qui ne trahît ce qu'il souffrait, pas un mouvement, pas un geste, qui ne fût la traduction fidèle de ses angoisses et de son impatience.

Il y avait deux heures déjà qu'il était là, en compagnie de son tyran ; il y avait déjà deux heures que Charles avait tenté l'entreprise que nous connaissons, pour aller échouer dans un baquet d'eau à rincer les bouteilles, lorsque Coquibus, qui était rentré dans le salon avec sa belle-mère, souhaita le bonsoir à celle-ci en disant qu'il allait se coucher.

– Jevais avec vous, répliqua madame Coinchotte

– Coucher avec moi ! s'exclama Coquibus pétrifié de stupeur.

– Monsieur ! se récria la vieille priseuse de sa voix la plus aigre. Pour qui me prenez-vous ?

– Vous dites que vous venez avec moi.

– Certes, je ne vous quitterai pas de la nuit, ne l'espérez pas. Je sais où vous voulez aller, vous voudriez rejoindre ma fille pour coucher avec elle, affreux dégoûtant que vous êtes ! Vous n'irez pas.

Là-dessus, madame Coinchotte sortit sa tabatière et puisa une prise. Une inspiration subite vint aussitôt à l'esprit de Coquibus ; profitant rapidement de l'instant où la vieille priseuse avait le nez penché sur sa tabatière, il imprima de bas en haut à la main qui tenait la tabatière une brusque impulsion, qui eût pour résultat de lancer immédiatement tout le tabac à la figure et dans les yeux vénérables de l'aimable dame, et pendant que celle-ci, aveuglée et furieuse, criait, renâclait, s'essuyait, il sortit au galop, tira la porte derrière lui, et se précipita tête baissée dans l'escalier de la cave.

Dans sa chambre, Charles dormait paisiblement, rêvant peut-être qu'il accomplissait des prodiges d'audace dans une cave enchantée, lorsqu'il fut tiré de son sommeil par des cris épouvantables qui s'élevaient du rez-de-chaussée. Il prêta l'oreille et crut reconnaître la voix de madame Coinchotte.

– Est-ce que Coquibus assassinerait sa belle-mère ? se dit le jeune homme. Ce serait peut-être une bonne œuvre, mais une mauvaise action.

Il sauta du lit, eeu fila un pantalon, dégringola l'escalier, se précipita dans la pièce d'où partaient les cris et trouva madame Coinchotte, qui se débarbouillait les yeux avec de l'eau, sans cesser de crier de la plus horrible façon.

– Qu'avez-vous donc ? demanda le jeune homme.

– Ah ! le gueux. Ah ! le coquin ! Ah ! le misérable ! il m'a jeté du tabac dans les yeux.

– Qui ça ?

– Mon gendre.

– Il était donc encore ici ?

Le jeune homme jeta les yeux sur la pendule ; il était onze heures et demie.

– A la minute, répondit madame Coinchotte. Où est-il allé, l'assassin ? Charles comprit tout.

– A la cave, reprit-il, avec Suzette. Courez vite.

Aussitôt la voilà guérie. Elle ne songe plus à la douleur cuisante qui lui brûle les yeux ; Coquibus est avec Suzette ! Toute sa pensée est là ; tout ce qu'elle a de fiel dans le fond de l'âme bouillonne à cette idée terrible. Hors d'elle-même, crispée de rage, elle prend la lampe et se précipite comme une tempête du côté de la cave, tandis que Charles, heureux d'avoir lancé la vieille priseuse sur la piste de Coquibus, tombe dans un bruyant accès de fou rire et remonte tranquillement se coucher.

Coquibus n'avait pas perdu son temps ; il était déjà déshabillé, prêt à se glisser à côté de sa femme, qui, fatiguée d'attendre, avait fini par désespérer de le voir arriver. Il se penche vers le lit, son gros derrière en l'air, et il accable Suzette d'une foule de petits mots tendres.

– Vivement ! fait-il en prenant ses dispositions pour s'introduire dans le lit. Profitons de ce que belle-maman.

Mais il n'a pas le temps d'en dire davantage, car au même instant il reçoit sur les fesses un coup formidable, qui lui arrache un cri de douleur et sous lequel il bondit ; c'est madame Coinchotte, que ni Suzette ni Coquibus, occupés de tout autre chose, n'ont vue arriver et qui, armée d'une pelle à feu, tombe sur son gendre à bras raccourcis, en faisant pleuvoir sur lui une grêle de coups rudement appliqués.

Non contente de sa pelle, dont elle se sert cependant avec une furieuse énergie, elle se jette sur Coquibus, elle le mord, elle l'égratigne, elle lui déchire sa chemise. Le pauvre homme épouvanté s'échappe à grand'peine des mains de sa belle-mère ; il grimpe l'escalier de la cave, il a la tête perdue, il court dans le jardin ; madame Coinchotte ne lui donne pas une seconde de répit ; elle est sur ses talons, sa pelle à la main, s'escrimant comme une enragée sur l'échiné de l'infortuné Coquibus, sur ses épaules, sur ses fesses, sur tout ce qu'elle peut attraper. Ne sachant plus où se fourrer, il ouvre la porte de la rue, se jette dehors, et madame Coinchotte se dépêche de fermer la porte derrière lui et de mettre le verrou.

Cette exécution terminée, elle retourne à la cave, fait lever sa fille, la ramène dans sa chambre et lui dit :

– A partir de demain, je ferai mettre ton lit ici, dans ma chambre, et nous verrons si ton polisson de mari viendra t'y chercher.

Charles remonta dans sa chambre et, posté dans le coin de sa fenêtre ouverte, avait vu la fuite de Coquibus à travers le jardin, et il s'était tordu de tout son cœur dans les convulsions d'un rire extravagant. Mais son accès de fou rire serait devenu de la démence et l'eût étouffé sans doute, s'il avait pu voir l'infortuné Coquibus, tout nu au milieu de la rue, à peine couvert d'une chemise en lambeaux, arrêté tout à coup par deux agents de police, encore ceux de la veille, juste au moment où madame Coinchotte venait de verrouiller la porte et de lui fermer la retraite.

Ces agents reconnurent Coquibus.

– Comment ! s'écrièrent-ils, c'est encore vous, Qu'est-ce que vous faites dans les rues, en chemise, à minuit ?

– Je... je veux coucher avec ma femme, répondit piteusement le pauvre homme.

– Vous nous avez déjà dit ça hier. Cette fois-ci ; ce n'est plus du tapage nocturne ; tout nu au milieu de la rue, outrage public à la pudeur. Comme vous pourriez attraper un rhume dans ce costume-là, nous allons vous procurer un petit logement gratis, en attendant qu'il fasse jour.

– Mais, nom de chien ! se récria Coquibus alarmé de l'attitude des agents ; puisque je vous dis que je veux coucher avec ma femme.

– C’est bon ! et tâchez de ne pas faire le malin. Arrêté trois fois en deux jours, et toujours la nuit ! vous allez bien ! Vous êtes donc un hydre d’anarchie ?

Malgré ses lamentations, cette fois Coquibus fut bel et bien conduit au violon, où il passa la nuit, tout nu, entre un vagabond et deux ivrognes.

Le lendemain matin, il fut permis à Coquibus d’expliquer pour quel motif il se trouvait à minuit sur le trottoir d’un chef-lieu de département, sans autre costume qu’une chemise déchirée de haut en bas. Il fut obligé de raconter toute sa mésaventure, ce qui ne manqua pas de faire beaucoup rire le bureau de police, puis on relâcha l’infortuné, après toutefois qu’on eut envoyé prendre des vêtements chez lui, pour qu’il pût traverser les rues dans un état décent.

A son arrivée, comme s’il n’était pas déjà suffisamment écrasé par ces coups extraordinaires de la fatalité, il fallut encore que madame Coinchotte l’accueillit par ces paroles :

– D’où venez-vous, coureur, libertin ? Voilà une belle heure pour rentrer, n’est-ce pas ? Monsieur mène une vie de polichinelle, monsieur vient de passer la nuit dehors, pendant que sa femme et sa belle-mère se mangent le sang à l’attendre, comme deux pauvres victimes. Vous devriez rougir de la conduite que vous menez, dégoûtant, impudique que vous êtes ; c’est honteux ! Si j’avais su confier le bonheur de ma fille à un homme qui découche toutes les nuits, après quatre jours de mariage, j’aurais préféré je ne sais quoi ; mais j’aurais mieux fait de vous flanquer à la porte, avec une bonne marmite d’eau bouillante sur la tête, le jour où je vous ai donné ma fille.

Et avec cela une variété d’autres compliments mar : qués du même caractère de justice, et qui tombèrent comme autant de coups de sabots sur la tête lamentable de l’infortuné Coquibus.

XXIV

CINQUIÈME NUIT. – ENCORE UNE DISTRACTION DE
BLAGOMARD. – AU BOUT DU FOSSÉ, LA CULBUTE. –
CONCLUSION QUI N'EST PAS CELLE QUE VOUS
SUPPOSEZ.

Voici le cinquième jour que Coquibus est marié, et l'horrible existence qu'il n'a cessé de mener depuis son union avec la fille de madame Coinchotte a laissé des traces réelles sur toute sa personne. Miné par le feu intérieur qui le consume, fatigué des nuits sans sommeil qu'il passe depuis cinq jours, poursuivi sans relâche par la surveillance impitoyable de son horrible belle-mère, il commence à changer visiblement ; son appétit, dont il était si fier, a disparu, desséché par les ardeurs d'un amour inassouvi, étouffé par des angoisses incessantes et par la rage qui lui dévore le cœur ; les appétissantes couleurs de ses joues s'en sont allées, il a l'air fatigué, abattu, tous ses traits sont tirés, et le temps est loin où il tendait fièrement le jarret sur le pavé sonore au souvenir radieux de son duel avec Blagomard.

Et pour comble d'infortune, ô dérision amère ! tous les amis qu'il rencontre, frappés de l'altération de ses traits, se méprenant sur l'abattement qu'ils remarquent en lui, ne cessent de lui prêcher la modération.

– Coquibus, prenez des ménagements, lui disent Beaupertuis, Blagomard et Pompon-Laguiche, le liquoriste.

– Ah ! ces hommes qui sont restés sages si longtemps, lui fait l'avoué Toupinel, une fois mariés, ils n'ont plus de mesure. Coquibus, soyez prudent.

– Ménagez-vous, monsieur Coquibus, lui dit l'architecte Tabouret ; c'est un conseil d'ami. Vous n'êtes plus jeune, monsieur Coquibus, ménagez-vous.

Coquibus enrage, et ce qui ajoute encore à son supplice, c'est que, malgré les scènes de chaque nuit, il est obligé de faire néanmoins belle mine à madame Coinchotte, de se contraindre et de renfoncer dans le fond de son cœur les sourdes amertumes dont le flot l'étouffe.

Mais il y a des bornes à tout ; voilà cinq jours que cela dure, c'est cinq jours de trop ; Coquibus veut à tout prix sortir de l'intolérable situation qui lui est faite, et il est prêt à accomplir pour cela les choses les plus extraordinaires. Il cherche dans sa tête, il roule un tas d'idées, il rumine, il songe, il creuse, il forme des projets qu'il abandonne aussitôt pour en former de nouveaux, parce que rien de ce qu'il invente ne lui paraît satisfaisant ; enfin il frappe l'air de son bras dans un geste expressif et il s'écrie

– Ah ! cette fois, ça y est. J'enlève ma femme en voiture, pas plus tard que ce soir ; ça sera plus romanesque. J'ai vu ça souvent dans des romans, et ça réussit toujours... Et je l'emmène coucher à trois lieues d'ici, dans un village, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin de la vieille.

Puis il réfléchit qu'il lui faut des confidents, car il ne peut pas s'occuper à lui seul de Suzette, du cheval et de la voiture, sans compter sa belle-mère qu'il faudra dépister, et mille autres précautions à prendre.

– Je vais d'abord confier mon projet à mon ami Charles, c'est un garçon précieux ; c'est lui qui aura la mission de retenir la vieille, n'importe comment ; c'est son affaire. Ensuite il faut quelqu'un pour conduire le cheval ; je ne veux pas mettre le loueur de voitures dans la confidence ; il pourrait causer. Je m'adresserais bien à Henri, mais quand je lui parle, il a toujours l'air occupé d'autre chose ; non, je prendrai Blagomard.

Sur-le-champ il s'en fut trouver son ami Charles et lui communiqua ses projets, auxquels le jeune homme donna son approbation la plus entière.

– Vous comprenez bien, lui dit Coquibus pour terminer, un enlèvement, c’est délicieux. J’enlève ma femme, et ventre à terre, fouette cocher ! du diable si pour le coup la vieille apparaît encore avec sa pelle, juste au moment... J’en ai encore mal aux reins.

– Mon cher ami, déclara Charles, vous avez le génie de l’habileté ; vous étiez né pour être diplomate.

– N’est-ce pas ? poursuivit Coquibus en riant de tout son cœur. Ainsi, c’est entendu ; vous allez tout de suite chez le loueur de voitures, moi je ne veux paraître en rien, de peur que la vieille ne surprenne quelque chose et ne vienne encore mettre des bâtons dans les roues. Vous retenez une voiture fermée, qui nous attendra ce soir entre neuf et dix heures ici près, au tournant de la rue de Coulanges. Vous vous chargez également de prévenir Suzette et de lui dire tout ce qui est nécessaire ; je ne veux pas approcher d’elle de la journée, toujours par prudence ; on ne saurait trop en avoir avec une belle-mère aussi extraordinaire que la mienne. Le moment venu, vous prenez sur vous encore d’occuper la vieille. Alors Suzette s’échappe, elle saute dans la voiture, où je l’attends. Blagomard est sur le siège, c’est lui qui sera le cocher, et *La victoire en chantant nous ouvre la barrière*..

Et Coquibus, dans un violent transport d’allégresse, chanta ces dernières paroles de la voix la plus fausse du monde, .en même temps qu’il se mit à exécuter une série de cabrioles étonnantes.

– Mais taisez-vous donc, impruden ! lui fit observer son ami. Si vous chantez comme e ça, madame Coinchotteva vous entendre..

– Vous avez raison. C’est que vous ne savez pas ce que c’est, vous, que de n’avoir pas encore pu coucher avec Suzette ?

– Non, en effet, répondit Charles avec la trace visible à peine d’un sourire moqueur dans le coin de ses lèvres.

Après cela, Coquibus ne perdit pas une minute et courut chez Blagomard.

– Mon pauvre ami, fit celui-ci dès qu’il aperçut Timoléon, je vous en prie, vous devriez vous ménager ; vous avez une figure ! Tenez, regardez-vous à la glace.

Et le statisticien voulut prendre son ami par le bras pour le conduire à la glace.

– Vous m’embêtez ! se récria. Coquibus ; j.e sais bien la figure que j’ai. Je ne suis pas venu pour ça. Blagomard, poursuivit-il en regardant fixement ce dernier, vous êtes mon ami ?

– Certainement, articula Blagomard qui lui pressa chaleureusement la main. Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Blagomard, il faut que vous me rendiez un service, un très grand service.

– Tout ce que vous voudrez, répondit sans hésiter le grand statisticien. Cependant, ce n’est pas pour un duel, n’est-ce pas ?

– Non. Blagomard, savez-vous conduire un cheval ?

– Je ne sais pas si je sais, je n’ai jamais essayé ?

– Alors vous devez savoir ; du reste, ça n’est pas difficile.

– Pourquoi me demandez-vous si je sais conduire un cheval ? s’informa Blagomard, intrigué par toutes ces questions.

– Blagomard, ce soir, à neuf heures, vous entendez, pas demain, ce soir, déguisez-vous pour qu’on ne vous reconnaisse pas, venez au coin de la rue de Coulanges ; il y aura une voiture que mon ami Charles amènera. Vous monterez sur le siège et vous nous conduirez, ventre à terre.

Blagomard se frotta le nez avec une véhémence tout à fait étonnante, et resta immobile, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, dans la pose indécise d’un gigantesque point d’interrogation. Coquibus s’aperçut que son ami avait besoin de nouveaux éclaircissements pour comprendre.

– J’enlève ma femme, ajouta-t-il avec un redoublement d’énergie, ce soir, en voiture, Charles ira chercher la voiture, je monte dedans avec Suzette, et c’est vous qui conduirez. Y êtes-vous maintenant ?

– Je comprends sans comprendre, répliqua le statisticien. Mais pourquoi enlevez-vous votre femme ?

– Blagomard, fit le petit homme en s’approchant mystérieusement de l’oreille de son ami et en étouffant sa voix, Blagomard, je n’ai pas encore pu coucher avec ma femme.

Blagomard, qui était loin de s’attendre à cette révélation, sauta dans ses bottes.

– Vous m’étonnez ! cria-t-il de toute sa force.

– Vous êtes étonné ? moi aussi, gémit Coquibus.

– Comment ! pas même une fois ?

– Pas seulement ça, fit Coquibus en faisant claquer contre sa dent l’ongle de son pouce ; à cause de madame Coinchotte

– De madame Coinch...!

– La vieille ne veut pas. C’est pour ça que j’enlève ma femme, pour aller coucher avec elle dans un village. Mais c’est trop long à vous raconter ; je vous dirai tout ça demain, dans la journée, pas de bonne- heure, parce que je me lèverai très tard.

– Ah ! mon pauvre ami, articula Blagomard qui prit les mains du marié avec un grand sentiment de compassion, je vous plains de tout mon coeur. Et moi, tout à l’heure, qui vous parlais de ménagements ! Ah ! mon pauvre ami !

– Ainsi je compte sur vous ? observa Coquibus.

– C’est dit, appuya Blagomard. Ce soir, à neuf heures, au eoin de la rue de Coulanges.

– Pour conduire le cheval ?

– Pour conduire, bien que je n’aie jamais manié de cheval de ma vie ; mais l’amitié m’inspirera.

Pendant la journée, Coquibus évita tout ce qui pouvait éveiller les soupçons de madame Coinchotte, il n’essaya pas de dire le moindre mot à Suzette sur ses projets du soir, tant il craignait d’être surpris par l’oreille toujours aux écoutes de la vieille priseuse ; et pour achever d’égayer tout à fait la vigilance de cette dernière, il fut même avec elle d’une amabilité presque parfaite ; ce qui ne l’empêchait pas toutefois, quand il était sûr de n’être pas vu d’elle, de la regarder avec des yeux cruels comme s’il avait le désir de lui arracher une dent ou de lui tordre le nez. En un mot, il dissimula son impatience autant qu’il put, et il fit des efforts surhumains pour se contraindre et ne rien laisser voir de ce qui se passait en lui.

Un peu avant le dîner, il s’informa auprès de son ami Charles si toutes les dispositions convenues étaient prises.

– Tout est fait, répondit ce dernier ; j’ai retenu la voiture, j’irai la prendre vers neuf heures et l’amènerai à l’endroit convenu.

– Parfait ! Blagomard y sera et moi aussi. Mais ne manquez pas de revenir tout de suite après, pour retenir la vieille et faciliter la fuite de ma

femme. Vous m'assurez que Suzette pourra s'échapper ?

- J'en réponds, affirma le jeune homme.
- Mais comment ferez-vous ?
- Ne vous inquiétez pas, j'ai mon projet.
- Vous avez prévenu Suzette ? Vous lui avez bien tout dit ?
- Elle est au courant de ce qu'elle doit faire.
- Elle sait où trouver la voiture ?
- Oui, vous dis-je ; rassurez-vous, tout ira bien

Le fait est que le jeune homme avait eu, au sujet de l'enlèvement projeté, un entretien mystérieux avec une personne du genre féminin, dans une chambre close de la maison Coquibus. Maintenant cette personne était-elle jeune ou était-elle vieille ? était-ce Suzette ou n'était-ce pas plutôt madame Coinchotte ? Nous n'affirmerons pas que c'était l'une plutôt que l'autre ; le lecteur peut du reste croire que c'était Suzette, pour peu qu'il en ait le désir, n'ayant aucun renseignement qui puisse l'en empêcher.

– Mon excellent ami, articula chaleureusement Coquibus en pressant les deux mains du jeune homme, je ne sais pas tout ce que je vous devrai.

Si Coquibus voulait faire entendre par là qu'il était dans l'ignorance absolue des différentes façons dont Charles l'avait servi auprès de madame Coinchotte, il était dans le vrai, et on peut avancer hardiment que jamais le pauvre homme n'avait dit plus grande vérité, depuis l'instant de sa vie où il avait pu pour la première fois articuler des sons et se servir de sa langue pour exprimer des pensées.

– Le ciel est avec vous, fit remarquer le jeune homme ; voyez, il fait un temps à ne pas mettre sa belle-mère à la porte.

En effet, de gros nuages, qui avaient couru toute la journée dans le ciel, s'étaient réunis à la fin en une masse noire, énorme ; la pluie tombait avec violence et le vent soufflait furieusement, fouettant la pluie dans les vitres et faisant gémir les branches des arbres, un temps tout exprès pour faciliter un enlèvement

Pendant le dîner, Coquibus, malgré les efforts considérables qu'il faisait pour être calme, se montra fort distrait et ne mangea presque rien. Sans faire attention aux symptômes d'agitation fiévreuse qu'il montrait maintenant dans toute sa personne, madame Coinchotte, contre son habitude, fut

aimable, presque enjouée, et bien qu'elle ne fût pas sans remarquer les regards expressifs que son gendre jetait à Suzette, elle ne parut pas en témoigner le moindre souci ; il est vrai que Suzette recevait les œillades de son mari de l'air le plus calme du monde, sans exprimer le plus léger signe d'impatience ou de préoccupation.

– Comme elle dissimule bien ! se disait Coquibus à part lui. Elle est plus maîtresse d'elle-même que moi ; elle est forte.

Le repas terminé, les deux jeunes gens ne tardèrent pas à sortir, Henri pour se rendre auprès de madame Beaupertuis, Charles pour faire préparer la voiture.

Quand il fut près de huit heures et demie, Coquibus se leva et se disposa à sortir ; au dehors, le vent et la pluie faisaient rage.

– Vous sortez par ce temps-là ? lui dit madame Coinchotte avec une nuance de moquerie dans l'expression, mais qui échappa complètement à Coquibus, trop préoccupé d'ailleurs de son grand projet.

– Oui, j'ai... je suis obligé de... j'ai un rendez-vous avec notre député, répondit Coquibus après avoir hésité sur le choix du prétexte qu'il devait alléguer pour donner le change à sa belle-mère. J'ai un rendez-vous avec lui. Il m'attend, et vous comprenez... quand un député vous donne un rendez-vous, on ne peut pas, n'est-ce pas ?... parce que... enfin...

– Vraiment ! vous vous occupez donc de politique, maintenant ?

– Oh ! non, riposta le pauvre homme qui suait sang et eau pour trouver une explication satisfaisante à sa sortie. Non, mais... il m'a demandé, tantôt... je l'ai rencontré dans la rue, comme ça, par hasard... et il m'a demandé une recette pour conserver les cornichons.

– Allez, mon gendre, fit madame Coinchotte redoublant d'amabilité, mais prenez un parapluie, enveloppez-vous bien.

Le vent soufflait avec rage au milieu des nappes d'eau torrentielle qui se déversaient avec fracas ; les persiennes mal assujetties claquaient violemment contre les maisons, les girouettes grinçaient sur leur tige et s'agitaient en tout sens ; le crépitement de la pluie sur le pavé et sur les feuilles des arbres n'était interrompu que par les rafales impétueuses du vent qui accouraient par instants, fouettant, sifflant, hurlant, et se perdaient

dans le lointain pour revenir une minute après et recommencer le même vacarme.

Coquibus courut au coin de la rue de Coulanges ; la voiture était à son poste, bravant la tourmente, une voiture hermétiquement fermée, attelée d'un cheval infortuné, qui baissait mélancoliquement la tête et secouait les oreilles sous l'averse, et qui, si on lui eût demandé son avis, aurait préféré être paisiblement à couvert dans son écurie. Coquibus trouva Charles et Blagomard installés tous les deux dans la voiture, à l'abri de la pluie.

– Fichu temps ! fit Blagomard.

– Mais très bon pour un enlèvement, ajouta Coquibus.

– Maintenant, dit Charles, je retourne à la maison au galop, pour hâter la fuite de votre femme.

– Croyez-vous que vous réussirez à tromper la surveillance de la vieille ? objecta Coquibus dans les trances d'une horrible inquiétude.

– Soyez en repos de ce côté, je réponds du succès.

– Vous savez qu'elle est maligne.

– Elle trouvera son maître. Je vous l'ai dit, j'ai une idée ; tout à l'heure votre femme sera ici.

– Que Dieu vous écoute ! soupira Coquibus. Allez, mon meilleur ami, ne perdez pas une minute ; je vais mourir d'impatience en attendant.

Trois quarts d'heure après, alors que le pauvre mari commençant à perdre tout espoir, se laissait aller à l'abattement, sans que Blagomard sût rien trouver dans son esprit pour le consoler, une femme voilée, entièrement enveloppée d'un grand manteau et abritée sous la coupole d'un vaste parapluie, sortit de la maison de Coquibus et se dirigea, à travers le vent, la pluie et les flasques d'eau qui parsemaient la rue, vers l'endroit où stationnait la voiture.

– La voici ! s'écria Coquibus dès qu'il l'aperçut. Puis se hâtant d'ouvrir la portière :

– – Viens, mon petit chéri, entre vite !... Une bonne voiture... à couvert. la pluie, et puis ta mère qui nous embête... L'appétit va bien ?

La femme voilée, sans répondre un mot, monta dans la voiture ; Blagomard, qui avait endossé un immense caban dont le capuchon lui

cachait toute la tête, grimpa sur le siège, en pleine averse, et Coquibus, assis dans l'intérieur, cria :

– En route, Blagomard, bride abattue !

Le statisticien fit *Hue !* envoya un grand coup de fouet au cheval infortuné, et la voiture, le cheval et le cocher improvisé se mirent à rouler, fouetter, trotter, cahoter tous ensemble, avec un grand bruit de ferraille et de grelots, à travers la pluie qui tombait, le vent qui mugissait et l'obscurité qui emplissait la nuit et que trouait à peine la maigre lueur de la lanterne accrochée au-devant de la voiture.

– Suzette, nous voici donc enfin réunis, articula Coquibus en serrant tendrement les mains de sa compagne, en dépit de ta mère, qui est bien absurde, ta mère, il faut en convenir ; mais ici je me moque bien d'elle. Tu t'en moques aussi, n'est-ce pas ? et je l'adéfie maintenant d'empêcher que nous ne soyons l'un à l'autre. Ta mère ne veut pas comprendre que quand on est marié, c'est pour se réunir, c'est pour ne faire qu'un. Elle est joliment ridicule ta mère. Tu ne réponds rien ? Oui, je comprends, cette fuite en voiture, la nuit, et par la pluie encore, tout à fait comme dans les romans, il y a de quoi être effrayé. Ça sent le tabac à priser ; sens-tu Suzette ? C'est sans doute quelque priseur qui aura voyagé aujourd'hui dans cette voiture. Tiens ! ça me fait penser à ta mère. Oh ! la vieille priseuse, comme elle doit nous chercher dans ce moment, en prenant des prises ; mais ni vu ni connu, je t'embrouille, plus personne, les oiseaux sont partis. Réellement elle est bien grotesque, ta mère, quand elle s'y met.

Il y a presque vingt minutes que l'on roule ; la compagne de Coquibus, assise roide et immobile, continue à garder le silence. Timoléon attribue cette taciturnité à la gêne et à la nouveauté de la situation où se trouve Suzette, et il n'en poursuit pas moins ses discours sans faire attention aux cabots fréquents produits par les ornières que Blagomard, dans son inexpérience, n'a pas le talent d'éviter. Du reste, il faut avouer qu'il songe aussi peu aux ornières du chemin qu'à sa première paire de bretelles ; par une corrélation d'idées bien naturelle chez Blagomard, la pluie qui tombe l'a replongé dans sa manie enragée de startistique, et au lieu de surveiller les allures du cheval, à s'amuse à calculer, si chaque goutte de pluie était un noyau de cerise, combien il faudrait de ces noyaux pour emplir tel récipient,

construire telle- chose, établir telle ou telle longueur, enfin une foule de suppositions toutes reposant sur des noyaux de cerises.

Et tandis que le cheval trotte, que la voilure roule, que la tourmente continue et que Blagomard, la tête bien enfoncée dans le capuchon de son caban, entasse noyaux de cerises sur noyaux de cerises, Coquibus, se reposant sur la vigilance de son ami, poursuit ses discours à sa. compagne toujours silencieuse.

– A présent que tu vas être ma petite femme pour tout de bon, lui dit-il, pour tout de bon, entends-tu. mon petit minon, , tu verras comme nous serons bien heureux, comme tu... comme je... Mais comme ça sent donc le tabac à priser !... Nous serons dans un vrai paradis terrestre ; tu m’aimeras, je t’aimerai... je... tu... enfin tu verras.

Arrivé à ce point de son discours, Coquibus, qui ne trouvait plus d’expressions, dans son esprit pauvrement inventif, pour dépeindre la vie de délices qu’il promettait à sa compagne, ouvrit les bras pour saisir celle-ci et la presser sur son cœur. A ce moment, Blagomard, ayant abandonné les noyaux de cerises, était en train d’établir de nouveaux calculs très compliqués sur le nombre des tours de roue d’une voiture comparé avec la vitesse du vent ; il avait déjà trouvé des résultats prodigieux, et Coquibus allait embrasser Suzette, lorsqu’un choc violent ébranla la voiture, et cocher, voiture, cheval, tout roula dans le fossé qui bordait la route ; le cheval, abandonné à lui – même par Blagomard, avait conduit la voiture sur un tas de pierre et de là dans le fossé.

Blagomard était tombé mollement dans la boue, sans se faire le moindre mal. En était-il de même pour ceux qui étaient dans l’intérieur de la voiture ? la supposition était peu probable, car à en juger par les cris que poussait Coquibus, de graves blessures devaient être produites. Blagomard se dépêcha de décrocher la lanterne, courut à la portière, qu’il ouvrit, et demanda d’une voix pleine d’anxiété si quelqu’un était blessé. Coquibus n’avait pas une écorchure, c’était seulement la peur qui le faisait crier.

Restait Suzette. Blagomard dirigea la lumière de sa lanterne sur elle ; la compagne de Coquibus avait son voile relevé ; les deux hommes poussèrent un grand cri :

– Ma belle-mère !

– Madame Coinchotte

– Elle-même, en chair et en os, fit celle-ci d'un ton moqueur. Monsieur Blagomard, et vous mon gendre, tous mes compliments.

Elle non plus n'était pas blessée.

– Pas blessée ! gémit intérieurement le pauvre Coquibus ; tous les malheurs à la fois !

Les deux hommes étaient abasourdis ; Blagomard se tenait à la portière, sa lanterne à la main, avec la figure la plus piteuse que vous ayez jamais vue ; Coquibus était littéralement anéanti. Il s'arracha désespérément plusieurs mèches de cheveux ; après avoir regardé ces dépouilles d'un œil furibond, incertain de ce qu'il devait en faire, il les mit dans sa poche et resta là, foudroyé, tout penaud, la tête courbée sous la pluie d'ironies qui s'échappait des lèvres de sa terrible belle-mère. Mais tout à coup un éclair se fit jour dans sa cervelle.

– La vieille est là, pensa-t-il, ma femme là-bas ; voilà le vrai moment. Pendant que la vieille se débarbouillera ici comme elle pourra, je vole à Auxerre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il quitte la voiture, et pendant que Blagomard, debout à la portière, recevait patiemment toute la décharge de moqueries et d'amertumes de madame Coinchotte, il court au cheval, le dételle, se hisse dessus et prend au galop la route d'Auxerre.

Madame Coinchotte n'avait point encore épuisé son répertoire d'ironies, lorsqu'elle entendit le galop du cheval qui partait à fond de train ; aussitôt elle devina tout ; elle se précipita hors de la voiture en braillant de toute sa force :

– Ah ! le brigand ! il va coucher avec Suzette. Monsieur Blagomard, venez avec moi.

On laisse la voiture dans le fossé et on enfile à grandes enjambées la route que l'on vient de parcourir. Nos deux voyageurs, pataugeant dans la boue et les flaques d'eau, trempés, crottés, poussés par le vent, vont, sans échanger une parole. Blagomard, en dépit de ses longues jambes, a peine à suivre madame Coinchotte, qui arpente furieusement la route, indifférente à la pluie qui tombe avec fracas, aux rafales du vent qui fouettent l'eau tout autour d'elle, n'ayant qu'un but, arriver assez tôt pour empêcher Coquibus

de coucher avec sa fille. Ce qui console Blagomard, c'est que la course ne sera pas indéfiniment longue, car c'est à peine s'ils étaient à une petite lieue de la ville, lors de l'accident.

Il y avait une demi-heure qu'ils couraient ainsi, lorsque des gémissements, partant du revers de la route, vinrent frapper leurs oreilles. Blagomard avait envie d'aller reconnaître la cause de ces plaintes, mais madame Coinchotte ne voulut pas qu'on perdît une seule minute ; ils allaient donc passer outre, lorsqu'une voix plaintive demanda :

– C'est vous, Blagomard ?

– Mais c'est l'organe de Coquibus, s'écria le statisticien ; qui courut aussitôt vers l'endroit d'où venait la voix.

En effet, c'était l'infortuné Coquibus, assis dans le fossé plein d'eau et poussant des gémissements tout à fait lamentables ; peu expert dans l'art de se tenir à cheval et voulant, dans son impatience, presser sa monture plus qu'il n'était bon pour sa propre sécurité, il avait été désarçonné, précipité dans le fossé, et le cheval avait paisiblement continué son petit trot dans la direction de l'écurie. La chute du pauvre homme avait été malheureuse, il s'était fait une entorse dont il souffrait cruellement ; de là, ses gémissements.

– Vous n'avez que ce que vous méritez, lui cria madame Coinchotte. Ça vous apprendra à courir après ma fille.

Cependant, comme ce n'était pas des reproches qui pouvaient venir en aide à la situation du malheureux Coquibus, on le sortit du fossé et Blagomard resta auprès de lui, pendant que madame Coinchotte poursuivit rapidement jusqu'aux premières maisons, d'où elle revint avec une voiture pour ramener le blessé.

Une heure après, Coquibus, confortablement installé chez lui, recevait les soins du jovial docteur Tournesol, et madame Coinchotte, tranquille pour quelque temps sur le « Temple de Virginité, » commençait la meilleure nuit qu'elle eût passée depuis le mariage de sa Crotte.

Trois mois après les événements développés dans cette histoire, si nous jetons un dernier regard sur nos principaux personnages, nous trouvons

madame Beaupertuis cherchant, par des relations de bon voisinage avec un nouvel ami de son mari, à se consoler du départ d'Henri Montonnier, qui était revenu à Paris avec Charles, deux jours après l'accident survenu à Coquibus. – Un voyageur, jeune encore et de bonne mine, qui avait vécu cinq ans parmi les tribus indiennes de l'Amérique, était venu habiter Auxcrre, dans la maison même de M. Beaupertuis. L'ancien moutardier, mis en goût par les histoires de sauvages que Charles racontait si bien, était devenu l'inséparable du nouveau venu, et les mauvaises langues prétendaient que, si M. Beaupertuis prenait goût aux histoires merveilleuses du nouvel ami, madame Beaupertuis ne raffolait pas moins de la personne du beau conteur.

Nous voyons encore Blagomard, fidèle à son inaltérable passion pour la statistique et désireux de propager, autant qu'il était en lui, cette science admirable, en train de travailler à l'élaboration d'un livre qu'il intitulerait le *Guide du statisticien*, et dont le premier chapitre, déjà terminé, ne comprenait pas moins de cent quarante paragraphes et de dix-neuf cent treize lignes à quarante-deux lettres à la ligne.

Quant à l'infortuné Coquibus, que l'architecte Tabouret continuait d'appeler M. Coquibus, un événement imprévu vint enfin changer notablement sa lamentable existence.

Rassurée par l'entorse de son gendre et croyant que la virginité du Vase de Prédilection avait peu de chose à redouter pour le moment, l'inflexible madame Coinchotte n'avait pas exercé, mais dans les premiers jours seulement de la maladie de Coquibus, une surveillance aussi étroite que l'exigeait l'austérité de ses principes ; de telle sorte que les deux époux, toujours en quête de surprendre la vigilance de leur tyran, avaient pu se trouver seuls dans un tête-à-tête d'une demi-heure ; et dans une demi-heure, même avec une entorse, on fait bien des choses.

Ce moment d'oubli de la terrible belle-mère fut le seul, hâtons-nous de le dire, mais il n'en eut pas moins des suites, et il ne s'écoula pas un long temps avant que Suzette n'acquît, par une série de preuves tout à fait évidentes, la certitude qu'elle était dans une de ces positions si intéressantes, auxquelles doit s'attendre toute femme mariée, et trop

souvent même celles qui ne le sont pas. Pour tout dire en un mot, elle reconnut qu'elle portait dans son sein un gage de l'amour de son mari.

Pressée par sa mère, qui commençait également à soupçonner la situation anormale de sa fille, celle-ci lui avoua en rougissant qu'elle était enceinte.

– Enceinte ! cria madame Coinchotte en bondissant d'une façon tout à fait extraordinaire. Ma Rose mystique, enceinte ! mon Vase flétri !... Enceinte ! enceinte ! enceinte !

Et chaque fois qu'elle répétait ce mot, sa voix, étranglée de fureur, s'altérait de plus en plus pour finir en une suffocation.

Elle s'affaissa lourdement sur le plancher, comme un paquet ; elle était morte, étouffée par la colère et l'indignation.

Quand on apprit cette nouvelle à Coquibus, il s'écria, pour toute oraison funèbre, avec un immense soupir de soulagement :

– Ah ! enfin ! je vais donc pouvoir coucher avec ma femme !

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les Noces de Coquibus, par A. Humbert,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577091b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LES NOCES DE COQUIBUS
 1. I - COMMENT MADAME CHASUBLE FRAPPA L'IMAGINATION DE M. MOUTONNIER. – L'INVITATION DE PÉLAGIE COINCHOTTE.
 2. II - DANS LEQUEL HENRI MOUTONNIER DÉPLOIE DES RAISONNEMENTS SÉDUISANTS POUR DÉCIDER L'OFFICIER DU COBELET A L'ACCOMPAGNER CHEZ SA TANTE COINCHOTTE.
 3. III - L'AUBERGE DE LA. POMME D'AMOUR
 4. IV - OU L'ON VERRA LES CONSÉQUENCES INATTENDUES D'UNE LUTTE TERRIBLE QUI EUT LIEU LA NUIT ENTRE UNE SERVANTE D'AUBERGE ET UNE ARAIGNÉE.
 5. V - DANS LEQUEL LE LECTEUR, QUI VOUDRA PÉNÉTRER DANS LE SALON DE MADAME BEAUPERTUIS, AURA OCCASION DE VOIR M. COQUIBUS LE DERRIÈRE PAR TERRE, ET DE LIER EN MÊME TEMPS CONNAISSANCE AVEC DES PERSONNAGES IMPORTANTS NON ENCORE APPARUS DANS LE RÉCIT.
 6. VI - TOUT POUR LE VENTRE ! VIVE LE VENTRE !
 7. VII - OU LES DÉSAGRÉMENTS SONT SEMÉS SOUS LES PAS DE COQUIBUS AVEC UNE PRODIGALITÉ DÉPLORABLE.
 8. VIII - COMMENT COQUIBUS SE VENGEA DU PATISSIER, ET DE QUELLE MANIÈRE MADAME COINCHOTTE FUT AMENÉE A SOUPÇONNER SON FUTUR GENDRE D'AVOIR CORROMPU L'AIR RESPIRABLE.
 9. IX - COQUIBUS COMMENÇAIT A OUBLIER SES DERNIÈRES VICISSITUDES, LORSQU'UNE

MESAVENTURE VIENT TROUBLER SA SÉRÉNITÉ.

10. X - DANS LEQUEL M. BLAGOMARD ENGENDRE LA TEMPÊTE ET M. COQUIBUS LANCE LA FOUDRE.
11. XI - CE QUI SE PASSAIT CETTE NUIT-LA DANS L'ESPRIT ET SOUS LES RIDEAUX DE LIT DE DIVERS PERSONNAGES
12. XII - OU COQUIBUS ET BLAGOMARD, PLUS TREMBLANTS QUE LA FEUILLE DE L'ARBRE BERCEÉ PAR LE ZÉPHYR, ÉPROUVENT LA PLUS GRANDE FRAYEUR QU'ILS AIENT JAMAIS RESENTIE.
13. XIII - COMME QUOI BLAGOMARD N'AURAIT PAS ÉTÉ POURSUIVI PAR LE REMORDS ET N'AURAIT PAS PRIS LA FUIITE S'IL AVAIT LU LE PRÉSENT CHAPITRE.
14. XIV - SUITE DU PRÉCÉDENT. – RUMEUR PUBLIQUE. – AFFAIRES DE CŒUR.
15. XV - COMMENT M. BEAUPERTUIS, QUI CROYAIT TROUVER UN PENDU, RENCONTRA DES COUPS DE BATON
16. XVI - DANS LEQUEL LA VUE D'UN CERCUEIL DÉCIDE COQUIBUS A REVENIR A LA SANTÉ, ET OU L'OFFICIER DU GOBELET SE FATIGUE DE RACONTER DES HISTOIRES DE SAUVAGES.
17. XVII - QUI TRAITE DE DIFFÉRENTES PARTICULARITÉS CONCERNANT COQUIBUS ET DE LA MANIÈRE INGÉNIEUSE DONT MADAME COINCHOTTE S'Y PRIT POUR MONTRER QU'ELLE AVAIT MAL AU DOCTEUR TOURNESOL.
18. XVIII - BLAGOMARD EST RETROUVÉ ET CÉLÈBRE SA JOIE PAR UNE FOULE D'EXTRAVAGANCES.
19. XIX - LES NOCES DE COQUIBUS. – LE PARFUM DE L'ENCENS N'EST PAS CE QUI DOMINE DANS LA CÉRÉMONIE NUPTIALE.
20. XX - QUI TRAITE DE LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE ET DU PANTALON DE COQUIBUS, AINSI QUE DE LA

PREMIÈRE NUIT DES NOCES.

21. XXI - UN LENDEMAIN DE NOCE. – SUR LES CHEVAUX
DE BOIS. DEUXIÈME NUIT

22. XXII - TROISIÈME NUIT, PLUS TOURMENTÉE QUE LES
PRÉCÉDENTES.

23. XXIII - QUATRIÈME NUIT. – SINGULIÈRES AVENTURES
ARRIVÉES DANS UNE CHAMBRE NUPTIALE NON MOINS
SINGULIÈRE.

24. XXIV - CINQUIÈME NUIT. – ENCORE UNE DISTRACTION
DE BLAGOMARD. – AU BOUT DU FOSSÉ, LA CULBUTE. –
CONCLUSION QUI N'EST PAS CELLE QUE VOUS
SUPPOSEZ.

3. À propos de cette édition numérique